U d'/of OTTAWA
39003000548197

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildesversde00marb

SOCIÉTÉ ROUENNAISE

DE

BIBLIOPHILES

RECUEIL DES VERS

DE

PIERRE DE MARBEUF

PUBLIÉ AVEC INTRODUCTION

PAR

A. HÉRON

ROUEN
IMPRIMERIE LÉON GY
1897

Universitas
BIBLIOTHECA
Travensis

PQ
1820
.M23A6
1897

L'idée première de la présente publication appartient à M. Emile Lesens, *l'érudit bibliophile, l'aimable confrère dont nous avons à déplorer la perte toute récente. Le soin de préparer cette réimpression lui revenait de droit, et, s'il eût consenti à s'en charger, il aurait ajouté un titre à la reconnaissance que lui devait la* Société rouennaise de Bibliophiles *pour la publication de deux ouvrages inédits :* De la naissance et du progrès de l'Hérésie en la ville de Dieppe, *et* Histoire de la Réformation à Dieppe, par les frères Daval, dits les policiens religionnaires. *Sa modestie a décliné l'honneur d'offrir à ses confrères cet intéressant* Recueil des vers de M. de Marbeuf, chevalier, sieur de Sahurs; *il voulut bien me désigner pour tenir sa place. En acceptant cette mission, j'étais loin de m'attendre qu'il lui serait refusé de la voir remplie et que j'aurais le douloureux devoir de rendre ici un pieux hommage à la mémoire d'un bon et loyal ami dont la perte laisse d'amers regrets au cœur de tous ceux qui l'ont connu.*

A. H.

INTRODUCTION

Le nom de Pierre de Marbeuf est plus connu aujourd'hui des bibliophiles et des archéologues que des historiens littéraires. Les bibliophiles recherchent les exemplaires devenus rares de ses œuvres ; les archéologues rappellent que l'élégante chapelle de Notre-Dame-de-la-Paix, que l'on admire encore dans le village de Sahurs, lui appartenait lorsque la reine Anne d'Autriche, heureuse de voir enfin réalisés ses désirs de maternité, s'acquitta du vœu qu'elle avait fait à la Vierge en lui consacrant une statue d'argent du poids de vingt-quatre marcs dans cette chapelle, que l'on connut ensuite sous le vocable de Notre-Dame-du-Vœu.

Les historiens littéraires ont maintenant oublié Pierre de Marbeuf.

On le trouve bien encore mentionné dans les dictionnaires biographiques et bibliographiques, mais ces notices sont incomplètes et erronées. Les détails les plus précis que l'on puisse trouver sur ce poète et sur ses œuvres se rencontrent dans une étude que M. Léon de Duranville a publiée, en 1874, sous ce titre : *Pierre de Marbeuf* (1).

Je me bornerai ici à relater les faits principaux de sa vie, me réservant de donner de plus amples renseignements sur

(1) *Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen*, 1874, p. 366-388. — Un tirage à part a été fait en 1875 sous ce titre : *Pierre de Marbeuf, la Chapelle de Sahurs et la Reine Anne d'Autriche*

sa personne et sur sa famille dans l'introduction qui devra précéder la réimpression de son premier recueil de poésies, le *Psalterion chrestien* (1).

Pierre de Marbeuf, écuyer, sieur d'Ymare et de Sahurs en partie, naquit en 1596 du mariage de François de Marbeuf et de Catherine Helloin. Il était de noblesse assez récente, son grand-père Pierre de Marbeuf ayant été anobli en mai 1581 par Henri III, pour ses bons services et faits d'armes. Il fit ses études au collège de la Flèche dont il nous a laissé une description poétique (2), et fut ainsi le condisciple de Descartes, né comme lui en 1596. Nous le trouvons ensuite à Orléans, où il étudia le droit, et qu'il quitta en 1619 pour suivre à Paris une jeune fille dont il était épris et qu'il a chantée sous le nom d'Hélène (3).

Entre temps, il avait publié son *Psalterion chrestien*, 1618, un poème sur le mariage de Christine de France, sœur de Louis XIII, avec Victor-Amédée de Savoie, 1619, et présenté plusieurs pièces au concours des Palinods de Rouen ; en 1617, il emporta la tour pour ses stances intitulées *l'Anathomie de l'œil*, en 1618, l'étoile pour une épigramme latine, et, en 1620, le miroir pour l'ode intitulée *le Narcisse* (4).

Il fit, avant 1627, un voyage en Lorraine, où, sur les recommandations de M. Harlay de Chanvallon, il reçut du

(1) *Psalterion chrestien, dédié à la mère de Dieu, l'Immaculée Vierge Marie*, suivi de *Poésie meslée du mesme autheur*. Rouen, Jean le Boullenger, 1618.

(2) *Recueil des vers*, etc., p. 62-70.

(3) *Ibid.*, p. 29-30 et 156-158.

(4) *Ibid.*, p. 95-98 et 240-241.

duc Charles un excellent accueil. De retour dans sa province, nous le trouvons exerçant la charge de maître particulier des eaux-et-forêts en la vicomté du Pont-de-l'Arche. Il se maria en 1627 (le contrat est daté du 10 février de cette année), avec Madelaine de Grouchet, fille de feu Charles de Grouchet, conseiller au Parlement de Normandie, sieur du Mesnil et de Soquence; c'est elle sans doute qu'il a chantée sous le nom de Madelaine et de Sylvie (1). Il mourut en 1645 et fut inhumé le 17 août sous la tombe de son aïeul dans la chapelle de Saint-Firmin de Saint-Etienne-la-Grande-Eglise (2).

Ceux qui seront curieux de lire ce recueil jugeront que Pierre de Marbeuf vaut mieux que le silence qu'on a fait autour de lui. Je ne chercherai pas à dissimuler son principal défaut : l'abus du bel esprit, la recherche des *concetti ;* il ne serait pas de son temps s'il s'était toujours attaché à parler simplement. Il y a heureusement autre chose chez Marbeuf : il tourne le vers avec aisance et, sous sa plume, la phrase poétique se déroule sans embarras et sans vains remplissages. Il a le sentiment du rythme. Dans ses poésies sérieuses, il ne manque ni de force ni de noblesse ; on pourra s'en convaincre en lisant sa belle méditation *le Solitaire* (3). Il comprend et aime la nature ; il sait la décrire et la chanter, et ce n'est pas seulement parce qu'il était maître des eaux-et-forêts qu'il s'est donné le nom de *Silvandre*.

(1) *Recueil des vers*, etc., p. 31 et 128.

(2) *Registre des décès de la paroisse de Saint-Étienne-la-Grande-Église* et *Inventaire des archives départementales de la Seine-Inférieure*, G. 6,552. — Le *Registre* dit 17 août, l'*Inventaire*, 18.

(3) *Recueil des vers*, p. 71-75.

Enfin, ce poète qui était, en 1618, un *traîneur* de l'école de Ronsard et de Du Bartas, a marché avec son temps ; s'il a gardé au fond de son cœur toujours la même affection pour ses vieux maîtres, si les poètes, gardiens de la fontaine des Muses, sont toujours les poètes d'antan (1), s'il ne nomme pas Malherbe, dont l'autorité d'ailleurs n'était pas encore souverainement établie, il l'a lu cependant et a profité de ses réformes. L'influence du « tyran des mots et des syllabes » n'a pas été sans agir sur lui ; on le sent en maint endroit. Une des lois nouvelles a été admise par lui ; de ce recueil de 1628, l'hiatus est presque entièrement proscrit ; on ne l'y rencontre que cinq ou six fois et toujours dans des pièces qui ont été manifestement composées plus près de 1620 que de 1628. Pierre de Marbeuf était un esprit perfectible ; le progrès accompli par lui entre 1618 et 1628 le prouve surabondamment, et l'on peut regretter qu'à partir de cette dernière date, il ait à peu près réduit sa muse au silence.

(1) *Recueil des vers*, p. 18.

RECVEIL DES VERS DE Mr DE MARBEVF CHEVALIER, SIEVR DE SAHVRS.

A ROVEN,
De l'Imprimerie
De David du petit Val, Imprimeur ordinaire du Roy.

M. DC. XXVIII.

AV LECTEVR.

LECTEVR, ne vous étonnez pas
Si la rime ſert de compas
Aux ouurages que ie compose:
Ce ſont des myſteres couuers,
Lors que pour bien parler en proſe
Ie m'exerce à faire des vers.

Celuy qui court ſur les montagnes,
Peut ſe pourmener aux campagnes:
Et qui danſe ſur le rocher,
Où Phebus fait ſa reſidence,
Ne doit pas craindre de marcher
Par les plaines de l'eloquence.

Celuy qui ſerre ſes diſcours,
Qui les ajuſte & les fait cours,
Sçait la façon de les étendre:
Qui ſçait la muſique & ſes loix,
Seroit-il obligé d'aprendre
L'vſage commun de la voix?

O le celeſte benefice
Que la nature & l'artifice:
Sans l'éclat de la vanité
Eleuer les pompes ſuperbes,
Et maintenir ſa grauité
Iuſques parmy les ſimples herbes.

Auec vne plume & des vers,
Porter vn Empire à l'enuers,
Et parcourir toute la terre;
Trouuer vn milion de noms,
Depeindre le bruit du tonnerre,
Et le tonnerre des canons.

Tantoſt d'vne main plus hardie
Enſanglanter la Tragedie,
Et tantoſt d'vn ſtile plus doux
Epandre l'encens des loüanges,
Et iuſqu'au Ciel rendre jaloux,
De ſon eſprit le chœur des Anges.

Ie ne dy pas que ces beuueurs,
Que ces Romans, ces vieux rêueurs,
Ont ce treſor dedans leurs plumes;
Leurs veines qui s'enflent de vin,
Font de leurs vers des apoſtumes,
Et de leurs mots font du venin

Apollon, tes regles nouuelles
Ont fait peur aux ieunes ceruelles,
Dont tu cenſures les écrits,
Et vont diſant en leurs coleres,
Que les François ont des eſprits
Qui ne souffrent point les galeres.

Si l'on toleroit ces affrons,
Que le laurier ceignit vos frons
Petits écriuains que vous eſtes,
Ie conſeillerois aux guerriers
De ne ſonger plus aux conqueſtes,
S'ils penſoient auoir des lauriers.

Vos belles choſes ſont ſi fades,
Qu'elles rendent mes yeux malades:
Mon humeur pleine d'apreté,
Blâme voſtre delicateſſe,
Car elle a trop de propreté,
Et moy trop peu de politeſſe.

Courtiſans, ne me liſez pas
Si vous recherchez les apas
Et le fard de voſtre langage,
Que ne vous peut donner la vois
D'vn homme ruſtique & ſauuage,
Qui n'a point de Cour que les bois.

A MONSEIGNEVR L'EVESQVE DE METS.

MA genereuſe obeyſſance
Ne connut iamais de pouuoir
Qui peût obliger mon deuoir
Aux effets de la complaiſance:
Ie n'adoucy point mes portraits
D'vn vain pinceau de qui les traits
Font vne fable ou bien vn ſonge,
Parlant à la poſterité,
Ie dis auſſi mal le menſonge
Que ie dis bien la verité.

Si ie veux tirer de la bouë,
Le nom obſcur de quelque mort,
Ma plume alors ſouffre vn effort,
Et ne veut point que ie le louë:
Mais quand mes vers ont ce bon-heur

D'auoir pour obiet voſtre honneur,
Ils parlent de tant de merueilles,
Qu'il ſemble aux meilleurs iugemens
Que la creance des aureilles
Eſt que ie flatte, ou que ie mens.

Pour vous vn Dieu met dans nos ames
Tant & tant de feux, qu'il nous faut
Eleuer nos eſprits en haut
Selon le mouuement des flames.
O mon Prince que vos grandeurs
Ne mépriſent pas nos ardeurs
Quand noſtre plume écrit pour elles,
Parlez aux plus iudicieux,
Ils vous diront qu'elle a des aîles
Qui vous feront voller aux cieux.

Si vous auez deſir de boire
Du nectar que boit Iupiter,
Ie veux vous en faire gouter
Dedans la coupe de la gloire:
Celuy des Dieux n'eſt point plus doux
Que celuy qu'on verſe pour vous,
Car l'on connoît que nos remedes
Preſeruent le nom du trépas,
Et nous ſommes les Ganimedes
Qui ſeruons les Dieux icy bas.

Qu'vn Ange ait toufiours la main prefte
Pour détourner de vous le mal,
Et que le feu de Cardinal
Flambe bien-toft fur voftre tefte:
Ia la Croffe emplit voftre main,
Que la Croix l'empliffe demain;
Ne fouffrez pas qu'vn grand domaine
Vous enrichiffe en ces quartiers,
Il faut que la pourpre Romaine
Vous mette au nombre des portiers.

Ce Prince eft fils du dieu des armes,
Et frere du pere des loix,
L'eloquence anime fa voix,
Et fon vifage a tant de charmes,
Que ie ne vous abufe pas
Quand ie iure fur tant d'apas
Qu'il eft l'ornement de la France,
Et qu'ayant la Mythre de Mets,
Il peut bien auoir l'efperance
Du bon-heur que ie luy promets.

Son front porte l'heureux prefage
Que mes vœux auront leur effet,
Puis qu'en luy c'eft le moins parfait
Que la beauté de fon vifage:
Pour mettre vn efprit en ce corps,

Le Ciel a fait de tels efforts,
Que pour en dire la loüange,
Celuy-là n'a point enchery
Qui nous a fait croire qu'vn Ange
Eſt vêtu du corps de Henry.

A ce nom ma voix qui s'éclate
Auertit le peuple Romain,
Qu'auiourd'huy pluſtoſt que demain
Henry merite l'Ecarlatte.
O nom de renom immortel,
Pour vous mes vers ſont vn autel,
Dont les adorables exemples
Feront iuger à l'vniuers,
Que Saturne engloutit les temples,
Et qu'il ne touche point aux vers.

Meurent ceux qui veulent reuiure
Par l'eloge de leurs tombeaux,
Pour ſe deffendre des corbeaux
Ils s'arment de marbre & de cuiure:
Ce Dieu qui deuore les morts,
Afin de nourrir ſon grand corps
Peut metaux & pierres diſſoudre,
Car ſous les meſmes monumens
Auiourd'huy Rome voit en poudre
Et fondateurs & fondemens.

Le grand arreſt des deſtinées
Renuerſe les plus beaux palais,
Et les ſiecles n'ont veu iamais
Les vers obeyr aux années.
O toy qui t'ébahys à tort
Que les vers ont vaincu la mort,
Il faut qu'auec moy tu remarques
Que les neuf Muſes pluſieurs fois
Ont aisément vaincu les Parques,
Les Parques qui ne ſont que trois.

Le diuin Homere & Virgile
Ont-ils pas braué leurs ciſeaux?
Leurs quenoüilles & leurs fuſeaux
Ont-ils peu filer contre Achile?
Deſſous la faueur des lauriers
Des grands heros, & des guerriers,
La gloire des vers ſe conſerue,
Et ie ne m'en étonne pas,
Pourroit-on regarder Minerue
Sans voir le nom de Phidias?

Ce que i'écry ie le répette,
Vn Dieu me l'auoit deſia dit,
Si ſa parole eſt ſans credit
Mes vers veulent qu'on les reiette:
Batiſſez, dit-il, des autels,

Auecque des vers immortels,
A ce prince qui le merite,
Puiſqu'en ſon nom l'éternité,
Pour l'adopter ſeul, desherite
L'idole de la vanité.

Demon des vers qui prens la peine
De me viſiter auiourd'huy,
Ie connoy bien que c'eſt pour luy
Que tu me réchauffes la veine;
Tes conſeils ſemblent m'auertir
Que pour ſa gloire il faut bâtir
Vn temple ſuiuant ton modelle:
C'eſt aſſez i'enten ta raiſon,
Ie prendray pour luy la truelle,
Puis qu'autrefois tu fus maçon.

Phœbus tu receus de l'outrage
Du mépris de Laomedon,
Laiſſe vn pariure à l'abandon,
Et viens aider à mon ouurage:
Ta main ayant deſia fondé
L'autel que tu m'as commandé,
Ma tâche doit eſtre bornée;
Lors que l'on fait des bâtimens,
C'eſt bien vne grande iournée
Que d'en ietter les fondemens.

LE PROCEZ D'AMOVR.

AV ROY.

LE PROCEZ D'AMOVR.

AV ROY,

GRand Roy dont la iuſtice égalle la vaillance,
A qui le ciel preſta pour berçeau la balance,
Puiſque de iour en iour heureuſement meſlant
La qualité de iuſte à celle de vaillant;
Des innocens bleſſez vous eſtes le refuge:
Donnez-vous auiourd'hui le loiſir d'eſtre iuge,
Ie preten deuant vous la mort d'vn immortel,
Et d'vn petit enfant faire vn grand criminel,
Dont la ieune malice eſt tellement feconde,
Que meſme en ſe joüant il renuerſe le monde;
Ie plaide contre amour, mais vn heureux ſuccez
Couronnera la fin de ce fâcheux procez,
Si deuant que ie montre vne telle malice,
L'on vous bande les yeux qu'on bande à la iuſtice,

Car ſon crime eſt ſi beau, que le plus rigoureux
Auſſi-toſt qu'il le voit en deuient amoureux.
Alors vous iugerez que par ſa violence
Il eſt le ſeul auteur de mon ingrat ſilence,
Et vous verrez mon cœur qu'il a perçé de coups,
Indigné qu'il eſtoit que i'ay parlé de vous,
Et que le braue effort d'vne ame genereuſe,
Me faiſant mépriser la puiſſance amoureuſe,
Armoit contre les traits de ce petit archer
Mon ſenſible eſtomach d'vn rampart de rocher,
Qui perçé par l'aſſaut d'vne diuine force,
N'a reſiſté non plus qu'vne legere écorce.
Ainſi l'Amour tout nud me vainquit tout armé,
Ainſi par un beau corps mon eſprit fut charmé,
Et de cet enchanteur ſi forts furent les charmes,
Que ie me dépoüillay pour combatre ſans armes:
Mais puiſque maintenant mon cœur s'eſt veuêtu
De celles que m'offroit autresfois la vertu,
Ie combatray celuy dont heureuſe eſt l'offence,
Qui fait que ie l'accuſe en ſi belle audience.
Vingt ans eſtoient paſſez que i'auoy veu le iour,
Et vêcu bien heureux en viuant ſans amour,
Quand vn Ieudy de May mon ame fut ſaiſie
Du reflus inconſtant de cette frenaiſie,
Et qu'vn mauuais démon m'oſta le nom d'heureux,
Qu'il me fit échanger à celuy d'amoureux.
Vn Saturne réueur noirciſſant ma pensée

D'vn fantaſque chagrin, la tenoit oppreſſée,
Quand ie ſors du logis ſous cet humeur reduit,
Et m'en vay vagabond où mon pié me conduit.
Ie trouue vne fontaine au pié d'vne coline,
Qui faiſoit vn ſerpent de ſon onde argentine,
Elle ſur le ſablon doucement gazouillant,
Alloit, ſes plis creſpez l'vn ſur l'autre roullant,
Se gliſſer deſſous l'herbe au milieu d'vne prée
Que la nature auoit par plaiſir diaprée.
Vn chêne s'éleuoit dont les rameaux épais
Sous leur ombre en tout tẽps couuent vn petit frais:
Car touſiours en ces lieux l'haleine de Zephire
Amoureuſe des fleurs mignardement ſoupire,
Vne fueille qui touche à l'autre doucement,
Retouche vne autre fueille, & par ce mouuement
L'air étant ébranlé ſe preſſe & ſe repreſſe,
Et fait naître à l'entour vne douce molleſſe.
Les oyſeaux y prenans leurs plaiſirs innocens,
A ce petit murmure accordoient leurs accens,
Au pied de ce grand chêne vn tertre qui ſe pouſſe
Me fit vn petit lit friſé d'vn bord de mouſſe;
Là ie me couche à l'ombre; & malgré le ſoleil
L'ombre appelle à mes yeux les douceurs du sõmeil:
Mais helas! le ſoucy qui iuſqu'au cœur me touche,
Pour ne fermer mes yeux me fit ouurir la bouche,
Et le fâcheux ennuy qui troubloit mon repos
Entretint ma colere auecque ce propos.

Aſtres qui commãdiez au iour de ma naiſſance,
Qui de me faire heureux auez eu la puiſſance
Quand vous vîtes du Ciel commencer le fuſeau
Des Parques qui filoient autour de mon berceau,
Découurez moy ſi lors qu'elles firent ma trame
Vous verſâtes le bien ou le mal dans mon ame?
Proche de mon Midy, i'ay paſſé le matin,
Sans ſçauoir où m'appelle à preſent le deſtin.
Dois-ie ſuiure la Cour ou ſuiure la Iuſtice,
L'vne a peu de bonté, l'autre a trop de malice,
Et l'on n'a iamais veu naître vn vice nouueau
Que dedans vne Cour ou dedans vn barreau,
Le Louure & le Palais ſont pareilles écholes,
En l'vn & l'autre lieu ſe vendent les paroles,
El les maîtres docteurs vous promettent ſouuent
Du bien & des honneurs, & vous baillent du vent:
Ne pouuant rendre ainſi mes libertez ſeruiles,
Les chãps me plaiſent plus que ne ſont pas les villes,
Et pouuant m'exemter de l'vne & l'autre loy,
Ie viuray deformais pour la Muſe & pour moy.
Mais que ſert le Parnaſſe, vne meſme fonteine
Ne verſe l'or au coffre & les vers dans la veine;
Les hommes ont blâmé ce langage des dieux,
Les Poëtes diſans qu'ils ſont venus des Cieux,
La terre n'a voulu leur donner de partage,
Leur laiſſant ſeulement à tous pour heritage
Des bois, vn mõt, vn luth, vn antre & des lauriers,

Pauure ſucceſſion pour beaucoup d'heritiers.
Quitteray-ie Apollon? que ſi ie ne veux eſtre,
Afin de viure heureux, ny ſeruiteur ny maître,
Si ie veux m'éloigner du conſeil des méchans,
Et ſi ie veux goûter l'innocence des chams,
Ayant quitté ce Dieu, trouuerois-ie vne étude
Qui peût entretenir ma longue ſolitude.
Non non: les eaux, les monts, les bois & les deſerts
Seront à l'auenir le ſuiet de mes vers,
Ou bien eſtant laſſé des chaſſes bocageres,
Ie chanteray l'amour que ie porte aux bergeres:
Mais que dis-ie l'amour, pourrois-ie eſtre amoureux,
Tout enſemble Poëte, & tout enſemble heureux,
Le bon-heur & l'amour ne sont ils pas contraires,
Le malheur & l'amour ne ſont-ils pas deux freres;
Cet amour eſt-il pas ennemy du repos,
Le pere du deſordre & l'enfant du cahos,
Et bien que de Venus il emprunte la race,
Conçeu dedans ſes yeux, moulé deſſus ſa face,
Animé de ſes ris, auiué dans ſon flanc,
Il ne fut toutesfois éleué que de ſang,
Semence martiale, & qui dans ſa poîtrine
Loge les cruautez de ſa dure origine,
Il ſe nourrit de mal, il ne boit que nos pleurs,
Et s'il eſt, comme on dit, touſiours entre les fleurs,
Celles qui de ſes pas ſont vne fois preſſées

Se changent auſſi-toſt en de triſtes pensées.
Voulant parler encor vn friſſon m'engourdit,
Et ma debile voix tout d'vn coup ſe perdit,
Ma langue ſans humeur à mon palais ſe cole,
Et pour neant ie veux délier ma parole,
Car le charme coulant du doux ſorcier des yeux,
De mes derniers diſcours me rendit oublieux,
Il fit pancher ma teſte, & m'oſtant la lumiere,
Il arreſta ma langue auecque ſa paupiere,
Non ie ne dormoy pas, car cela que ie vy
Fait croire que i'eſtois en extaſe rauy.
Vn petit enfant nud ſortit de ce riuage,
Où ce chêne ſueillu me preſtoit ſon ombrage,
Des roſes & des lys l'argent & l'incarnat
Combatoient à l'enuy ſur ſon teint delicat,
Vn pacſole flottoit sur ſes épaules blanches,
L'or de ſes cheueux blonds lui pendoit iuſqu'aux hanches,
Et ſa peau molle & douce égale au ſatin blanc,
Groſſiſſoit vniment, & ſa cuiſſe & ſon flanc:
Les traits de la colere eſtoient peints ſur ſa face,
Deux aîles le portoient leger de place en place,
En témoignant aſſez par vn tel mouuement,
Qu'il eſtoit ſans raiſon comme ſans vétement:
La terre ſous ſes pas enfantoit des flaméches,
Son dos eſtoit armé d'vn carquois plein de fléches,
Sa main gauche d'vn arc, ſa droite d'vn flambeau:

Mais alors que ie vy qu'il portoit vn bandeau
Ie reconnu l'archer, ne pouuant plus ſans larmes
Regarder Cupidon reuêtu de ſes armes,
Pour ne me laiſſer vivre auec impunité
Du tort que i'auoy fait à ſa diuinité.
La peur donne à mes pieds des aîles pour la fuite,
Mais ie me vy preſſé d'vne telle pourſuite
Que ie m'arreſte court, reſolu pour le mieux,
Puiſqu'il eſtoit bandé de n'éuiter ſes yeux,
Mais d'eſquiuer ſes mains, il me prend, ie m'échape,
Il me ſuit, ie le fuy, mais en fin il m'atrape,
Pour ſes aîles mon pas eſtoit trop inégal,
Meſme quand i'aurois eu Pegaſe pour cheual,
Ie n'aurois éuité ſa fléche & la bleſſure,
Puiſque ſon arc ſans art frape au but de nature.
Quel affront que de voir vn enfant ſi petit
Traîner vn homme au gré de ſon foible apetit,
Car alors ſous ſes piez preſſant mon col eſclaue,
Voila le compagnon (me dit-il) qui me braue;
L'effort des immortels ne me peut reſiſter,
Et tu veux, foible humain, contre moy diſputer,
Et de prés & de loin aux cœurs ie fay des bréches,
De prés i'vſe de feu, de loin i'vſe de fléches,
Si i'ay des fléches d'or, i'ay des fléches de fer,
Ceux qui n'aimét mon ciel, i'ay pour eux vn enfer,
Du tort que tu m'as fait ie veux que la iuſtice
Me face la raiſon par vn cruel ſupplice:

Ie fay iuge Apollon de ta temerité,
Comme eſtant le ſupport de ma diuinité.
Quand ie vy que mon ame eſtoit ſa priſonniere,
Ie tâchay de fléchir ce tyran par priere:
Mais auſſi-toſt vn vent plein d'orage & d'effroy
Emporte mes diſcours & mon corps auec ſoy:
Ie ſens à mes côtez qu'vn air épais me preſſe,
Et m'enleue d'icy d'vne telle viteſſe
Que l'haleine me faut, ne donnant pas aſſez
Et d'humide & d'éuent à mes poumons laſſez,
Sans aîles ie me vy volant deſſus la nuë:
Mais pouſſé que ie ſuis d'vne main inconnuë,
Mes ſens tout étonnez ne ſçauent ce qu'ils ſont,
Quand on me laiſſe à coup ſur la cime d'vn mont,
Où neuf filles chantoient auec telle harmonie,
Qu'encor que loin de moy la gay'té fut bannie,
Mes eſprits toutesfois ſe ſentirent ouuers
A la ioyeuſe humeur de compoſer des vers.
Douce eſt l'inimitié que Cupidon nous porte,
Si ceux qu'il n'ayme point ſont punis de la ſorte,
Car pour auoir encor vn contentement tel,
Ie veux cent fois le iour me faire criminel.
Que i'eu lors de plaiſir voyant ces neuf pucelles
Autour d'vn ieune Dieu qui dançoit auec elles
Le laurier à la teſte & le luth à la main,
L'éclat d'vne lueur quï n'auoit rien d'humain,
D'vn cercle rayonnant couronnoit ſon viſage,

Sa

Sa lumiere éclairoit tout ce beau payſage,
Où d'vn habit de fleurs les champs ſont honorez,
Où touſiours le ciel rit, où les iours ſont dorez:
L'on voit prés de ce mont la couche de l'aurore,
La grote des Zephirs & le palais de Flore,
De là l'on voit dormir dans les bois les Siluains,
Les Nymphes ſe ioüer, & nager dans les bains;
Vn ſoleil amoureux les défend de la glace,
Et l'ardeur de l'Eſté ſans effet les menace,
Car tous ces demy-dieux ſemblent viure contens
D'eſtre touſiours en terre & touſiours au printems.
Vn grand cheual aîlé ſous les pas de ſa courçe,
Au coupeau de ce mont fait ſaillir une ſourçe,
Là ce troupeau ſacré n'a l'vſage du vin,
Cette onde eſt le nectar & l'aliment diuin,
Qui ſans rien emprunter de noſtre nourriture,
D'eternelle vigueur repare leur nature.
Ce ieune demy-dieu, ces pucelles, cette eau,
Et ce cheual volant deſſus vn mont iumeau
Aſſeurerent ma peur, montrant que cette place
Et que ce beau ſeiour eſtoit le vray Parnaſſe,
Qu'Apollon auoit là ramaſſé les douceurs
Qui pouuoient ſatisfaire aux ſouhaits des neuf ſœurs.
Heureux trois fois celuy que leur faueur regarde,
Puiſque viuant ici deſſous leur ſauuegarde,
Malgré tous les deſtins voulant le ſecourir,

Quoy que meure ſon corps ſon nom ne peut mourir
Elles ſont boire vne eau dont la ſource poſſede
L'excellente vertu de ce diuin remede,
Quatre Prelats François gardiens de cette eau,
Font que les étrangers n'approchent du ruiſſeau,
Entre-autres i'aperceu qu'vn Prieur de Touraine,
Et qu'vn Abbé normand, courbez ſur la fontaine,
Beuuoient à pleine gorge au milieu du canal,
L'autre eſtoit vn Eueſque, & l'autre vn Cardinal,
Leſquels eſtant polis plus qu'aucun de la troupe,
Pour plus de netteté beuuoient dans vne coupe,
Leurs eſprits delicats aimoient l'ombre & le frais,
Et preſſez de la ſoif beuuoient à petits traits,
Car ils ont veu ſouuent creuer d'hydropiſie,
Vn foible eſprit enflé par trop de poëſie.
Ceux-là qui ſont trop gros ne peuuent s'aprocher
Du coupeau ſourcilleux de ce rude rocher,
Les autres pour monter n'ont pas assez d'haleine
Ny de vigueur aſſez, ny de ſang dans la veine,
Pour gaigner par trauail tant de ſentiers pierreux,
Et vaincre l'âpreté de ce roc raboteux.
Là les termes choiſis, le concours des voyelles,
La cadence des mots & des rymes nouuelles,
Ont fait vn corps de garde à l'entour des lauriers,
Et peuuent par contrainte arrêter priſonniers
Ceux qui veulent monter, s'ils ne ſçauent la mode
De preſenter aux Rois, pour paſſe-port, vne Ode,

Qui face confeſſer qu'auec heureux ſuccez,
La nature à la Cour a gaigné ſon procez,
Et qu'il eſt arrêté que celuy qui remâche
Tant & tant de lauriers, ne fait rien que de lâche,
Fantaſque, mal-plaiſant, & du tout inciuil,
Où le ſeul naturel n'a rien que de gentil.
Cependant que rauy i'admiroy ces merueilles,
Vn bruit inopiné me frapa les aureilles,
Ie vy que les neuf ſœurs s'en alloient tour à tour,
Le reſpect ſur la face, au deuant de l'Amour,
Les habitans du mont témoins de ſa puiſſance,
Iuroient, le ſalüant, nouuelle obeïſſance:
Mais alors qu'Apollon eût leu dedans ſes yeux
Qu'il auoit du dépit, il iura tous les dieux
D'employer ſon pouuoir au châtiment ſeuere
Du coupable ſuiet d'vne telle colere.
De cette triſte cauſe aurois-ie bon ſuccez,
Si Phœbus eſt mon iuge & partie au procez,
Ie reclame chacun, & chacun m'abandonne,
Ie demande aide aux dieux, & nul d'eux ne m'en donne:
Qui peut cõtre l'Amour me defendre auiourd'huy,
Les hommes maintenant & les dieux ſont pour luy.
Si ie parle aux neuf ſœurs mes pleurs sõt inutiles,
Ie ne ſçay quel ſecret abuſe ces neuf filles,
Mais la virginité n'eſt plus dans ce troupeau,
Et l'Amour & Mercure ont trop beu de leur eau,

Ils ont tous deux dancé trop long-temps auec elles,
Pour les laiſſer encor & belles & pucelles.
Vne ſeule pour moy s'animant de pitié,
Me promit contre Amour des effets d'amitié,
Vranie eſt ſon nom : comme eſtant ma Deeſſe
Elle voulut guider ma premiere ieuneſſe,
Et maintenant elle eſt mon vnique recours,
Pour détourner le mal du bon-heur de mes iours.
Si l'Amour auiourd'huy m'aſſaut par tyrannie,
I'auray pour mon ſecond au combat, Vranie,
Si la terre eſt pour luy, le ciel eſtant pour moy,
Nous verrons qui des deux me doit donner la loy.
Ainſi pour reſiſter à l'effort de l'orage,
L'eſperance nouuelle appelloit mon courage,
Mais il ne peut iamais trouuer place en mon cœur
Qui n'auoit lieu chez ſoy que pour loger la peur,
Mon mal ne peut guerir, c'eſt en vain qu'on le flate,
Car lors que i'inſtruiſoy ma nouuelle aduocate,
Apollon & l'Amour baſſement discouroient,
Et contre ma franchiſe enſemble coniuroient.
Apres que leur discours eut conclu ma ruine,
Apollon au milieu de ſa troupe diuine
Monte deſſus ſon trône, où couurant d'équité
Ce que ſon iniuſtice auoit premedité,
Il demande à l'Amour de quel crime il m'accuſe,
Sçauoir ſi i'ay failly par ieuneſſe ou par ruſe:
Cupidon étonné de ce promt changement,

Allume dans ſon cœur vn feu ſi vehement,
Que vaincu par l'effort de cette violence,
A demy furieux il rompit le ſilence.
Ie ne ſeray donc plus au rang des immortels
Puiſqu'on me fait debatre auecque les mortels ?
Mettez mon temple bas, oſtez le ſacrifice,
Renuerſez mes autels de Paphos & d'Erice,
Qu'on ne m'adore plus, ie ſuis ſans deïté,
Puiſqu'vn mortel m'offence auec impunité;
L'on me diſpute à tort ce qu'à droit ie poſſede,
Et pour ma legitime il faut donc que ie plaide?
Ce qui m'eſtoit certain, ie ſuis bien malheureux,
Par ma ſimplicité de le rendre douteux.
Ma gloire (diſoit-il) eſt maintenant gâtée
Par les vers venimeux de ſa langue empeſtée,
Vient-il pas de noircir par ces derniers discours
L'innocente blancheur des plus chaſtes amours.
Apres auoir au long exaggeré ce crime,
Par des promts mouuemens ſa colere il exprime,
Il diſoit, redoublant ſon éclatante voix,
Me veut-on refuſer l'autorité des loix?
Les Dieux ont-ils lié les mains à la iuſtice?
Puiſqu'on voit vn tel crime auiourd'huy ſans ſu-
plice;
Encor que ma parole ait aſſez de credit,
Ie vous iure, Apollon, qu'il eſt vray qu'il a dit,
Sacrilege qu'il eſt, que toute poëſie

Conjointe auec l'amour n'eſt qu'vne frenaiſie:
Afin que voſtre nom volât par l'vniuers,
I'ay prêté mille fois mes aîles à vos vers,
Que ſi i'en ſuis blâmé, voulez-vous que i'endure
Que les bien-faits rendus ſoiẽt payez d'vne iniure.
Quand ſur les ieunes cœurs vous auez diſputé
D'auoir abſolument l'entiere authorité,
Promettant l'vn à l'autre vne aide mutuelle,
Ce contrat ancien finit noſtre querelle;
Que pour eſtre Poëte il faut eſtre amoureux,
C'eſt pourquoy par ce droit, i'ay raiſon quãd ie veux
Que ce brutal qui porte vn rocher pour vne ame,
Sente auſſi bien mon feu qu'il a fait voſtre flame.
Le Iuge à ce propos montre qu'il eſt tout preſt
De tonner contre moy quelque fâcheux arreſt,
Lors que pour m'affranchir de cette tyrannie,
I'apelle à mon ſecours la bouche d'Vranie
Laquelle me défend, & par la grauité
De ce diſcours, fait honte à ce ieune éuenté.
Les dieux dõnent à l'hõme au iour de la naiſſance
Le droit du franc arbitre, auec telle puiſſance
Que l'acte qu'il doit faire eſtant de liberté,
De ne le faire pas eſt à ſa volonté:
Donc le pauure innocent qu'on accuſe en ce ſiege,
Authoriſé du droit d'vn ſi beau priuilege,
Commet-il vne offence alors qu'il ne veut pas
Que les traits de ſa plume adioûtent des apas

Aux attraits de l'amour? par vn effet contraire,
Voulez-vous le forçer à m'eſtre refractaire?
Il m'a donné ſon cœur, voulez-vous me l'oſter?
Contre la volonté que ſert de diſputer:
La puiſſance, l'amour, la beauté, le merite
Ne trouuent point Cephale au cœur d'vn Hippo-
lyte,
Il m'a promis ſa foy, conſiderez ſon vœu,
Et n'allez pas mêler la flamme auec le feu,
Car celuy dont la plume à l'amour ſe marie,
Conioint vne fureur auecque vne furie.
Vrayment il a raiſon ce petit éhonté,
Que l'on l'adore en vers, petit nain auorté,
Non germe de Venus, mais de quelque vilaine,
Qui des rentes du lit augmente ſon domaine.
Ie ne m'étonne plus ſi l'amour eſt amer,
Puis qu'on dit que ſa mere eſt fille de la mer,
Et la mer & l'Amour ſont cauſe du naufrage,
Et la mer & l'Amour ont l'amer pour partage,
Et la mer eſt amere, et l'Amour eſt amer,
L'on s'abîme en l'Amour auſſi bien qu'en la mer,
S'il eſt batard de Mars il ſe plaît à la guerre,
Et de troubler touſiours le repos de la terre,
S'il eſt fils de Vulcan, ſon plaiſir & ſon ieu
Eſt de brûler le monde & d'y mettre le feu,
Soit donc qu'il ſoit batard, ſoit qu'il ſoit legitime,
Il doit eſtre du fer ou du feu la victime.

Lors ſe tournant vers moy, laiſſe cet animal,
Mon enfant (me dit-elle), il ne fait que du mal.
L'Amour ne goûtant pas cette parole amere,
Relâche à frains baiſſez la bride à la colere,
Qui luy fait reuenir par vn ſang vif & promt
La parole à la bouche & la couleur au front.
Venez me ſecourir, ô Venus, ô ma mere,
Sçachez que l'on m'apelle vn germe d'adultere,
Que coula dans vos flancs l'inceſtueux delit
De celuy qui fauſſa la foy de voſtre lit,
On blâme de nous deux la diuine naiſſance,
Ie l'endure, on le dit & meſme en ma preſence,
Ie veux quitter mon arc et ma fléche en ce lieu,
Et nud me dénuer des qualitez d'vn Dieu;
Que ſeruiroit mon arc ſi ie n'ay plus de fléches?
Que ſeruiroient mes traits s'ils ne ſont plus de bréches?
Que m'aporte l'honneur d'eſtre au nombre des (Dieux?
Pour pleurer librement qu'on débande mes yeux;
Encor apres m'auoir dépoüillé de mes armes,
Laiſſez-moy mon bandeau pour eſſuyer mes larmes.
O puiſſant Iupiter! ie remets en vos mains
Le pouuoir que i'auoy d'engendrer les humains,
Ie ne ſucreray plus d'vn plaiſir fauorable
De l'vnion des corps la douceur deſirable,
Appelant les mortels par cette volupté,
A l'ouurage immortel de leur mortalité.

Qu'vn autre plus heureux à l'ẽploy de ces peines
Meurisse la semence au dedale des veines,
Rende leurs reins seconds, réueille leurs desirs,
Renouuelle leur sang, r'apelle leurs plaisirs,
Et trouue le secret d'vn aise qui leur laisse
De ses chatoüillemens la flateuse molesse.
Encor n'ay-ie rien fait qui fut malicieux,
Que lors que les Beautez m'ont logé dãs leurs yeux,
Et l'on dit toutesfois que ie commets le vice,
Et que les femmes sont exemtes de malice.
Malheureux que ie suis : il regardoit les cieux,
Et répetant ces mots, il s'essuyoit les yeux.
Où me suis-ie perdu? que ie pers le courage:
Non non, ne pleuron plus, vangeon-nous de l'ou-
trage,
Que la loy soit pour luy, la nature est pour moy:
La nature est tousiours plus forte que la loy:
Ie veux me satisfaire, & qu'vn nouueau supplice
Soit l'exemple immortel des coups de ma iustice:
Ecoutez, Apollon, à mon commandement,
Rengez ce criminel, qu'on le face, autrement.
Apollon aussi tost craignant ce temeraire,
Lequel bandoit son arc sans consulter l'affaire,
D'vn port maiestueux ses sourcils il fronça,
Puis le silence fait l'arrest il prononça;
Ie declare, dit-il, le défendeur coupable,
Et le condamne à faire vne amende honorable,

La torche ardante en main, en chemiſe, à genous,
Et qu'il ſera contraint maintenant deuant nous
De dire à haute voix que l'Amour eſt ſon maître,
Qu'il eſt ſon ſeruiteur, & qu'il veut touſiours l'eſtre:
Cependant Cupidon tu pourras t'en ſaiſir
Comme de ton vaſſal, tel eſt noſtre plaiſir.
Et moy, dit Cupidon, i'adioûte pour ſuplice,
Que du bien deſiré iamais il ne ioüiſſe,
Et qu'vn eſpoir trompeur abuſant ſes souhaits,
Luy promette touſiours ce qu'il n'aura iamais,
Siluandre & ſa maîtreſſe auront vne meſme ame,
L'vnion du deſir & l'vnion de flame:
Mais voulant me venger malgré tous ces accords,
I'empêcheray touſiours l'vnion de leurs corps,
Et n'oſant diſputer contre la reſiſtance,
Il fléchira touſiours au gré de l'inconſtance,
Puiſque ſes paſſions changeront plus ſouuent
Ses fragiles deſſeins, que ne fait pas le vent:
Ses premieres amours le verront variable,
Ses ſecondes amours le verront miſerable:
Ie ne dy plus qu'vn mot, les deſtins ſont fâchez
Que ie reuele icy leurs myſteres cachez:
Encor que contre luy par rigueur ie commence,
Peut-eſtre qu'à la fin i'auray de la clemence.
Ce doux nom de clemence ayant banny ma peur,
Au ſeruice d'Amour aſſujetit mon cœur,

Et ma voix que mes dents retenoient comme é-
teinte,
Auec ces mots chaſſa les efforts de la crainte.
Pardon ſi i'ay failly contre ta deïté,
Ma faute eſt le deſir de viure en liberté,
Tes dernieres douceurs meritent mon ſeruice,
De ta religion ie veux eſtre nouice.
Muſes ie ſuis perdu ſi vous n'aidez mes pas,
Celuy qui me conduit luy-meſme ne voit pas,
Pour l'amour de l'Amour faites-moy cette grace
Que i'étanche ma ſoif deſſus voſtre Parnaſſe,
Vn ſi gentil enfant ſeroit-il ſi brutal,
Puiſque ie ſuis à luy, de me faire du mal?
Suiuons, me dit l'Amour, ce que le ſort ordonne,
L'arreſt des immortels n'en diſpenſe perſonne:
I'ay leu dans les deſtins que diuerſes beautez
Charmeront tes eſprits ſelon mes volontez,
Tu ſeruiras Marie, & par apres Heleine,
Vne Amaranthe apres, puis vne Madeleine,
Ie ne dy pas comment le nœu de mes douceurs
Lacera, ſans laſſer, & vos corps & vos cœurs,
Mais celle qui ſera de toy bien-toſt cherie,
Elle porte le nom amoureux de Marie.
I'écoutoy ce diſcours quand ce petit archer,
Ayant ſon arc bandé, commence à décocher
Sa fléche dans mon cœur, & du coup ie m'écrie
Que i'ay le cœur bleſſé des beautez de Marie;

L'Amour s'en réjoüit, & puis il s'enuola,
Sa fléche me fit mal, & ce mal m'éueilla.
Mon Prince vous voyez quelle fut sa victoire,
Que si ie ne sçay point la fin de cette histoire
Regardez mon visage, elle y paroît bien mieux,
Puisque les passions l'ont peinte dans mes yeux.
Ie brûle, & toutefois il faut que ie perisse (cisse:
Auiourd'huy par les eaux comme vn second Nar-
Mais puisque tant de pleurs ne peuuent m'assecher,
Pour ne sentir l'amour que ne suis-ie vn rocher:
Mes yeux que tant de pleurs qui m'épuisent les vei-
Ne sont-ils ramassez pour faire des fonteines, (nes
Ma maîtresse en cette eau verroit ses cruautez,
Et moy dedans cette eau ie verroy ses beautez.
Mes vœux sont exaucez, mais ie ne sçay quels charmes
Ont fait une fonteine auec l'eau de mes larmes,
Sans doute vn art magique a dépeint les tableaux
Dont les images vains nagent dessus les eaux.
Secourables Demons qui volez par le monde
Arrêtez vous icy, que quelqu'vn me reponde,
Ma bouche ne veut pas vous tenir prisonniers
De la mesme façon que celle des sorciers,
Dites-moy seulement, Demons, ie vous coniure,
Est-ce vous ou l'Amour qui fait cet imposture?
Qui de vous ou de luy me va representant
Les portraits que ie voy dans ce miroir flotant.

Ou ſoit que la nature, ou ſoit que la magie
Face de ces beautez la nageante effigie,
Courageux ie verray maintenant ſans effroy,
Les objets que cette eau preſente deuant moy.
Ie n'ay plus de ſuiet de craindre dauantage,
De ces corps bien-aymez ie connoy le viſage,
Qu'on regarde mon cœur, il a les meſmes traits
Et les meſmes couleurs, & les meſmes portraits.
Mon Prince voyez-vous au milieu de cette onde
Le viſage enfantin d'vne petite blonde?
Il ſemble que quelqu'vn a tout exprés meſlé
Vne roſe nouuelle auec du lait caillé,
Et qu'il eut le deſſein en faiſant ce mélange
De faire pour mes yeux le viſage d'vn ange:
Vn ange, qu'ay-ie dit, les maux que i'ay ſouffers
Montrent que c'eſt plutoſt vn eſprit des enfers,
Qu'Amour pour me punir ſit naître vne furie
Qu'il voulut déguiſer ſous le nom de Marie:
Ses yeux pour me brûler ne lançoient que des feux,
Afin de m'enchaîner elle auoit des cheueux,
L'Amour pour me trahir formoit ſes artifices,
Qui deſſus vos autels ont pris mes ſacrifices;
Et i'euſſe ſans cela fait reconnoître à tous,
Que i'auois vne main qui n'immoloit qu'à vous.
L'autre qui me ſoûrit auec ſa belle bouche,
Et dont la flame encor dedans cette eau me touche,
Par les puiſſans attraits d'vn ſeul de ſes ſous-ris,

Autrefois m'attira d'Orleans a Paris,
Pour elle en mesme iour mon cheual a peu boire
Dans le fleuue de Seine & dans celuy du Loire,
Pour elle un mesme iour m'a veu, Docteur nouueau,
Le matin à l'école & le soir au barreau:
Merueille, elle estoit belle, & n'estoit point cruelle,
Mon amour receuoit vne amour mutuelle,
Seule elle estoit mon tout, & seul i'estois son bien,
Elle estoit mon amour, & seul i'estois le sien:
A nos ieunes desseins s'éleuoit vn obstacle,
Que l'Amour nous promit de rompre par miracle;
Les Sages mesmement parlerent aux demons,
Sur les chiffres meslez des lettres de nos noms:
Mais vn respect humain, inhumain & barbare,
Rompant ces nœuds sacrez, maintenãt nous separe,
Et mon cœur plus hardy mettroit tous ses effors
A faire maintenant ce qu'il ne fit alors,
Helene estoit son nom, ah repentance vaine!
Que n'estois-ie vn Paris pour rauir cette Heleine.
A ce rauissement qui m'auroit resisté?
I'eusse rauy son corps & non sa volonté,
La mienne vn an de tems fut par elle rauie,
Au lieu de vous seruir vn an ie l'ay seruie,
Punissez-la, mon maître, elle vous a rauy
Vn an durant lequel ie vous eusse seruy.
La frayeur m'a surpris, i'ay perdu le courage,
Ie n'ose regarder ce troisiéme visage,

Icare temeraire, il n'eſt permis qu'aux dieux,
Et de ne brûler pas & de voir ſes beaux yeux,
Voila mon Amaranthe, & tout enſemble celle
Qui merite le nom & l'honneur d'immortelle,
Ie diray ſeulement à celuy qui n'a pas
L'honneur de la connoître & de voir ſes apas,
Qu'elle eſt vne Princeſſe, & que i'eu l'aſſeurance
D'aimer, en la ſeruant, la plus belle de France:
O vers que i'aime tant, dites à l'vniuers
Qu'vne Princeſſe m'aime à cauſe de mes vers,
Si ie peche en l'aimant, ie feray penitence
D'auoir trop tard commis vne ſi belle offence.
Mon Prince, permettez que ie contemple encor
De ce front que ie voy les cheueux qui ſont d'or,
Et qui flotent, ce ſemble, auec cette fonteine;
Par ces attraits ſi beaux ie connoy Madeleine:
Que ſi cette eau donnoit le paſſage à ſa voix
Dont elle peut charmer les aureilles des Rois,
Alors vous iugeriez mon amour raiſonnable,
Car vous reconnoîtriez combien elle eſt aimable:
Mais vn diſcours ſi vray vous donne du ſoupçon,
Diſant que mon amour auroit de la raiſon,
Si la raiſon guidoit l'eſprit de ce folâtre,
Mon eſprit feroit-il ſans raiſon idolâtre
De tant d'autres beautez qu'vn magique pinceau
Me preſente en portrait dans le creux de cette eau?
Temeraire Ixion, aimeray-ie des nuës?

En aimant ces beautez qui me ſont inconnuës,
Ixion n'embraſſa que de l'air épaiſſy,
Et ce n'eſt que de l'eau qu'on me preſente icy.
O braſiers amoureux qui conſommez nos ames,
Maintenant par mes yeux faites ſortir vos flames
Pour aſſecher cette eau que ie vay regardant,
Et dont le froid criſtal m'eſt vn miroir ardant:
Mais qui peut empêcher que la froideur ne face
Changer cette fonteine en vn miroir de glace?
Et la flame & la glace y ſeruiroient bien peu,
Puiſque cette fonteine eſt de larmes de feu.
Grand Roy, le ſaint Eſprit vous a dõné les armes
Dont le pouuoir vous ſert à combatre les charmes,
Sa croix que vous portez peut ſeule en vn moment
Deliurer mon eſprit de cet enchantement,
Tariſſez cette mer où mon erreur me plonge,
Oſtez de mon eſprit & l'amour & mon ſonge,
Auecque vos rayons, mon vnique ſoleil,
Diſſipez les frayeurs de ce fâcheux ſommeil,
Si mon ame s'éueille elle ſera guerie,
Puiſque le mal d'amour n'eſt qu'une réuerie.
Que l'amour ſoit vn feu, malgré tous ſes braſiers,
Puiſque pour me ſauuer vous auez des lauriers,
Ie me ry de ſes traits, & ne crain plus ſa foudre,
Phœbus m'a condamné, vous me pouuez abſoudre,
Eſtant noſtre Apollon, le Parnaſſe François
A qui vous commandez, n'obeït qu'à vos loix.

L'Amour

L'Amour eſt criminel, il faut que la iuſtice
Soit pour luy ſans clemence, & nõ point ſans ſuplice,
Son crime eſt aueré, que ſert d'en diſcourir,
Iugez par quel tourment on le fera mourir:
Le ſuplice du feu punit les ſacrileges,
Qu'il meure donc au feu, mais non, ſes ſortileges
Amaſſeroient les pleurs de tous les amoureux,
Qui feroient vne mer pour éteindre ces feux:
Que les eaux pour ſa mort en tourmens ſoient fe-
condes,
Non, les feux de l'Amour aſſecheroient les ondes,
Qu'il meure ſur la terre en quelqu'autre tourment,
Non, il eſt trop leger pour vn tel element,
Que l'on trouue dãs l'air quelques peines nouuelles:
Mais non, pour ſe fauuer il trouuera ſes ailes,
Que ſert-il de chercher vn ſuplice nouueau?
L'échafaut eſt tout preſt, qu'on appelle vn bourreau,
Qu'il en meure, mon Prince, accordez ma requeſte,
Il eſt deſia bandé, qu'on luy coupe la teſte.

LA DESCRIPTION DV TEMPLE DE LA IVSTICE.

Dedié au Roy Louys le Iuſte.

Par Monſeigneur le Comte de Moret.

LA DESCRIPTION DV TEMPLE DE LA IVSTICE

Dedié au Roy Louys le Iuſte.

Par Monſeigneur le Comte de Moret.

Lors qu'il déſendit en preſence de ſa Majeſté ſes propoſitions de Philoſophie.

L'Autheur vous décrit icy l'ordre du tableau, pource qu'il auoit aſſujetty ſes vers au deſſein du Peintre.

La perſpectiue de ce temple cachoit le dehors, & faiſoit paroître ſeulement le dedans ; Au milieu de la place

eſtoit peint le lit de Iuſtice, qui portoit cette inſcription,

Ingredere in vacuas regum iuſtiſſime ſedes.

Cette inſcription faiſoit connoître que la Iuſtice auoit reſerué cette ſeance au Roy, qui le premier auoit porté le nom de Iuſte.

AV ROY

GRand Roy, qui ſeul entre les Rois
Meritez le titre de Iuſte,
Que les armes & que les loix
Rendent également auguſte;
Touſiours vainqueur, touſiours heureux,
Entrez ſecondé de nos vœux,
Où la Iuſtice vous apelle,
Puiſque vous eſtes ſon époux,
Voſtre lit doit eſtre pour elle,
Et son lit doit eſtre pour vous.

Deſtins prononcez hardiment
Qu'à ce Monarque chacun cede,
Et qu'il poſſede iuſtement
La Iuſtice qui le poſſede;

Il eſt l'amour de l'vniuers,
Il eſt la terreur des peruers,
Il eſt vn Achille aux alarmes,
Aux conſeils il eſt vn Neſtor,
Mais il ne prend le fer des armes
Que pour rendre le ſiecle d'or.

Le Roy ſeant au lit de Iuſtice, eſtoit vêtu de la pourpre, ayant la couronne en teſte, l'épée en vne main & le ſçeptre en l'autre ; Quatre Roys que l'ancienneté a rendus recommandables par la Iuſtice, auec vn geſte de ſubmiſſion, ſembloient s'eſtre dépoüillez de leurs marques Royales de Iuſtice, pour en reuêtir ſa Majeſté regnante.

LA Iuſtice qui l'a monté
Sur ſon lit pompeux de ſes marques,
Fléchit ſelon ſa volonté,
Les cœurs de ces quatre Monarques,
Chacun d'eux s'entre veut rauir
La gloire de le mieux ſeruir:
Que ſi leurs geſtes nous promettent

Que ſon ſeruice eſt leur bon-heur,
Voyez-vous pas qu'ils ſe ſubmettent
Afin d'éleuer ſon honneur.

L'vn luy met le ſceptre en la main,
L'autre de pourpre l'enuironne,
De l'vn, le glaiue ſouuerain,
De l'autre il reçoit la couronne.
Vrayment les cieux ſont vn effort,
Pour faire vn Prince & iuſte & fort,
Qui ſçait gouuerner & combatre:
Et ie penſe que c'eſt pourquoy
Ils en ont fait dépoüiller quatre,
Et n'ont vêtu que noſtre Roy.

A chaque coſté de ce temple paroiſſoit vn autel, & ces deux autels auoient diuers ornemens : Sur le premier l'on auoit peint vne balance marque de Iuſtice ; Et la naiſſance du Roy au mois de Septembre donna ſujet à cette marque, auec cette deuiſe,

Naſcentem te libra capit.

L'on auoit peint ſur le ſecond, la Voye

de lait, dans laquelle paroiſſoit vne eſtoille; Et pource que vne eſtoille qui n'auoit iamais paru, fut remarquée en cette partie du Ciel, quelques iours auparauant la naiſſance du Roy, l'õ y adioûta cette autre deuiſe,

Conceptum noua ſtella beat.

LOrs que ce Prince vit le iour,
Les aſtres en faueur d'Aſtrée,
D'vn aſpect plain d'heur & d'amour
Regarderent cette contrée.
Mais quand la Iuſtice aperçeut
Combien de colere conçeut
L'iniuſtice à cette naiſſance,
Pour preſeruer l'enfant nouueau,
Elle voulut que ſa balance
Luy ſeruit meſme de berçeau.

Le ciel auſſi fit voir des pas
Marquez ſur la blanche carriere,
D'vne eſtoille qui n'auoit pas
Encor découuert ſa lumiere:
Apollon qui veut qu'en mes vers
Tels myſteres ſoient découuers,

M'aprend que c'eſtoit la Iuſtice,
Qui ſeruant ce Prince à ſouhait,
Alloit pour eſtre ſa nourrice,
Dans ce chemin prendre du lait.

La voûte de ce temple eſtoit ſoûtenuë de quatre piliers, & ces quatre piliers portoient quatre ſtatuës de quatre Roys de France ſignalez par la Iuſtice : La premiere eſtoit celle du Roy Clouis, avec cette deuiſe, *Vota Deo ſoluit.* La ſeconde, celle de Charlemaigne auec cette deuiſe, *Fideique vlciſcitur hoſtes.* La troiſiéme eſtoit la ſtatuë du Roy ſaint Louys, auec cette deuiſe, *Iura frequens populo dabat.* Et la quatriéme eſtoit celle du Roy Louys à preſent regnant, auec cette deuiſe, *Iuſtus in omnes.*

L'ordre de ces quatre Roys eſt fort remarquable, tant pour leur ſucceſſion à la Couronne, que pour le rang &

les degrez de Iuſtice des vns & des autres, pource que de Clouis à Charlemaigne l'on conte vingt Roys. De Charles à ſaint Louys encor vingt Roys. Et de ſaint Louys iuſques au Roy ſe trouuent encor vingt autres Roys.

LE Ciel qui trauaille beaucoup
Pour compoſer les grands ouurages,
N'a donné iamais coup ſur coup
Au monde deux grands perſonnages:
Les eſprits qui forment leurs corps,
Sont gardez dedans ſes treſors,
Les vents, les tonnerres, les pluyes
Sont ſes paſſe-temps inégaux,
Mais la façon des grands Genies,
Eſt le ſuiet de leurs trauaux.

De vingt en vingt Roys ſeulement,
Pour ce Royaume il a fait naître,
Quatre Roys que fatalement
La Iuſtice a fait reconnoître;
Clouis les autres preceda,
Vingt Rois apres luy ſucceda
Charles le grand, l'autre vingtaine

Donna ſainct Louis aux François,
Et l'autre d'apres nous ameine
Vn Roy plus iuſte que ces trois.

Les effets diuers de la Iuſtice diſtributiue ſeruoient auec diuers ſimboles aux enrichiſſemens du temple.

Vn ſoleil leuant attiroit les yeux par la douceur de ſa clarté, & d'autre part vn ſoleil brûlant en ſon Midy, ébloüiſſoit les yeux auec l'ardeur de ſa lumiere; la liberalitè d'vn coſté appelloit les cœurs nobles, auec cette deuiſe, *Aurea corda trahit.* Et la force d'autre coſté auec cette deuiſe, *Ferrea corda domat*, domtoit les cœurs des indomtez; le ſçeptre du Roy ſur la pointe duquel paroiſſoit vn œil, défendoit les vns, & ſon épée menaçoit les autres.

CEux que n'a vaincus voſtre amour,
Ont eſté vaincus par vos armes,

Soleil naiſſant dont le beau iour,
Diſſipe nos nuits & nos larmes,
Soit en hyuer, ſoit en eſté,
Touſiours, touſiours voſtre clarté
Et luit & brûle tout enſemble,
Et le courage plus hardy,
Le plus ſouuent de frayeur tremble
Aux ardeurs de voſtre Midy.

Si l'aſpect d'vn viſage doux
Vous rend à vos ſujets traitable,
La Iuſtice qui regne en vous,
Vous rend aux meſmes redoutable:
L'vn ſçait des cœurs d'or triomfer,
Et l'autre rompt les cœurs de fer,
L'œil de voſtre ſçeptre regarde
Vos ſujets d'vn aſpect humain,
Mais l'on vous craint quand on prend garde
Que le glaiue eſt en l'autre main.

La Rochelle renuerſée ſeruoit de victime à la luſtice de cette épée.

VN ſeul party s'eſt reuolté
Contre cette épée inuincible,
Aux attraits de voſtre bonté,
Montrant qu'il eſtoit inſenſible:

Que s'il reſte ſans ſentiment,
I'en reſte ſans étonnement,
Sçachant que ce party rebelle
Ne ſe laiſſe à l'amour toucher,
Puis qu'ayant pour chef la Rochelle,
Il auoit le cœur de rocher.

On doit leur crime deteſter,
Et ce m'eût eſté violence,
D'eſtre obligé de le flater
Par le reſpect de mon ſilence:
De qui ne ſeront condamnez
Ces cœurs à la guerre obſtinez,
Si du roc où l'orgueil les monte,
On ne les voit precipiter,
Le foudre en rougira de honte
Entre les mains de Iupiter.

Deux Aigles faiſoient l'épreuue de leurs aiglons à ces deux ſoleils, vne palme & les recompenſes eſtoient d'vn coſté du lit de la Iuſtice, vne maſſe & les ſuplices eſtoient de l'autre.

CEpendant Aigle genereux
Seruez à vos enfans de pere,

D'autre coſté puniſſez ceux
Qui réueillent voſtre colere;
Aux merites donnez l'honneur,
Et la récompenſe au labeur:
Afin que la peur du ſuplice
Face voir le crime abatu,
Montrez voſtre maſſuë au vice,
Et voſtre palme à la vertu.

La modeſtie du Prince qui dedioit ce temple à la Iuſtice du Roy, pour le remercier de ſes liberalitez, le fait ſeruir de cette concluſion.

MAis ie crain fort que contre moy
Voſtre Iuſtice ne s'irrite,
Que i'ay receu de vous, grand Roy,
Les bien-faits que ie ne merite,
L'amour du ſang à cette fois
L'emportera deſſus les lois:
Et pour me défendre au contraire,
Il me ſuffira ſeulement
Que vous me nommez voſtre frere,
Pour les meriter iuſtement.

A MESSIRE ALEXANDRE DE FAVCON CHEVALIER, SEIGNEVR DE RY ET DE Charleual, &c. Premier Preſident au Parlement de Normandie.

VOEV DE SILVANDRE.

Sur le ſujet du Temple de la Iuſtice.

O Iuge des Iuges l'exemple,
Chery du peuple, aymé des Rois,
Receuez le deſſein d'vn temple
Qu'on bâtit au pere des loix;
Mais puis qu'il faut que l'on bâtiſſe
Ce temple au nom de la Iuſtice,
Vos actes de Iuge ſont tels,
Qu'auparauant que l'on le traçe,
Il faut ſçauoir en quelle place
L'on mettra pour vous des autels.

Contre vne tempête ciuile,

Quand

Quand le ſecours de voſtre voix
Fit venir dedans noſtre ville
Le Roy, les armes & les loix:
Nous deuions par reconnoiſſance
Des effets de cette puiſſance,
Auec raiſon confeſſer tous,
Que depuis la mort d'Alexandre,
L'on n'a veu perſonne entreprendre
D'eſtre Alexandre comme vous.

Ces vers icy que ie vous porte,
Partent d'vn cœur deuotieux,
Car ie vous parle de la ſorte
Que ie voudroy parler aux Dieux:
Que ſi la peinture viuante
Du pinceau parlant que ie vante,
Me fait vn Apelles nouueau,
Permettez moy de l'entreprendre,
Vous ſerez le ſeul Alexandre
Que ie reſerue à mon pinceau.

PARAPHRASE

SVR LE PSEAVME, Benedicite omnia opera Domini Domino.

SEigneur, toutes choſes creées
Puiſſent benir tes mains ſacrées
Qui du neant formerent tout:
Et que l'honneur que l'on te donne,
Infiny comme ta perſonne,
Ne puiſſe auoir iamais de bout.

Que le ſujet de tes loüanges,
Serue à la muſique des Anges,
Et que les ordres glorieux
Que ce grand corps celeſte enſerre,
Aprennent touſiours à la terre,
L'honneur que te rendent les cieux.

O Lune, ô brillantes étoiles,
Et vous qui diſſipez les voiles
Des nuits & des iours nuageux:
O beau Soleil, clarté premiere,
Beniſſez Dieu, dont la lumiere
Allume, & fait luire vos feux.

Beniſſez le Seigneur, tempeſtes,
De ce qu'il a fait que vous eſtes
Le frain & l'effroy des méchans:
Et vous beniſſez, ô rosée,
Cette main qui vous a versée,
Afin de réjouyr nos chams.

Petits zephirs, douces haleines,
Delices des eaux & des plaines:
Pour porter par tout l'vniuers
L'honneur de la gloire eternelle,
Eſprits volans, prêtez voſtre aîle,
Ainſi que ie prête mes vers.

Eſté, chaleurs, foudres, orages,
Hyuer, glaces, neiges, nuages,
Beniſſez à tous les momens,
Par vn Cantique de loüange,
Celuy-là qui iamais ne change,
Et qui fait tous vos changemens.

Aurore, agreable courriere,
Iour & nuit, tenebres, lumiere,
Que voſtre contrarieté,
De qui l'effet nous eſt notoire,
S'acorde à publier la gloire
De l'eternelle maieſté.

Afin que nul ne vous oublie,
Seigneur, que la terre publie
Voſtre nom tant & tant de fois,
Qu'autant que nous auons d'aureilles
Pour en écouter les merueilles,
Puiſſe-elle auoir autant de vois.

Beniſſez le Seigneur, campagnes,
Prez & bois, vallons & montagnes,
Beniſſez le Seigneur, ruiſſeaux,
Grandes mers, petites fonteines,
Beniſſez-le grandes baleines,
Beniſſez-le petits oyſeaux.

Loüons le Seigneur, nous qui ſommes,
O Iſrael, enfans des hommes,
Que ſi les beſtes icy bas
Le beniſſent dans leur eſtable,
Nous ayant l'eſprit raiſonnable,
Pourquoy ne le loürion-nous pas?

Que les Preſtres dedans leurs temples,
Par leurs adorables exemples
Te façent rendre de l'honneur:
Que l'humble qui deuant toy tremble,
Et que le iuſte tout enſemble,
Beniſſe ton nom, ô Seigneur.

Que non ſeulement les Conciles,
Les decrets & les Euangiles
Nous facent adorer ton nom:
Mais que la guerre en ſes alarmes,
L'aprenne même à ſes gendarmes
Auec la bouche du canon.

Ainſi trois innocentes ames
Vous loüoient au milieu des flames,
O Seigneur, qui dans l'infiny
Des tems, des heures, des iournées,
Des mois, des ſaiſons, des années,
Et des ſiecles ſeras beny.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE CHEVREVSE.

L'Honneur des actes immortels,
N'apartient qu'à la voix des Anges,
Grand Prince les voſtres ſont tels,
Qu'ils ſont dignes de leurs loüanges:
Mes reſpects n'oſent auoüer
Ma langue qui veut vous loüer;
Car la voſtre ſeule eſt capable
D'exprimer par vn ſens parfait,
Combien chacun trouue admirable
Tout ce que voſtre main a fait.

Apres tant & tant de combats,
Où l'on vous a veu ſi bien faire,
Voſtre vertu n'en parlant pas,
Me commande aſſez de me taire,
De vous ſeul ie veux receuoir

Toutes les loix de mon deuoir:
Mais les honneurs que l'on doit rendre
A vos merites, m'ont enjoint,
Quoy que vous puissiez me défendre,
D'obeïr iusques à ce point.

Quand ie diray que vostre main
Se fait redouter à la guerre,
Et qu'vn visage plus qu'humain,
Vous fait aymer dessus la terre:
Quand ie diray que vos valeurs,
Ont rendu vos destins meilleurs,
Et dissipant tous les obstacles,
Ont bâti vos prosperitez,
Autant diray-ie de miracles,
Que ie diray de veritez,

Ie doy commencer ce propos,
Par où commença vostre peine,
Le trauail & vostre repos
Se sont suiuis comme vne cheîne:
Le flateur qui parle si doux,
Ne confit point son miel pour vous,
Puisque sa langue enuenimée
Ne peut abuser de vos sens,
S'il veut qu'on paie sa fumée,
Qu'il vende autre part son encens.

Ayant vaincu tous les malheurs,
Vous triomphez de leurs ruines,
Pour dormir vn iour ſur les fleurs,
Qu'auez-vous fait ſur les épines?
L'honneur vous ſuit de toutes parts,
Vous le trouuez dans les hazards,
Et quoy que vomiſſe à la guerre
La gueule des foudres guerriers,
Vous n'en craignez pas le tonnerre,
Apres auoir tant de lauriers.

Quand ce miſerable deſſein,
Qui vous oſta voſtre patrie,
Vous eut arraché de ſon ſein
Pour vous enuoyer en Hongrie:
Ayant veu comme vos douceurs
Sçauoient par tout gaigner les cœurs,
Si ie perds des Princes ſi rares,
Nous dit la France à cette fois,
Les François ſeront des barbares,
Et les barbares des François.

Lors que l'on vous fit reuenir,
La France oyant la reprimande
Du ciel, qui pour vous retenir
Vouloit refuſer ſa demande:
Luy fit vne promeſſe alors.

Qu'elle emploiroit tous ſes effors,
Afin de reparer l'offence;
S'obligeant de payer un iour
L'amende d'vne telle abſence,
Par les intereſts du retour.

A ce retour victorieux
L'on vit la rage de l'enuie,
Auec des ſoins laborieux
Trauerſer toute voſtre vie:
Contre vous elle coniura,
Et la fortune luy iura,
Que les aduerſitez nouuelles,
Vous perſecutant ſans raiſon,
Luy fourniroient touſiours des aîles
Pour ſortir de voſtre maiſon.

Heureux pour vous fut ce ſerment,
Car puiſqu'elle eſt vne volage,
Ou toſt ou tard ſon changement
Deuoit eſtre à voſtre auantage,
Auſſi grands qu'eſtoient vos ayeux,
Grand Prince, vous auez comme eux
Fait cet affront à la fortune,
Les malheurs eſtans abatus,
D'auoir eu malgré ſa rancune,
Ce que meritoient vos vertus.

Auec des efforts indomtez,
Voſtre courage qui la braue,
Nous a fait voir de tous côtez,
Que la fortune eſt voſtre eſclaue;
Les malheurs faiſoient des mutins
Contre les arreſts des deſtins,
Afin d'aider cette rebelle:
Mais le Ciel en eſtant marry,
Vous fit donner en dépit d'elle,
Celle qu'aymoit ſon fauory.

La nature fit vn effort,
Pour faire vne telle Princeſſe,
Et le Ciel du premier abort,
La reconnut comme Deeſſe;
Les aſtres en creurent autant,
Et fauorables à l'inſtant
De ſa bien heureuſe naiſſance,
Ils la virent des meſmes yeux,
Dont leur fatale bien-veillance
A regardé naître les Dieux.

On maria cette beauté
Au plus fortuné de la France,
Luy mourant, elle a merité
D'auoir le plus grand en vaillance:
A ce coup seul ce braue cœur,

Perdit le titre de vaincœur,
Qu'eût-il fait contre tant de charmes?
Cette Venus dans ſes regars,
Montra bien qu'elle auoit des armes
Qui pouuoient vaincre noſtre Mars.

Vous qui voyez leuer le front
De ce bâtiment magnifique,
Vous voyez les fruits qui naîtront
De cette concorde pudique:
Les Dieux ſeuls pourront dignement
Loger dedans ce bâtiment;
Que ſi quelque mortel l'habite,
Il n'apartient qu'au fils d'vn Roy,
Ou perſonne ne le merite,
S'il n'eſt neueu de Godefroy.

Ie ſuis au bout de mes ſouhaits,
Immortels ie vous remercie,
Vous m'auez mis dans le palais
Où vous mettez la courtoiſie;
Que mon Prince viue long-tems,
Et mes deſirs ſeront contens:
Car ainſi feray-ie paroître
Combien i'eſtime la faueur,
Qu'apres auoir fait vn tel maître,
Vous m'en faites le ſeruiteur.

A MONSIEVR DE CHANVALLON

Agent en France, povr ſon Alteſſe de Lorraine.

MOn deuoir plus fort que la crainte,
Apres un long retardement,
M'a délié de la contrainte
Qui retenoit mon iugement:
Redeuable à vos bons offices,
Ie preſente pour ſacrifices
Mon cœur, mes vers, & mes eſprits,
De vous ſeruir c'eſt où i'aſpire,
Mais n'ayant oſé vous le dire,
Pardonnez-moy ſi ie l'écris.

Vous ſçauez combien en Lorraine
I'ai receu de iuſtes plaiſirs,
Et là qu'vne main ſouueraine,
Voulut ſeconder mes deſirs:
Mais puiſqu'il eſt tres-veritable
Qu'vn grand Duc me fut fauorable,
Par la raiſon de vos conſeils;
La reconnoiſſance me preſſe

D'auoüer que Neſtor en Grece
N'en donna iamais de pareils.

La bonté de ce ieune Prince
Me fit auſſi-toſt receuoir,
Et les faueurs de ſa prouince,
Et les effets de ſon pouuoir:
Si bien que l'aiſe me fit dire,
Allemans quittez voſtre Empire
Pour auoir l'heur dont ie ioüis,
Il faut auoir Charles pour maître,
Ou bien plutoſt il vous faut eſtre,
Comme moy, ſuiets de Louis.

Chanuallon, que les deſtinées
Puiſſent pour toy changer leur cours,
Afin d'alonger tes années
Qu'elles racourciſſent mes iours:
Mais deſia le ciel, quand i'y penſe,
T'a fait goûter la recompenſe
De tout ce que iamais tu fis,
Puiſque l'Egliſe & la nobleſſe
Ont pour ſecours, quand on les bleſſe,
La plume & le fer de tes fils.

Ma vie doit eſtre occupée
Pour vous ſeruir en vous aymant,

Afin d'attirer mon épée,
Voſtre douceur a de l'aimant:
Que ſi ſelon voſtre coûtume,
Vous choiſiſſez plutoſt ma plume,
Afin d'éterniſer vos ans,
Par des plumes touſiours nouuelles,
Mes vers deplumeront les aîles,
Que les deſtins donnent au temps.

Cependant que la Normandie eſtoit infectée de la peſte, Siluandre alla prendre l'air dans le pays d'Anjou, le principal du College de la Fléche, autresfois ſon maiſtre dans les Echoles, l'ayant retenu quelques iours, ſa courtoiſie l'obligea à ce remerciement.

La recherche des neuf Muſes dans le College royal de la Fléche.

APres tant d'ouurages diuers,
Il faut que pour vous ie compoſe,
Puiſque par vous ie parle en vers,
Puiſque par vous ie parle en proſe:
De la mer viennent les ruiſſeaux,

A la mer retournent leurs eaux,
Mes vers ſont fruits de vos écholes,
Pour vous payer de vos bien-faits,
Receuez de moy des paroles,
Ne pouuant receuoir d'effets.

Mais quel ſujet dois-ie choiſir,
Afin que ie puiſſe vous plaire,
Ce doute fait que i'ay deſir,
Pour vous obliger de me taire:
Que ſi vous voulez aduoüer,
Ma plume qui vous veut loüer,
Vous deux rendrez voſtre memoire
Loüable à la poſterité,
Vous en meritant cette gloire,
Elle en diſant la verité.

Vous me regardez de trauers,
En parlant de voſtre loüange:
Pour vous faire aggréer mes vers,
Le ſuiet de mes vers ſe change;
Me traitant icy cherement,
Vous m'obligez tacitement
A vanter l'honneur du College,
Mais loüant ce ſeiour Royal,
Pour commencer encor diray-ie
Que vous eſtes le principal.

Parmy les nouueaux bâtimens
On y voit des reſtes antiques,
Que des toits iuſqu'aux fondemens
Nous deuons tenir pour reliques:
Suffiſe que l'on a nourry
Dedans ces lieux le grand Henry:
Que ſi ny les arcs ny les armes
N'ont fait peur à ce nourriçon,
Il ſe ſouuenoit aux alarmes
Que la fléche eſtoit ſa maiſon.

Pourroit-on oublier iamais
Ce Monarque, honneur de la terre,
Qui pour nous faire viure en paix,
Recherchoit la mort à la guerre:
Touſiours, touſiours dedans nos cœurs
Seront grauez ſes faits vainqueurs,
Et pour faire que l'on conſerue
La memoire de ſes hazars,
On a fait demeurer Minerue
Ou demeuroit ce ieune Mars.

Le temps auecque ſon effort,
La mediſance auec la Parque,
Ne pourront iamais faire tort
A la gloire de ce Monarque:
Afin de combatre pour luy,

La ieuneſſe vient auiourd'huy
En ce lieu, de chaque Prouince,
Quinze cens cœurs, trois mille bras
Défendent le cœur de ce Prince,
Sous les enſeignes de Pallas.

Ces grands guerriers nos vieux Gaulois,
N'eurent iamais telle police,
Le chef peut tout auec ſa voix,
Sur cette petite milice;
L'obeïſſant eſt le ſoldat
Le plus courageux du combat:
Il eſt vray, leurs loix ſont tres-belles:
Mais qui voit ſans étonnement,
Que neuf ſœurs, neuf foibles pucelles,
Gouuernent vn tel regiment.

Par la malice des peruers,
Cette troupe eſtant vagabonde,
Elle parcourut l'vniuers,
Et ce lieu ſeul luy pleût au monde:
L'air en eſt doux, le pays bon,
Et bien qu'aux grandeurs de Bourbon
Nulle autre grandeur ne s'égale,
Ne deuion-nous pas ſouhaiter
Vne maiſon qui fût royale
Pour les filles de Iupiter?

Bâtiment qui charmes mes yeux,
Petits ruiſſeaux, vigne feconde,
Beau iardin, parc delicieux,
Que quelqu'vn de vous me réponde:
Ie vous coniure, dites-moy
Qui de vous tous loge chez ſoy
Le ſaint troupeau que ie demande
Depuis dix ans auec ſoucy,
I'ay cherché par tout cette bande,
La trouueray-ie pas icy?

Grands arbres qui nous défendez
De la chaleur par vos ombrages,
Beaux promenoirs qui nous rendez
Si plaiſans ces petits boccages,
Les Muſes viennent quelquesfois
Ioüer à l'ombre de ce bois,
Laſſes du trauail ordinaire,
Mais elles demeurent ſi peu,
Qu'il faut bien eſtre temeraire
Pour les interrompre en leur ieu.

Ces berçeaux couuerts du iardin,
Ces parterres, ces palliſſades
Leur ſeruent par fois au matin
Pour trois ou quatre promenades:
Mais qui voudroit les arréter,

Quand on les y voit mediter,
Ie fuy quand vne eau diaphane
Les inuite à voir ſon ſurgeon,
Peut-eſtre là quelque Diane
M'y feroit eſtre vn Acteon.

Ie ſçay que par fois elles vont
Compoſer ſur quelque coline,
Si ie trouue icy quelque mont,
I'y cherche leur troupe diuine:
Mais prophane arréte tes pas,
De tous côtez ne voy tu pas,
Que ces montagnes ſur leur croupe
Ne portent rien que du raiſin?
Et les Muſes ont vne coupe,
Où l'on ne verſe point de vin.

L'on dit que Bacchus amoureux,
Brûle icy pour l'vne d'entr'elles,
Et que pour alentir ſes feux,
Il veut abuſer ces pucelles;
Voyez l'eſprit de ce trompeur,
Sçachant que les Muſes ont peur
De l'écarlatte de ſa trongne,
Afin d'attirer leur troupeau,
Icy ce cauteleux yurongne
Fait que le vin a couleur d'eau.

Par deſſus tous les bâtimens
Paroît vn dome à la Romaine,
Superbe d'enrichiſſemens
S'éleue ſa teſte hautaine:
Au dedans dix arcades vont
Courbans, ſourcilleuſes, leur front,
Qui s'orgueillit de la dépenſe
Des piliers qui portent leur fais,
Et c'eſt en ce lieu que ie penſe,
Que les Muſes ont leur palais.

Vne ſainte horreur m'a ſurpris,
Entrant dedans ces lieux auguſtes,
Fuyez hors prophanes eſprits,
Ce lieu ne reçoit que les iuſtes:
Henry viuant l'eut pour berçeau,
Son cœur mourant l'a pour tombeau,
Et quelque part que ie regarde,
Les Muſes n'ont point cet honneur,
D'auoir eu ce cœur en leur garde,
Car ſaint Louys garde ce cœur.

I'oy des voix qui charment mes ſens,
Sortir de ſes claſſes voûtées,
Et ie les iuge à leurs accens,
Eſtre dignes d'eſtre écoutées:
Le Grec, le Latin, le François,

Eſt le langage de ces voix,
Qui nous diſans les faits étranges
De la nature; par raiſon
Si ce n'eſt l'école des Anges,
Les Muſes ſont icy leçon.

Cette Cour me rend étonné,
Alors que ie n'y voy perſonne,
Et qu'vne cloche ayant ſonné,
Que tant de monde l'enuironne:
En fin mon tems ſera perdu,
Apres auoir bien attendu,
Mes recherches ſont inutiles,
Que ſert d'en dire les raiſons,
Car les neuf Muſes ſont des filles,
Et ie ne voy que des garçons.

Parmy les autres i'aperçois
Pluſieurs habits longs de la ſorte,
Que ſur Parnaſſe quelquefois,
Chacune des neuf Muſes porte,
Apres tant de peine & d'ennuy,
I'ay veu les Muſes auiourd'huy:
Mais c'eſt trop toſt que ie me vante,
Les Muſes ſont neuf ſeulement,
Et i'en ay veu deux cens cinquante
Entrer dedans ce bâtiment.

Seray-ie en fin priué du bien,
Qu'en bien cherchant ie me propoſe,
Cherchant par tout, ne trouuant rien,
Et par tout trouuant quelque choſe:
Icy n'eſt point le double-mont,
Cependant les Muſes y ſont,
I'en ay mille preuues ſenſibles
Oyant leurs voix, voyant leurs pas,
Si leurs corps ne ſont inuiſibles,
Pourquoy ne les verray-ie pas?

Vous de qui le commandement
Sert icy de loy ſouueraine,
Dites-moy le departement,
Où loge leur ſainte neufuaine,
I'en demande nouuelle à tous,
Mais chacun me radreſſe à vous;
Vaine eſperance, tu m'amuſes
D'vn parc, d'vn iardin, d'vn valon,
Où pourrois-ie trouuer les Muſes,
Que dans la chambre d'Apolon?

LE SOLITAIRE.

AGreable foreſt où i'ay comme en depos
De mon cœur trauaillé, conſigné le repos,
Où mon eſprit flotant a trouué ſon riuage,
Que ie t'ayme, ô foreſt, & que le bruit ſauuage
Des arbres, de Zephire, & des oyſeaux du bois
A mon aureille triſte, eſt vne douce vois.
Arbres, Zephirs, oyſeaux, fideles ſecretaires
Du penitent Siluandre, en ces lieux ſolitaires,
C'eſt vous ſeuls qui ſçauez mes ſoins & mes regrets,
A vous ſeuls i'ay voulu découurir mes ſecrets:
Non, ce ſont des regrets qu'il ne faut que ie cache,
Non, ce ſont des ſecrets que ie veux que l'on ſçache,
Et pour ne les tenir dauantage couuers,
Ce que i'ay dit au bois, ie l'écry dans ces vers.
La naiſſance m'aprend qu'il faut que l'homme meure,
Tres certaine eſt ma mort, tres douteuſe en eſt l'heure,
A tous les meſureurs ie demande vn compas
Qui me puiſſe marquer le point de mon trépas:
Mais ie ne peux trouuer ny compas, ny figure
Qui des longueurs des ans m'enſeigne la meſure,
Dans l'abîme profond des diuins iugemens
L'éternel a caché le nombre des momens,

Qui doiuent compoſer le tems de nos iournées,
Et s'arréter au point dont elles ſont bornées,
Qu'on ne peut allonger par vœux ny par ſouhaits,
Et que le cours humain n'outrepassa iamais.
Nous mourrons, Dieu l'a dit : toutefois l'homme pense
Que l'on peut appeler d'vne telle ſentence,
Car il vit comme ſi la main du Medecin
Pouuoit caſſer l'arreſt de ſa derniere fin:
Puiſque dans les plaiſirs ſa raiſon qui s'enyure,
Luy promet fauſſement l'eſpoir de touſiours viure,
Et l'ignorant qu'il eſt ne conſidere pas,
Qu'il va par ce chemin galopant au trépas,
Et que ſa mort doit eſtre au meſme inſtant ſuiuie,
Pour ne mourir iamais d'vne eternelle vie.
O plaiſirs paſſagers de noſtre vanité!
Eſtes vous donc ſuiuis de quelque eternité?
Eternité de bien, éternité de peine,
Lors que ie penſe à toy tu m'aſſeches la veine:
Ma plume ny mes vers ne peuuent plus couler,
Ma langue s'engourdit, ie ne peux plus parler:
Gouffre d'éternité, tu n'as ny fond ny riue,
De la fin de tes iours iamais le iour n'arriue,
Et ce iour éternel qui touſiours s'entre-ſuit,
Aux plus clairs iugemens n'eſt qu'vne obſcure nuit:
Que ſi quelqu'vn te nomme alors que ie l'écoute,
Helas éternité mon eſprit ne voit goute!

Tous les ſiecles qu'on peut figurer par les ſens,
Les cens de milions, les miliars de cens
Ne ſont d'vne minute vne moindre parcelle,
Si l'on les veut marquer à l'horloge éternelle.
Condamner par arreſt vn pauure criminel
Aux brûlantes douleurs d'vn tourment eternel:
Eternel, las! helas! pecheur, vn tel suplice
Le nommes-tu rigueur, le nommes-tu iuſtice.
Arréte ce diſcours folle temerité,
Adore la Iuſtice en la ſeuerité
D'vn tourment infiny, dont la faute eſt punie
Du mortel offençant la perſonne infinie:
Vien admirer plutoſt comme par l'équité
De la meſme Iuſtice, vne autre egalité,
Voulant recompenſer les ames vertueuſes,
D'vn bon-heur infiny, les rendra bien-heureuſes.
Heureuſe éternité, tes beaux iours que i'attens
Ameneront au monde vn éternel prin-tems,
Vn aurore ſans nuit, vn ſoleil ſans nuage,
Et la tranquilité d'vn calme ſans orage,
Eternité, repos de nos eſprits laſſez:
Ainſi comme ont veſcu tous les ſiecles paſſez,
Les ſiecles à venir viuront ſans te connoître,
Le monde par ſa fin commencera ton eſtre:
Mais ce qui doit alors embellir l'vniuers,
Ne peut eſtre dépeint par le pinceau des vers.
Quoy que noſtre molleſſe en flattant perſuade,

L'excez rend le plaiſir le plus doux, le plus fade,
Auon-nous quelque ſucre ou quelque volupté,
Dont l'vſage frequent ne nous ait dégoûté,
Car la delicateſſe au milieu de ſon aiſe
N'a point tant de douceurs, que le miel n'en dé-
plaiſe,
Lors que trop d'abondance en nos contentemens,
Relâchant noſtre cœur, laſſe nos ſentimens,
Puiſque le corps ne peut prendre ſa nourriture
Quand il a ſon repas touſiours de confiture.
La ſeule éternité nous rendra poſſeſſeurs
Des plaiſirs rauiſſans que l'on goûte aux douceurs
D'vn objet qui preſente à l'œil vne ambroſie,
De qui le ſuc diuin iamais ne raſſaſie:
La viſion d'vn Dieu, que l'homme doit aymer,
Eſt vne belle ſource, ou plutoſt vne mer,
Où l'ame qui s'y baigne, heureuſement ſurnage,
Sans craindre que iamais elle y face naufrage:
C'eſt là que l'amour trouue vne ſolidité,
Dans l'objet infiny de la diuinité,
Puiſque ſa iouïſſance eſt de telle durée,
Que dans l'éternité ſa gloire eſt aſſurée;
Certitude eternelle, en toy tous nos plaiſirs
Ont borné leur eſpoir, car quoy que nos deſirs
Se figurent de beau, de doux & d'agreable,
A ta felicité nulle autre eſt comparable,
Et nos cœurs & mes vers, en ce bon-heur diuin,

Trouuent, lors que i'y penſe, & leur but & leur fin.
Siluandre meditant tenoit vn tel langage,
Quand le ruſtique employ d'une charge ſauuage
L'apelloit aux foreſts, où ſeparé du bruit,
De ce lieu ſolitaire il recueilloit le fruit,
Et de ſon ſaint diſcours l'ardeur eſtant paſſée,
Ces vers sur le papier déchargeoient ſa penſée.

LE TABLEAV DE LA BEAVTE' DE LA MORT, PRESENTÉ PAR Hylas, Seigneur de merite, lequel ne pouuoit goûter les felicitez de la vie dans les apprehenſions de la mort.

LA mort n'eſt qu'vne femme, ainſi qu'Hylas la nomme,
Hilas c'eſt donc à tort
Que ton ieune courage eſtant au cœur d'vn homme,
Craint la main de la mort.

La mort n'a rien d'affreux, elle eſt toute paiſible,
Ceux que ſa fléche attaint
N'ont iamais raporté qu'elle fût ſi terrible,
Que la peur la dépeint.

Regarde ce dormeur, c'eſt ſa viuante image,
Remarque chaque trait,
Et voy que la beauté qu'on voit dans ſon viſage,
Eſt dedans ce portrait.

Le ſommeil & la mort également aimables,
Ne ſont point differens,
La nature auroit tort d'auoir fait diſſemblables,
Deux ſi proches parens.

Au repos du ſommeil la mort n'eſt point cõtraire,
C'eſt la meſme douceur:
Et laſſé, te plains tu ſi rechercheant le frere
Tu rencontres la ſœur.

Que l'homme donc s'aſſeure, ayant en ſa pensée
Chaque fois qu'il s'endort,
Que pour reuiure encore il fit la nuit paſſée
Vn eſſay de la mort.

Quiconque des mortels iniuſtement murmure
De la loy du trépas,
Il deuoit, receuant l'eſtre de la nature,
Prier de n'eſtre pas.

Si l'ame dans le corps eſt dans vn eſclauage,
Auec quelle raiſon
Te plains-tu qu'on a fait, pour l'oſter de ſeruage,
Des clefs à ſa priſon.

Tu te laiſſes à tort abuſer à l'enuie
De l'immortalité:
Penſes-tu preſeruer le verre de ta vie
De la fragilité?

Si l'air par le defaut, ſi l'eau par l'abondance
T'étouffe en vn moment,
Voy tu pas que tu vis deſſous la dépendance
Du plus ſimple element.

L'vn deſſus l'échafaut fait vne tragedie
De la fin de ſes iours,
L'autre dedans le lit voit qu'vne maladie
Finit le meſme cours.

L'vn meurt en ſon enfance, & l'autre en ſa ieu-
On ne peut l'éuiter, *(neſſe,*
Et l'on n'a reculé la mort de la vieilleſſe
Que pour mieux la goûter.

Ecoute ta raiſon de ce mal qui t'enyure,
Elle te veut guarir,
N'échange pas, dit-elle, au doux plaiſir de viure,
La crainte de mourir.

As-tu peur qu'aux feſtins la mort pour te ſur-
Ne cache du poiſon? *(prendre*
Comment veux-tu mourir, ſi le grand Alexandre
Mourut de la façon?

Quand le Ciel deſſus toy pourmenera ſon foudre,
Tu ne peux échaper,
Eſtant vn coup du Ciel, dois-tu pas te reſoudre,
Si Dieu te veut fraper.

Réiouy-toy plutoſt, quand le tonnerre gronde,
Sans t'étonner ſi fort,
Le Ciel fait ce grand bruit pour auertir le monde
Qu'il prepare la mort.

Si du ſang des ſoldats vne lame trempée
T'ateint mortellement,
Penſe que de mourir auec vn coup d'épée,
C'est mourir noblement.

Mouron ioyeuſement auec le bruit des armes,
Et le ſon des tambours,
Baignon-nous dans le ſang, ſans nous baigner de (larmes,
A la fin de nos iours.

Suiuon ces voix d'airain qui ſonnent les appro-
De nos derniers momens,
Laiſſon pleurer apres les femmes & les cloches (ches
Deſſus nos monumens.

N'attendon pas au lit que l'âge nous aſſomme
Par ſanglos étouffans,
Ce n'eſt pas en ce lieu que doit mourir vn homme,
Où naiſſent les enſans.

Tout le bronze & le marbre, & ce qu'on peut dé-
Pour armer les tombeaux, (pendre
Sert aux morts ſeulement afin de les défendre
De la faim des corbeaux.

Lors que tu voy la mer, ton courage ſuccombe
Au lieu de t'animer,
Aurois-tu ſur la terre vne plus grande tombe,
Qu'au milieu de la mer?

Peut-eſtre que la peur d'eſtre ſans ſepulture
Te donne ſes friſſons,
Dy moy de qui vaut mieux eſtre la nourriture
Des vers ou des poiſſons.

Il faut alaigrement à la mort ſe reſoudre,
Et ne la craindre pas, (poudre,
Si vifs nous ſommes terre, & morts nous ſommes
C'eſt peu que le trépas.

Si l'on pleure en naiſſant, en mourãt l'on doit rire,
Car les pleurs du berçeau
Enſeignent que le mal de la naiſſance eſt pire
Que celuy du tombeau.

La mort s'enfuit de ceux qui la veulent pourſui-
Et l'on la voit courir (ure,
Seulement apres ceux qui veulent touſiours viure,
Et iamais ne mourir.

Tant

Tant plus on me dira que ſa fléche eſt cruelle,
Et ſon arc outrageux,
Moins ie ſeray timide, & plus en dépit d'elle
Ie ſeray courageux.

Car alors qu'on l'empêche avecque tant de peine
D'entrer en la maiſon,
Elle en ouure la porte auec des mains de laine,
Et prend en trahiſon.

Il eſt vray que la faim, & la peſte, & la guerre
Sont des coups furieux,
Mais Dieu par ce moyen, ne depeuple la terre
Que pour peupler les cieux.

La grandeur qui distingue vne maiſon royale
De celle des bouuiers:
Loge la mort chez ſoy, qui ſans choiſir, égale
Les ſçeptres aux leuiers.

Le ſort qui touſiours grõde, ayant fait que l'orage
Eſt deſſus toy fondu,
Si perdant tous les biens, tu ne perds le courage,
Tu n'auras rien perdu.

Rien n'arriue pourtant que Dieu ne le permette,
Et le moindre animal,
Sans le vouloir diuin, quoy que le ſort promette,
Ne peut auoir de mal.

Le monde n'eſt qu'vn flus & vn reflus qui chan-
Ce qu'on void icy bas: (ge
Que s'il eſtoit conſtant, ce ſeroit choſe étrange
Si le ciel ne l'eſt pas.

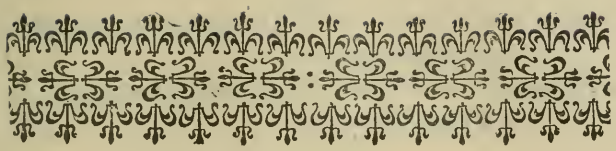
Quoy qui puiſſe arriuer, ferme, ie me propoſe
De le voir ſans ennuy:
L'homme eſt bien inconſtant ſi ſon cœur ne repoſe,
Quand Dieu veille pour luy.

Si de te faire mal tout le monde s'efforce,
Faut-il deſeſperer:
Dieu meſure le mal, & puis ſelon ta force
Il te faut endurer.

Alors que de tes biens la fortune ſe iouë,
Le ciel veut t'éprouuer:
Il ne faudra demain qu'vn autre tour de rouë
Afin de t'éleuer.

Tu prendras pour objet la volonté diuine
En tes plus grands trauaux:
Soit pour viure ou mourir, elle eſt la medecine
Qui guerit de tous maux.

Hilas ce dernier trait, de toute ma peinture
Eſt le trait le plus beau:
Et de peur de gâter vne choſe ſi pure,
Ie leue le pinceau.



ELEGIE,

Sur le desastreux combat de N. amy de Siluandre, qui dans l'auantage de la victoire fut malheureusement tué par son ennemy.

VOus qui voyez combiẽ le sort cruel des (armes
M'a causé de douleurs:
Plus cruels serez-vous, si vous lisez sans larmes,
Le sujet de mes pleurs.

Mon Euriale est mort, & son Nisus fidelle
N'a pû le secourir:
Sans toy, fâcheuse absence, vne mesme querelle
Nous auroit veu mourir.

Mais la Parque ayãt sceu ce qu'en nostre ieunesse
Nous nous estions promis,
L'attaqua, separé, connoissant sa foiblesse,
A vaincre deux amis.

Si le Ciel dãs nos corps logeoit au lieu d'vne ame,
Vne meſme amitié:
Pourquoy ſuis-ie viuant, s'il permet qu'vne lame
En coupe la moitié?

Deſtins qui me l'auez iniuſtement rauie,
Sans plus me conſoler:
Afin que vous m'oſtiez le reſte de la vie,
Ie veux vous appeler.

Si ce pieux deſſein qui preſſe mon courage,
Ne me reüſſit pas:
Au moins mon Euriale aura cet auantage
De ſuruiure au trépas.

Pour l'immortaliſer l'on doit voir occupées
Les neuf ſœurs auiourd'huy:
Et nos plumes ſeront ce qu'alors nos épées
Ont deu faire pour luy.

Courage, genereux, qui pour vne victoire,
Comme les plus vaillans,
Au peril du combat, as prolongé ta gloire
Et racourcy tes ans.

Pourrois-tu deſirer de nous quelque vengeance,
Si tu fus aſſez fort
De tuer en mourant, voulant que ta vaillance
Seule vengeât ta mort.

O mon cher Euriale, au moins reçoy mes larmes,
Puiſque ton cœur trop franc
Ne m'ayant appelé pour ſeconder tes armes,
N'a pas receu mon ſang.

Laiſſe moy ſur la terre en de nouuelles peines,
Et vy content és cieux:
Car ce que ie voulois qui ſortit de mes veines,
Sortira de mes yeux.

LE TOMBEAV DE LA Sœur de Siluandre.

TOmbeau que l'on a fait de la ſœur de Siluãdre
Trop toſt le poſſeſſeur:
I'épand ſur toy les pleurs que ie n'ay peu répandre
Sur le corps de ma ſœur.

Mais, barbare, pourquoy faut-il que tu rauiſſes
Ce que i'ay tant chery,
Et les cieux tant aimé, pour eſtre les delices
Et l'amour d'vn mary.

Que ſi deſia ſon âge approchoit de ce terme,
Auec quelle raiſon
Les cieux ont-ils ſouffert que la Parque l'enferme
Dedans cette priſon.

L'amour contre la mort eût disputé pour elle,
S'ils l'eussent auerty:
Mais comment n'eussent-ils aidé cette rebelle,
S'ils estoient du party.

Car jaloux que la terre eut seule l'auantage
D'auoir vn corps si beau,
Il en ont repris l'ame, & laissé pour partage
Le surplus au tombeau.

LE TOMBEAV DE LA
Tante de Siluandre.

O Pierre que ie voy sur cette sepulture,
Si mesme plus que toy mon ame deuient dure
Dedans vn cœur de chair:
C'est de peur que mes yeux n'assechassét mes veines,
Qu'en se faisant fonteines,
Ils en ont pris la source en vn cœur de rocher.

Vn rocher c'est bien dit, car ma perseuerance
A regretter ma perte, a reduit ma constance
A telle qualité;
Qu'en tous ces accidens mon naturel aproche
De celuy d'vne roche,
Reserué qu'il n'a pas l'insensibilité.

Non, i'ay tort, ſon trépas me fut ſi fort ſenſible,
Que trop de ſentiment me rendit inſenſible,
Puiſque malgré mes vœux
Ie perdy mon eſpoir en perdant vne tante,
Qui fut eſtant viuante,
Plus que mere à ſes fils, & mere à ſes neueux.

Nous portions meſme nom dãs vne meſme ville,
Ie l'appellois le cœur du corps de la famille:
Et tant de differens
Qui du iour de ſa mort ont commencé de naître,
Nous ont bien fait connoître
Qu'on trouue peu d'amis, & beaucoup de parens.

Deſtins, i'ay trop ſenty l'effet de voſtre enuie
Quand vous m'auez priué d'vne ſi douce vie;
Mais malgré vous, peruers,
Si mon nom eſt écrit au temple de memoire,
De la main de la gloire,
Son nom en meſme lieu ſera mis dans mes vers.

PARAPHRASE
SVR LA PROSE, Dies iræ, dies illa, &c.

VN iour viendra que le Meſſie
(Dit Dauid dans ſa Prophetie,
Et la Sibile dans ſes vers).
Doit par ſa iuſtice reſoudre,
En vne étincelante poudre,
Ce grand œuure de l'vniuers.

A qui ne ſera redoutable,
De ce tribunal équitable
L'irremiſſible auſterité:
Quand priuez de toutes défences,
Nous verrons iuger nos offences
Par la meſme ſeuerité.

Lors vne trompette éclatante
Portera par tout l'épouuante:
Et du plus profond monument,
Contre les loix de la nature,
Arrachera la creature
Pour entendre ſon iugement.

La mort en tremblera de crainte,
Voyant la nature contrainte
De nous r'animer malgré soy:
Mais quand ce Iuge en sa presence
Fera voir quelle est sa puissance,
Elle en doit mourir de l'effroy.

Lors s'ouurira le grand volume,
Escrit d'vne celeste plume,
Qui contient les actes humains:
Où selon les choses écrites,
Les vertus & les demerites
Sentiront l'effet de ses mains.

Là les fautes les plus celées
Seront au monde reuelées,
Là les crimes les plus cachez,
Paroîtront deuant la lumiere,
Et le secret & la priere
N'y couuriront plus les pechez.

Si deuant luy le iuste même,
Tremblant, a le visage blême,
Qui me donnera de l'accez
Deuant ce Iuge inexorable,
Que diray-ie alors, miserable,
Et qui défendra mon procez.

Sainte Maieſté que i'adore,
Seigneur ne me iugez encore,
Helas ſouuenez-vous, mon Roy,
Que pour mon ſalut vous naquîtes,
Que pour mon ſalut vous patîtes,
Hé donc, mon Sauueur, ſauuez-moy.

Pour moy ſur la terre vous fûtes,
Pour moy ſur la Croix vous mourûtes,
Apres m'auoir eſté ſi bon:
A celle fin que la Iuſtice,
A ce grand iour ne me puniſſe,
Faites moy maintenant pardon.

Ie n'oſe parler dauantage,
Ma faute a rougy mon viſage:
Si mes larmes vous recherchez,
Mes yeux les témoins de ma peine,
Ont les pleurs d'vne Madeleine,
Car mon ame en a les pechez.

IE vous donne cette piece, non pas comme bien faite, mais comme l'exemple de celles qui ſont difficiles à bien faire : les Normans ont eu l'ancienneté en telle veneration, qu'ils renouuellent tous les ans cette vieille poëſie : leur Poëme particulier s'appelle Chant Royal : le ſujet eſt la Conception de la Vierge ſans peché originel : le titre general de toutes leurs compoſitions porte les Palinots, & le vainqueur pour prix emporte la Palme : la lecture des pieces ſuiuantes vous fera iuger combien les regles de cette compoſition ſont rigoureuſes. Il faut repéter vn meſme vers ſix fois dedans ſoixante & ſix vers, & l'on ne peut vſer que de cinq ſortes de rymes, qu'il faut marier enſemble, auec vn ordre tellement contraint, que ceux qui voudront châtier leur nature d'auoir trop d'inclination à compoſer des vers, pour la retenir doiuent enuoyer leur eſprit dedans cette gallere.

CHANT ROYAL.

L'AMARANTHE.

L'Amaranthe ſeule entre les fleurs, comme témoigne Pline, & ſon nom meſme le porte, ne flétrît iamais.

Soufflez Zephirs, que le ſoleil eſſuye
Son œil moüillé d'vne trop longue pluye,
Pan eſt fâché que les Nymphes ſes ſœurs
Ne dançent plus, & Cibelle s'ennuye
D'eſtre ſans robbe au milieu des froideurs.
Phœbus luy donne vne iupe nouuelle,
Naiſſez, ô fleurs, le printems vous apelle,
Fâcheux hyuer en tes froides priſons,
Bride les eaux, puiſque malgré ta rage,
Ie feray voir au milieu des glaçons
L'vnique FLEVR que le temps n'endommage.

Quand le printems a la glace bannie,
Flore & Zephir luy tiennent compagnie
Pour trauailler à l'ouurage des fleurs,
L'Amour s'y ioint, mais celles qu'il manie
Naiſſent en forme ou de flame, ou de pleurs.
Nature en fait l'étoffe & le modelle,
Zephir les coupe, & Flore les dentelle,
La mignardiſe engrene leurs chatons,
Pour les maſquer Iunon fait vn nuage,
Sans lequel peut preſeruer ſes boutons,
L'vnique F L E V R que le temps n'endommage.

La propreté rend leur fueille polie,
La volupté de leur beauté rauie,
En les baiſant y donne ſes ſenteurs:
Puis Phœbus met pour chaque maladie,
A chaque fleur vn remede aux douleurs.
Mais quand l'eſté ſon chariot attelle,
Et que d'ardeur ſa perruque étincelle,
Tout eſt brûlé, les prez, les bois, les mons
Reſtent ſans fleurs, ſans fueille, ſans ombrage,
Et ſeulement reſiſte à ſes rayons
L'vnique F L E V R que le temps n'endommage.

Filles du ciel, aſtres de la prairie,
Chaque element auec vous ſe marie,
Le feu s'imprime en vos viues couleurs:
L'eau vous blanchit, la terre vous varie,
Et l'air ſe coule en vos douces odeurs.
Quand dedans l'air pour regner ſur Cybelle,
Les quatre vents diſputent leur querelle:
Si les autans, & ſi les aquilons
Rauiſſent tout, quoy que gronde l'orage,
Touſiours fleurit malgré les tourbillons,
L'vnique F L E V R que le temps n'endommage.

Belle Amaranthe, eſtes vous point Clitie,
Que le ſoleil pour maîtreſſe a choiſie,
Que ſes rayons de leurs viues chaleurs
N'oſent bleſſer: non, car la ialouſie
En des ſoucis a changé ſes langueurs.
Quoy qu'vne fleur, & ſi tendre & ſi belle,
Au froid, au chaud, bien qu'il brûle & qu'il gêle
Ouure ſa chaſſe, & garde ſes fleurons;
L'hyuer ne peut luy faire aucun dommage,
L'eſté ne peut flétrir de ſes brandons
L'vnique F L E V R que le temps n'endommage.

ENVOY.

Nature humaine eſt vne criminelle,
Elle a ſuby la mort originelle,
Nous naiſſons fleurs, comme fleurs nous mourons,
Et cette mort fait ſeulement hommage
Au pur concept, à qui nous comparons
L'vnique FLEVR que le temps n'endommage.

STANCES,

Sur le meſme ſuiet de la Conception.

L'Anathomie de l'œil.

'Oeil eſt dans vn chaſteau que ceignent les frontieres
De ce petit valon clos de deux bouleuars:
Il a pour pōt-leuis les mouuãtes paupieres,
Le cil pour garde-corps, les ſourcils pour rampars.

Il comprend trois humeurs, l'aqueuſe, la vitrée,
Et celle de criſtal qui nage entre les deux:
Mais ce corps delicat ne peut ſouffrir l'entrée
A cela que nature a fait de nebuleux.

Six tuniques tenant noſtre œil en conſiſtance,
L'empêche de gliſſer parmy ſes mouuemens,
Et les tendons poreux apportent la ſubſtance
Qui le garde, & nourrit tous ſes compartimens.

Quatre muſcles ſont droits, & deux autres obliques,
Communiquans à l'œil ſa promte agilité,
Mais par la liaiſon qui joint les nerfs optiques,
Il eſt ferme touſiours dans ſa mobilité.

Bref, l'œil meſurant tout d'vne meſme meſure,
A ſoy meſme inconneu, connoit tout l'vniuers,
Et conçoit dans l'enclos de ſa ronde figure
Le rond & le carré, le droit & le trauers.

Toutesfois ce flambeau qui conduit noſtre vie,
De l'obſcur de ce corps emprunte ſa clarté:
Nous ſerons donc ce corps, vous ſerez l'œil, Marie,
Qui prenez de l'impur voſtre pure beauté.

SVR

Sur le meſme ſujet.

O D E.

Le Tableau de Narciſſe.

VOyez cet amour extrême,
Nymphes, Narciſſe qui fuit
La Deeſſe qui le ſuit
Eſt amoureux de ſoy-même,
Et luy-meſme à ſoy ſe nuit:
En beuuant il void ſa face
Deſſus l'onde, & là dedans,
L'amour d'vn miroir de glace
Luy fait des miroirs ardans.

Vous meſme a vous ſacrifice,
Vous vous tuez ſur ces bords
Ce que vous cherchez dehors,
Contentez-vous beau Narciſſe,
Vous l'auez dans voſtre corps.
L'eau vous brûle & voſtre vie,
Qui donc éteindra ces feux,
Cet enfant n'a plus d'ouye,
Son aureille eſt à ſes yeux.

Las que fussiez-vous sans veuë,
Narcisse, en ce triste iour,
Vous seriez à vostre tour,
Au lieu que l'amour vous tuë,
Sans les yeux, le Dieu d'amour.
Il vaut mieux qu'on vous les laisse,
Comparant leurs feux iumeaux
Au soleil lors qu'il abaisse,
Les siens au signe des eaux.

La Vierge est vne fontaine,
Qui parmy l'impureté,
Qui parmy la salleté
De nostre nature humaine,
Conserue sa netteté.
En ce cristal tu te mires,
Grand Dieu Narcisse parfait,
Et toy-mesme en toy t'admires,
Amoureux de ton objet.

Sur le meſme ſujet.

SONNET.

La grace du bon larron.

D'Vn inſigne voleur l'on va faire iuſtice,
Pour ſon dernier larcin il volera les cieux:
Mais la croix d'vn brigand commence ſon ſuplice,
Qu'il finit en la croix d'vn martyr glorieux.

Ils ſont deux compagnons de peine & de malice,
Heureux en leur malheur, & toutesfois l'vn d'eux,
Du mal tant ſeulement s'eſtant fait le complice,
Ne s'eſt fait compagnon du larcin bien-heureux.

En vn meſme degré proche de leur Seigneur,
Le met le meſme crime & le meſme bon-heur:
Mais d'vn crime pareil diſſemblable eſt la grace.

Dieu le veut, Dieu le peut, de ce meſme compas
Il meſure pourquoy nous naiſſons en diſgrace,
Et pourquoy comme nous la Vierge n'y naît pas.

Universitas BIBLIOTHECA Lovaniensis

Les deux pieces qui ſuiuent ſont imparfaites, & ie vous les preſente ſeulement par ce que ie les ay faites les premieres : Cette excuſe doit ſupléer à leurs defaux. Et vous les receurez plutoſt pour vn eſſay de poëſie, que pour vn ouurage accomply.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE NEVERS, SVR L'INSTITVTION DE l'Ordre des Cheualiers d'vne Croiſade nouuelle, pour la conquête de la terre Sainte.

Charles ſecond Atlas, qui prens ſur tes épaules
Le globe de l'Empire, & les autels des Gaules:
O grand Prince & grand Duc, que l'hydre des malheurs
Reſſent pour ſon Alcide, éprouuant tes valeurs,
Guerrier rude aux aſſaux, & rude à ſe défendre,
Corps d'Hercule animé d'vn cœur d'vn Alexãdre,
Dont le bras gouuerné par vn ſens de Neſtor,
Ente l'esprit d'Vlyſſe à la lance d'Hector.

Perſée de l'Egliſe, apporte le remede
Qu'attend de ta valeur noſtre chaſte Andromede,
Qui liée au rocher de la captiuité,
Veut deuoir à tes bras l'heur de ſa liberté:
Voicy le champ d'honneur où l'Egliſe t'apelle,
Afin que ton courage épouſe ſa querelle,
Et bien que les horreurs de dix mille hazars,
Contre tes hauts deſſeins éleuent des rampars:
Tu verras, ſi tu veux, aux plaines d'Idumée
La victoire à grands pas marcher vers ton armée,
Et pallir de frayeur les croiſſans éclipſez,
A l'aſpect rayonnant de tes ſoleils croiſez,
Sion te receuoir à murailles ouuertes,
Les ennemis rouler au penchant de leurs pertes:
Va planter dans leurs cœurs les effets de l'effroy,
Nos vœux & nos deſirs ne regardent que toy.
O genereux aiglon que l'aîle de la gloire
A couué pour éclorre vne telle victoire,
Va, braue combatant, reuien victorieux,
Secondé du bon-heur, & ſuiuy de nos vœux.
Alors, Charles mon Prince, & ma plume & ma lance
Graueront en airain les traits de ta vaillance,
Si tu veux marier comme ont fait les Ceſars,
Les lauriers d'Apollon auecques ceux de Mars.
Si parmy les clairons, grand Duc, tu me refuſes
De prêter ton aureille aux trompettes des Muſes,

Ie te ſuiuray d'eſprit, & lors pouſſant ma voix
Au delà du climat de l'Empire François,
Pour donner les aſſaux, pour ſonner la retraite,
Ma Muſe, pour le moins, ſeruira de trompette,
Puiſque par vn malheur au milieu des combats,
La plume ne me peut ſeruir de coutelas.
Encor ſi cette plume auoit eſté coupée
Auecque le trenchant de ta celeſte épée,
Et qu'on peût l'endurcir autant comme le fer,
Ie graueroy les faits qui t'ont fait triomfer,
Et t'ont rendu vainqueur au milieu des alarmes:
De ce rare deſſein i'embelliroy tes armes,
M'eſtimant par apres heureux de remporter
Le titre du Vulcan, d'vn ſi grand Iupiter.
Des ſoufflets d'Apollon ma forge eſt allumée.
Et ma bruſque fureur m'ayant l'ame enflamée,
Ie tourne mes ſuiets à l'endroit, à l'enuers,
Et tantôt i'accourcy ou i'alonge mes vers,
Quand ie chante la guerre auec vn nerueux ſtile,
Le fer pour ce ſuiet eſt touſiours plus facile,
Ie le détrempe au ſang, i'y graue des lauriers,
Aimable prix d'honneur des courages guerriers,
Leſquels eſtans parez de ces armes diuines,
Ce ſont autãt de Mars qui n'ont point de Cyprines,
Oeuure que ne peut pas vn forgeron de Cour,
Qui n'allume ſon feu que pour brûler d'amour.
Ie ſuis Poëte ſacré, fuyez, fuyez, prophanes,

Vne diuine horreur possede mes organes,
Qui de sa deïté remplissant mon esprit,
Luy dicte en ces élans ce que ma main écrit.
L'hidre de l'heresie en desastres fertile,
D'vn nombre de malheurs menaçoit nostre Achile,
Qui vaincu par sa force, & foible en son effort,
Vit regermer la vie où il semoit la mort;
Son Empire couuert de guerre & de vacarmes,
Est le champ de Cadmus où naissent les gend'armes,
Où Mars tout insolent, fait entendre tousiours
Le gros bourdonnement du ventre des tambours,
Qui battent tellement l'aureille de la France,
Qu'il semble qu'elle soit vn pays de souffrance,
Tantôt par ses enfans, tantôt par l'étranger,
Elle void sa fortune en extrême danger:
Or les guerres d'estat, or les guerres ciuiles
Mettoient contre elle mesme en reuolte ses villes,
Tant de mortalitez & tant de trahisons,
Le desordre du temps, le cahos des saisons
Montroient euidemment que la diuine Astrée
S'enuoloit de la France en vne autre contrée:
Apres vn long conflit pair à pair debatu,
Le vice alloit presser sous le pied la vertu,
La foy donnoit les mains, & ses iustes querelles
Cedoient à la fureur des armes infidelles,
Ià les seconds geants, ces esprits factieux,
Auortons de la terre, haussoient contre les cieux

Leurs bras & leurs deſſeins n'opposãs que leur teſte
Pour rampart, à l'effort du feu de la tempeſte,
Le ſeul vent de l'orgueil ſouffloit par leurs poumons:
Mais cette vaine enfleure engroſſiſſant les mons,
Enfante vne babel, où fondez ſur la poudre,
Ils ſe penſent armez à l'épreuue du foudre,
Et cependant que Dieu contre ces inhumains,
En ſa iuſte vengeance alloit rougir ſes mains,
Les triſtes fondemens reſtez de Paleſtine,
Dans leur propre braſier fumoient en leur ruine:
Les fidelles voyans quelle eſt la peſanteur
D'vn bras victorieux, inſolent en rigueur,
Se preuoyans voiſins d'vne ſemblable attainte,
Trẽbloient au fõd du cœur, les couleurs de la crainte
Peignoient deſſus leur front par vn contraire effort,
Aux traits du deſeſpoir l'image de la mort.
Dedans ſes cruautez, vn barbare Genie
Forçoit les volontez deſſous ſa tyrannie,
L'iniuſtice oppoſoit aux loix l'authorité,
La force à la raiſon, au droit l'iniquité,
Tout alloit eſtre, helas butin de ces harpies,
Les fauſſaires enfin, les Turcs & les impies,
De la foy, de Dieu meſme & de la pieté,
Bâtiſſoient vn trophée à l'infidelité;
Quand l'Egliſe ſe vit ainſi miſe en arriere,
Son remede dernier eſt la ſeule priere,
Et tremblante, à ſon Dieu commença de parler,

Car ſon Dieu ſeulement la pouuoit conſoler,
Et la viue douleur ayant ſon ame attainte,
Ne fit que par ſoûpirs vne telle complainte.
Grand Dieu, Pere Eternel, mon vnique ſuport,
Tu vois qu'à ton Epouſe on prepare la mort,
Helas ne veux-tu point détourner la tempeſte,
Des malheurs que tu vois pendre deſſus ma teſte:
Mon mal parle pour moy, que me ſert le diſcours,
I'endure, & tu le vois ſans me donner ſecours,
Si tes yeux peuuent voir mes pertes nompareilles,
Pour ouyr mes diſcours n'aurois-tu des aureilles?
La parole luy manque à nombrer ſes trauaux,
Diſcourir dauantage & ſouffrir tant de maux
La douleur le défend, & le dueil qui la touche,
Echãge en pleurs les mots qui ſortoiẽt de ſa bouche,
Ne reſpirant que l'air qu'elle va ſoûpirant,
Le regret pour la faire eloquente en pleurant,
Met la langue à ſes yeux, & ſon ſens s'enuelope
Sous l'ombre de la mort d'vne froide ſincope:
Car ſes yeux maternels qui ne peuuent plus voir
Ses chers enfans captifs du barbare pouuoir,
Par la muette voix de leur facond ſilence,
Tournez deuers le ciel par douce violence,
Obligeoient le ciel meſme, en eſtant auerty
Par leurs propres ſecrets, d'eſtre de leur party;
Quand Dieu vit ſon épouſe aux regrets attachée,
Sa celeſte bonté fut de pitié touchée:

Et n'eût eſté que Dieu par ſes affections,
Ne peut s'aſſujetir aux loix des paſſions,
L'œil de ſa triſte épouſe eût attiré ſes larmes,
Mais ſa iuſte douleur le fit reſoudre aux armes:
De luy donner ſecours, grand Dieu, que tardes-tu?
A ton nom l'ennemy ſe verroit abatu,
Car qui ne craindroit pas les troupes animées
De celuy qui ſe dit le Seigneur des armées?
L'vniuers eſt ton camp, les cieux tes eſtandars,
L'arc en ciel eſt ton arc, & les foudres tes dars,
Les elemens, l'enfer & la mort ſont tes armes,
Tous ces eſprits diuins te ſeruent de gend'armes:
Qui doit apprehender la fin de ces combats
Si l'Egliſe a pour ſoy de ſi braues ſoldats?
La Vierge meſmement de ſon party s'enrole,
Et pour luy confirmer l'effet de ſa parole,
Pour chef elle demande vn grãd Duc des François,
Et tous ſes partiſans ſont marquez de ſes croix,
De ſes croix qui feront par vne ſainte guerre,
Que l'on verra le ciel triomfer de la terre.

AV ROY.

SOleil dont l'orient fatalement commence
Au ſigne bien-heureux de la iuſte balance,
L'hemiſphere François, encor que voſtre cours
Separe ſes ſaiſons & diſtingue ſes iours,
Vous void touſiours tourner dans le meſme ſolſtice
Pour n'éloigner iamais le ſigne de iuſtice:
Bel aſtre dont ie prens pour phare le flambeau,
Aux pays étrangers conduiſez mon vaiſſeau,
Voſtre feu ſçait le temps de brûler & de luire,
Qu'il éclaire à ce coup à ma foible nauire,
Helene luit pour elle, & Polux & Caſtor,
Pour auoir tout propice, il vous faloit encor:
Son faix eſt precieux, car c'eſt voſtre loüange
Que ie veux tranſporter plus loin que n'eſt le Gãge,
Heureux ſoit ſon voyage, & qu'vn Zephire doux
Favoriſe celuy qui nauige pour vous.
O Planette Royal, dont la douce influence
Ne decoula iamais ſur nous que la clemence;
Heureux ciel des François où luit voſtre clarté,
Qui n'amena iamais ny l'hyuer, ny l'eſté:
Car la chaleur de l'vn, de l'autre la froidure,
Ne pourroient compâtir auec voſtre nature,
Que la hayne iamais ne glaça de froideur.

Et que l'ire iamais n'enflamma de chaleur:
Si voſtre Majeſté qui touſiours eſt affable
Aux cœurs humiliez, & touſiours adorable,
Dés ſon ieune printemps vn autonne a produit,
Quand vos premieres fleurs s'accompagnent de fruit.

Agréez donc les fleurs que mon printemps vous (donne,
Ie vous conſerueray les fruits de mon autonne,
Si les meſmes Zephirs qui les ont fait fleurir,
Soufflent meſmes faueurs pour les faire meurir.

Sire, vn cœur genereux reçoit de la nature
Le deſir de domter deuant ſa ſepulture
Sa mort & ſon deſtin, le renom ne meurt pas;
Mais il reſte de nous apres noſtre trépas
Ie ne ſçay quoy de grand, qui fait teſte aux années,
Et caſſe les arreſts des dures deſtinées.

Et ce renom fameux qui tout par tout nous ſuit,
Iuſqu'à l'éternité fait entendre ſon bruit.

Quãd l'ame qui n'eſt plus dãs nos corps detenuë
Reuole dans le ciel, comme du ciel venuë,
Et que là reünie à ſon éternité,
Elle void au miroir de la diuinité
Les terreſtres objets, s'il eſt vray qu'elle herite
Du ſolide plaiſir qu'a produit ſon merite,
Et que le bruit fameux qu'on luy garde icy bas
Luy plaît, voyant ſon nom ſuruiure à ſon trépas:
O grand Roy, quel plaiſir & quelle recompenſe

Reçoiuent dans le Ciel ces grãds Rois de la France,
Ces Charles, ces Henris ſang royal des Valois,
Qui comme vous portoient le ſçeptre des François,
Qui comme vous aimoient les filles de memoire;
Se voyans immortels au temple de la gloire,
Et qu'ils viuent encor par tout cet vniuers,
Pour l'amour qu'autresfois ils porterent aux vers.
S'ils commandoient au Ciel, comme ils ont fait en France,
Ronſard emporteroit des dons en abondance,
Pour mieux recompenſer ſa liberalité,
Qui n'a pas moins donné que l'immortalité.
Si les deſtins auoient retrocedé la vie
De l'vn de ces grands Rois, en dépit de l'enuie,
Les Poëtes ſeroient leurs premiers fauoris,
Riches à leurs dépens, à leurs dépens nourris,
Non tous également, mais ils ſeroient élite
De ceux dont la doctrine vn tel bon-heur merite:
Non ceux qui pour châter quelque ſonnet d'amour,
S'eſtiment auiourd'huy les doctes de la Cour.
Si, dis-ie, les deſtins fléchis par nos prieres,
Faiſoient rentrer les ans en nouuelles carrieres,
Si ſortant du tõbeau quelqu'vn de ces grands Rois
Reprenoit en ſa main le ſçeptre des François,
Les Poëtes auroient les grandes recompenses:
Non ceux qui mõtreroient de plus grãdes dépenſes,
Alors que dans le Louure ils font éclater l'or,

Et flamber l'écarlatte, & plier le castor.
Sire, pardonnez moy, ie desire à la France
Vn bon-heur, dont en vous elle a la joüissance,
Ie parle en Pithagore, & bien que nostre foy
Déroge à ces réueurs, si est-ce que ie croy
Ne luy faire pas tort, alors que ie suposé
Qu'en vous nos plus grands Rois ont fait metempsycose,
Vous estes possesseur des biens des Pharamons,
Vous estes heritier des valeurs des Bourbons,
Des vertus d'vn grand Roy vostre ame fut doüée,
Ressemblant en cela celle de Merouée,
Vous nourrissez la foy qui naquit sous Clouis,
Et vostre pieté r'anime saint Louis:
Dedans vostre esprit seul on recognoit les marques
De tous les plus grands saints, & des plus grands Monarques;
Viuez pour nous, grand Roy, viuez tousiours heureux,
Et pour viure content, viuez selon mes vœux,
Faisant voir la iustice en toutes vos prouinces,
Princesse des vertus, & la vertu des Princes.

LE VOEV DE SILVANDRE AV DIEU PAN.

Pour Monſeigneur de Fleury Surintendant general, Grand maiſtre des Eaux & Foreſts de France.

Pour viure bien-heureux i'ay commencé de viure
Loin de la Cour des Rois:
Et le iour qui me vit mettre fin à ce liure,
Me vit entrer au bois.

Gardes de mes ſecrets, à qui ie me découure,
Vous ſcauez les raiſons:
O foreſts qui me font faire échange du Louure
Auecque vos buiſſons.

Des plaiſirs d'vn grand Roy vous eſtes les nour-
Vous auez des apas (rices,
Qui l'appellent à vous, auec des artifices
Que les dames n'ont pas.

Mais oyant que l'on dit que ie ſuis voſtre maître,
Sera-t-il point ialoux
Que cette qualité ne me peut pas permettre
D'eſtre éloigné de vous.

Vous gardant, ô foreſt, auec beaucoup d'adreſſe,
I'ay beaucoup de trauaux:
Car pour iouïr de vous, ie ne peux, ma maîtreſſe,
Eſtre ſans Coriuaux.

Ces amans engelez que le dépit poſſede,
Vous bleſſent tous les iours:
Et le mal qu'il vous font n'auroit point de remede,
S'il n'auoit mon ſeçours.

Ils vous iettent en bas, puis ils vous écartellent,
O Ciel quels amoureux:
Ils me diſent qu'il faut, puiſque pour vous ils gêlent,
Que vous brûliez pour eux.

Ils vous coupét les piez, ils trenchent voſtre teſte,
Ils abattent vos bras:
Voyant ces cruautez, i'aurois vn cœur de beſte
De ne vous plaindre pas.

Arrêtez

Arrêtez-vous, cruels, le Roy vous le commande,
N'irritez son courroux:
Si vous ne voulez pas, méchãs, qu'on vous amende,
Au moins amendez-vous.

O Pan Dieu protecteur des forests de la France,
Sous vostre authorité,
Siluandre a dans les bois bien plus de complaisance,
Que de seuerité.

Des chasses & des eaux, des bois & des riuages,
Son esprit possesseur,
A maintenant rendu ses humeurs si sauuages,
Qu'il n'a plus de douceur.

O Pan excusez-moy, Siluandre est si farouche
Dedans ces châtimens,
Que pour vous saluër il n'a pas en sa bouche,
Mesmes des complimens.

Arbres ie vous le dis, & gardez ces sentences
Que ie répette icy:
Pour les voleurs des bois, les bois ont des potences,
N'approchez point d'icy.

LES AMOVRS,
LES CHANGEMENS,
ET LES DESESPOIRS
de Siluandre.

LES AMOVRS, LES CHANGEMENS, ET LES DESESPOIRS de Siluandre.

Siluandre deſeſperé trouue dans ſes plus agreables obiets les occaſions qui luy font blâmer ſon inconſtance.

DESESPOIR.

DE vos tombeaux plains de tenebres,
Eſprits oyez mes cris funebres,
Et priez pour moy le trépas:
Ie paſſe icy les nuits entieres,
Cherchant parmy vos cimetieres,
Et mon repos & mon repas.

Demons qui hantez les voiries,
Et qui là baiſez les furies,
Venez me ſuiure en ces deſerts;
Tandis que la rage m'irrite,
Il faut que ie me precipite,
Si vous me montrez des rochers.

Corbeaux, quelqu'vn de vous essaye
De s'accorder auec l'orfraye,
A la musique des hibous:
Et puis chantez mes funerailles,
Comme autour des vieilles murailles
Vous chantez pour les loup-garous.

Obiets des iustes penitences,
Echafaux, affreuses potences,
Où sont, où sont tous les bourreaux:
Que sert-il de me faire attendre,
Pourquoy si ce n'est pour me pendre,
Voulez-vous porter des cordeaux.

Vous, ô rochers, bois & montagnes,
Mers, fleuues, deserts, & campagnes
Donnez vn sepulcre à mon corps:
Non non, foudroyez-le, tempestes,
Ou qu'il aille aux ventres des bestes
S'endormir auecque les morts.

Lions, que quelqu'vn me deuore,
Car i'ay trahy ce que i'adore:
Dedans cette brutalité
Ie ne change point de nature,
Quand Siluandre s'est fait pariure,
Il a pris vostre qualité.

Armez-vous contre moy, batailles,
Enfers ouurez moy vos entrailles,
Là dedans faites-moy perir:
Non, n'abregez si tost ma vie,
Afin qu'au vouloir de Siluie,
Siluandre se sente mourir.

O Ciel veux-tu point te resoudre
A lancer dessur moy ton foudre:
Non, ie mourroy trop glorieux,
Apres auoir liuré la guerre
A cette beauté de la terre,
D'estre puny d'vn coup des cieux.

O mer ne souffre que mes crimes,
Dans le ventre de tes abîmes,
Demeurent lâchement couuers:
Il faut qu'au monde on me trahisse,
Ayant trahy par ma malice,
L'ornement de cet vniuers.

Ma faute en mon visage empreinte,
Fait pallir la lune de crainte,
Fait grossir la mer de fureur,
Fait rougir le foudre de honte,
Et mes peines quand ie les conte,
Font trembler la terre de peur.

Ce n'eſt qu'à cauſe de mes paines
Que l'on voit pleurer les fontaines,
Qu'on oit murmurer les ruiſſeaux,
Que les tourterelles gemiſſent,
Et les malades ne guariſſent,
Qu'à fin de m'enuoyer leurs maux.

Les iours nous oſtent leur lumiere
A la faueur de ma priere,
Afin de ramener les nuits,
Les nuits auec leur robe noire
Me conſolent, & me font croire
Qu'on fait le dueil de mes ennuis.

Si cet eſté la canicule
Nous rafraîchit, & ne nous brûle,
Donnant plus d'eaux que de chaleurs;
Mes larmes imitant la pluye,
C'eſt que les cieux par ialouſie,
Pleuuent pour imiter mes pleurs.

Chaque ſaiſon eſt ma partie,
Et i'en reſſen l'antipathie:
Que ſi mes deſſeins amoureux
Ont des froideurs, l'eſté les chaſſe,
Et puis apres l'hyuer me glace
Quand l'amour allume mes feux.

Autonne de qui le partage
Receut les fruits pour heritage,
Si les fruits ont suiuy tes fleurs,
Pourquoy le Ciel par iniuſtice,
Veut-il que mon amour fleuriſſe,
Pour ne recueillir que des pleurs.

Tu n'as point de fruit qui me plaiſe,
Le ſeul printemps porte la fraiſe,
Et cette fraiſe ſans deſſein
Me fait encor mourir d'enuie
De reuoir bien-tôt ma Siluie,
Pour la baiſer deſſus ſon ſein.

Dans l'aigreur de mon infortune,
Rien ne me plaît, tout m'importune,
Les obiets les plus innocens
Entretenant ma fâcherie,
Figurent à ma réuerie
Tout ce qui déplaît à mes ſens.

Le ſoleil me ſemble vn comette,
Et quoy que ſa clarté promette
De luire, & de ne brûler pas,
Ie croy que ce flambeau celeſte
Deuiendra la torche funeſte,
Qui doit éclairer mon trépas.

Si le printems apres la rage
De quelque épouuentable orage,
Fait ſouffler ſur moy les Zephirs:
Il ſemble auſſi-tôt à ma peine,
Qu'ils ont moderé leur haleine,
Pour contrefaire mes ſoûpirs.

Tout auſſi-tôt que ie voy rire,
Tout auſſi-tôt mon cœur ſoûpire:
L'on ne rit que pour m'attaquer,
Et par raiſon ie m'imagine,
Que la roſe n'a point d'épine,
Qu'à celle fin de me piquer.

Les fleurs, les aſtres de la terre,
Me font peur deſſus vn parterre;
C'eſt leur beauté qui me dépeint
Que mon eſprit n'eſtoit pas ſage,
Ayant mépriſé ce viſage
Dont les fleurs imitent le teint.

O beaux arbres, que vos fueillages
Ne me prêtent plus leurs ombrages,
Puiſque voſtre ombrage me nuit,
Auſſi-tôt que ie voy de l'ombre,
Il me ſemble que ie voy l'ombre
De ma belle qui me pourſuit.

Le Roſſignol & ſa muſique
Ne me plaît point, car ie me pique
De voir ce petit effronté,
Qui ne me va montrant ſa plume,
Que pour accuſer ma coûtume
D'aymer trop la legereté.

Pour croître le mal que i'endure,
Les prez ſe vêtent de verdure;
Puiſqu'en dépit de mes ſouhaits
Alors que tous les prez fleuriſſent.
Si mes eſperances flétriſſent,
C'eſt pour ne refleurir iamais.

Vous riuieres & vous riuages,
Vous bleſſez mes humeurs ſauuages:
Car ie doute ſi vos ruiſſeaux
Prennent ſource de mes paupieres
Ou bien ſi mes yeux, des riuieres
Pour pleurer empruntent les eaux.

Les diamans quand ils éclatent,
M'offençent plus qu'ils ne me flatent:
Et ie voy que leur dureté,
N'eſt & ſi brillante & ſi belle,
Que pour accuſer le modelle
De mon inſenſibilité.

O miroir, ton criſtal de glace
Fait voir l'horreur deſſus ma face,
Et ie n'oſe m'en aprocher,
Puiſque ton criſtal me reproche,
Que ſi ſon corps eſt fait de roche,
Que mon cœur eſt fait de rocher.

Toutesfois criſtal, s'il te ſemble,
Qu'à ta roche mon cœur reſſemble:
Il m'eſt auis d'autre coſté,
Quoy que l'on poliſſe ta glace,
Qu'elle eſt moins nette que la face
De qui i'adore la beauté.

D'vn tel excez de frenaiſie
Ma raiſon ſe trouue ſaiſie,
Que ce qui reſte de raiſon,
Sert pour auoir la connoiſſance
Que mon mal eſt ſans eſperance
De receuoir ſa guariſon.

I'ay tout fait troubler ſur Parnaſſe,
Phœbus meſme oyant mon audace,
Me iette vn regard de trauers,
Et ſe rend tellement farouche,
Qu'il défend de dire à ma bouche
Mon deſeſpoir auec des vers.

LE PRESENT,

D'vn nœud & d'vn braſſelet de cheueux, m'oblige à cette loüange & à ce remerciement.

SONNET.

ADorable Yſabelle, eſclaue ie m'auoüe
De vos nœuds qui me ſont ialoux de ma priſõ,
Qui m'enchaînant les bras auecque la raiſon,
Me captiuent ſi fort qu'il faut que ie vous louë.

Mon Yſabelle à vous moy-meſme ie me vouë,
Mais ne me prenez pas pour prix de ma rançon,
Car vos nœuds m'ont lié d'vne telle façon,
Que ie ne peux aymer celuy qui les dénouë.

Peut-eſtre que quelqu'vn me voyant arrêté,
Fera comparaiſon auec ſa liberté,
Des aimables liens & des nœuds que ie porte.

Que s'il eſt tant ſoit peu d'vn eſprit amoureux,
Cupidon (dira-il) pour eſtre bien-heureux,
Fay que ie ſoy bien-tôt priſonnier de la ſorte.

Ma réuerie entretenant ma ſolitude dans le iardin de Valiane, les ſoucis qui eſtoient dans les parterres me donnerent la penſée de ces vers.

O Iardin doux treſor de mes belles penſées,
Depoſitaire ſaint de mes plus beaux ſoucis,
Par l'obiet de tes fleurs mes ſens ſont adoucis,
Et ie perds les aigreurs des triſteſſes paſſées.

D'vn chagrin des plus noirs mes humeurs offencées,
Ne pouuant retrouuer leurs ſentimens raſſis,
Que Saturne auoit lors tellement obſcurcis,
Qu'elles ne virent pas qui les auoit bleſſées.

Auiourd'huy, beau iardin, dans tes doux entretiens
Si ie perds mes ſoucis, lors que ie voy les tiens,
La raiſon que i'en ſçay m'en oſte les merueilles:

Eſtant auecque toy, ſeroy-ie ſans douceurs?
Autant que i'ay d'amours, autant ay-ie d'abeilles,
Elles trouuent le miel où ie trouue les fleurs.

Autant que Valiane auoit de beautez, autant Valiane auoit-elle de charmes pour enchanter mon eſprit : mais l'obſtination de ſes refus fit que dans mon impatience ma paſſion éclatta de la ſorte.

SONNET.

TOurmenté d'vn amour qui me plaît & me bleſſe,
Bleſſé d'vn deſeſpoir que i'ayme & qui me nuit,
Amant deſeſperé, la fureur m'a réduit
Au ſecours des ſorciers contre vne enchantereſſe.

Ses cheueux ont lié mon eſprit à leur treſſe,
Ses beaux yeux m'ont charmé, ſa bouche m'a ſeduit,
Son ſein porte vne fraiſe, & plus bas eſt vn fruit
Qui me fait enrager dans la faim qui me preſſe.

Venez à moy, Demons, aportez auec vous
Vos herbes & voſtre art, afin qu'à mon courrous
Ma main & mõ amour puiſſent fournir des armes.

Aymez-moy, Valiane, ou bien tant de tourmens
Me feront contre vous aider d'enchantemens,
Voyant que contre moy vous vous ſeruez de charmes.

Siluandre enuoyant vne chaîne à Siluie, l'accompagne de ces vers & de l'occaſion du preſent, il prend le ſujet de loüer ſa captiuité.

SONNET.

ALlez, porteur, allez ſans craindre qu'vn mé-
Refuſe cette chaîne auec de la rudeſſe, (pris
Pour ce petit preſent, ſi vous eſtes repris,
Vous direz ſeulement que c'eſt moy qui l'adreſſe.

Chaîne ſi vous voulez enchaîner mes eſprits,
Il vous faut enrichir le col de ma maîtreſſe:
De vous voir ſur ce col ie ſuis ſi fort épris,
Que i'en meurs de deſir, tant ce deſir me preſſe.

O mes douces priſons, ô priſons mon treſor,
O fers que i'ayme tant, ô fers qui n'eſtes d'or,
Qui m'attachez le cœur au cœur de Madelaine.

Ne me conſeillant plus auec ma liberté,
Ie me ſuis pris moy-meſme, & pour eſtre arrêté
Priſonnier que ie ſuis, ie luy donne vne chaîne.

L'AN-

L'ANGLOISE QVE LA BEAUTE' RENDIT RECOMmandée dans Paris, fut le ſujet de ces vers amoureux; le pays de ſa naiſſance & la patrie de Siluandre luy donnerent ouuerture de découurir ſon affection auec modeſtie.

SI i'auois eu plus de loiſir,
I'aurois eu du mal dauantage:
Mon bon-heur m'épargne vn voyage,
Que ie deuois à mon deſir,
I'auois voulu voir voſtre terre,
Mais mon deſſein a reüſſi,
Ie ne veux plus voir l'Angleterre,
Puiſque l'on vous peut voir icy.

Seule Deeſſe des beautez,
Prenez en gré mes ſacrifices,
Ie vous offre tous mes ſeruices,
Non tout ce que vous meritez:
Ce ſeroit vne choſe étrange
Si vous auiez de la rigueur,
Puiſqu'ayant la face d'vn Ange,
Vous en deuez auoir le cœur.

De m'aſſuietir ſous vos lois,
L'amour mon maître s'étudie,
Puiſqu'autrefois la Normandie
Se vit ſuiette des Anglois.
Encore que nulle Françoiſe
Ne m'ait donné le nom d'amant,
S'étonnera-t'on qu'vne Angloiſe
Soit la maîtreſſe d'vn Normand.

Les ruines de nos beaux lieux,
Reliques de noſtre miſere,
Nous ſont témoins de la colere,
Et des combats de vos ayeux:
Mais la paix a finy ces guerres,
Pour en confirmer les accords,
Si la mer ſepare nos terres,
Que l'amour vniſſe nos corps.

Vn manteau de fueille morte duquel Philis eſtoit vêtuë, fit dedans ces vers rechercher les preſages de ce vêtement à l'amoureux Siluandre.

DEſtins qui ſçauez l'auenir,
Que penſe Philis deuenir,
Puiſque pour habit elle porte,
Et les couleurs du deconfort,
Et les parures de la mort,
En vne triſte fueille morte.

Au monde veut-elle mourir,
Ou me bleſſer ſans me guerir?
Eſt-ce pour quoy ma Belle porte
Vn vêtement plein de langueur,
Voulant rendre mon pauure cœur
Pareil à quelque fueille morte.

L'auroit-on bien, elle m'aimant,
Ià promiſe à quelqu'autre amant?
Eſt-ce pour cela qu'elle porte,
Pour témoigner l'affliction,
Et la mort de l'affection,
Vne ſi triſte fueille morte.

Dois-ie en ſon amour perſiſter?
Dois-ie la ſuivre ou la quitter?
Puiſqu'en ſon habit elle porte
Vn caractere malheureux,
L'eſpoir perdu des amoureux,
A pour blaſon la fueille morte.

Mais au contraire en ma douleur,
Philis prenant cette couleur,
Son vêtement me reconforte:
Puiſqu'il montre à mes corriuaux,
Que tout l'eſpoir de leurs trauaux
N'eſt plus rien qu'vne fueille morte.

Quoy que s'en ſoit loin de mon chef,
O Dieux éloignez le méchef
Que ce triſte fueillage porte:
Changeant en plaiſir ma douleur,
Faites luy changer la couleur
D'vne ſi triſte fueille morte.

Les beautez d'Amaranthe.

HElas que le reſpect à l'honneur eſt contraire,
Aux braſiers de l'amour l'honneur eſt vn glaçon,
Des libertez du cœur l'honneur eſt la priſon,
Et d'vn captif d'amour l'honneur eſt le corſaire.

Quand l'amour veut parler, le reſpect le fait taire,
L'amour eſt à ſoy-meſme antidote & poiſon:
Mais le mal de l'honneur nuit à ſa guariſon,
Cherchant de la prudence en vn cœur temeraire.

Dieux, quel milieu prendray-ie en ces extremitez?
Vne Princeſſe m'ayme, & dans mes vanitez
Oſerois-ie nommer vne ſi belle amante:

Non, puiſque ſon vray nom me rendroit criminel:
Voulant que le ſecret m'en demeure eternel,
Du nom d'éternité ie l'apelle Amaranthe.

Les cheueux d'Amaranthe.

ZEphire bien ſouuent de voſtre poil ſe iouë,
Pillant ſous ce pretexte vn baiſer amoureux:
Et des ondes qu'il fait flotter ſur voſtre iouë,
Vn Pactole prend ſource en l'or de vos cheueux.

Cheueux petites rets, Cupidon vous auouë
De me prendre le cœur : que ce cœur eſt heureux
Alors que ie vous baiſe, alors que ie vous louë,
Cheueux qui l'acheuez de le rendre amoureux.

Beaux cheueux, filets d'or, rayons d'ambre & de flame,
Doux geoliers de mon cœur, doux chaînons de mon ame,
Si par trauail s'aquiert voſtre riche toiſon:

Et aux feux & aux fers i'expoſeray ma vie;
Puis retournant vainqueur du dragon de l'enuie,
Meriteray-ie pas d'en eſtre le Iaſon?

Les yeux d'Amaranthe.

BEaux yeux que i'ayme tant, hé quelle eſt voſtre eſſence,
Car l'on vous penſe feux à mon embraſement,
Puis l'on vous iuge cieux pour voſtre mouuement,
Mais non, vous eſtes Dieux ſelon voſtre puiſſance.

Ces yeux n'ont que des feux touſiours en influence,
Comme s'ils n'eſtoient faits que de cet element:
Mais ces yeux eſtans dieux, leur branlant reglement
N'a que leur volonté pour toute intelligence.

Feux germains & gemeaux qui me donnez le iour,
Tandis que vous luirez dedans le ciel d'amour,
En tout tems & tout lieu ie veux cueillir la roſe.

Et quoy que le Demon auec ſes apareils,
De rage et de noirceur à mes beaux iours oppoſe,
Ie ne crain point l'éclypſe auecque deux ſoleils.

Les aureilles d'Amaranthe.

AVreilles la nature en coquillant qui gire
Vos petits rõds voûtez de long & de trauers,
Fait en vous vn dedale, où bien ſouuent ie pers
Le langage amoureux que pour vous ie ſoûpire.

O portes de l'eſprit, par où le doux Zephire
Fait entrer ſur ſon aîle & l'amour & mes vers,
Chaſtes chemins du cœur qui touſiours ſont ouuers
Pour ouyr les diſcours d'vn pudique martire.

Aureilles l'abregé de toutes les beautez,
Petits croiſſans d'amour, accroiſſez les bontez
De ma chere Amaranthe, afin qu'elle m'allege.

Mais quoy par vos faueurs pourrois-ie la toucher?
Ma voix qui n'eſt que feu n'oſe vous aprocher,
Pour ce que vous auez la blancheur de la neige.

La bouche d'Amaranthe.

BEau corail ſoûpirant, ce pourpre qui me flatte
Allaite d'eſperance & d'amour mes eſprits:
Belle & petite bouche où s'enfante vn ſouſ-ris
Qui ſemond à baiſer voſtre viue écarlatte.

Vos dents riches rampars d'vne voix delicate,
Deſſus les diamans emporteront le prix:
Si de voſtre douceur ils ſont tant fauoris,
Que voſtre langue vueille eſtre leur auocate:

Vermeillon merueilleux, priſon des libertez,
Treſor de l'Orient, blanches égalitez,
O rampart precieux que i'aſſauts d'eſperance.

Belles dents, petits dez, auec leſquels l'amour
Gaigna mes libertez & mon cœur l'autre iour,
Auiourd'huy liurez-moy quelque meilleure chance.

Les iouës d'Amaranthe.

DEs roſes & des lyrs filles & ſœurs iumelles,
Qui ſous vn lait caillé doucement tremblotez,
Iouës où l'amour iouë en toutes priuautez,
Et bâtit aux ſouſ-ris des demeures nouuelles.

Lors que vous rougiſſez, que vos roſes ſont belles,
Quand l'épine d'honneur veut armer vos beautez,
Le ſatin de vos lyrs montrant vos chaſtetez,
Donne aux amans la peur, & l'amour aux rebelles.

Petits creux, magaſins & d'amours & d'apas,
La petite rondeur que vous auez en bas,
Fait que ie vous compare aux pommes d'Atalante.

S'il faut pour ce beau fruit mourir, ou bien courir,
Ma courſe eſt inégale : il me faut donc mourir,
Si vous ne me donnez vos pommes, Amaranthe.

Les mains d'Amaranthe.

BElle main diuiſée en cinq branches d'yuoire,
Vn dedale d'ebéne enuelope de lis
Les chemins tortueux des rameaux & des plis,
Que marque voſtre veine auec ſa trace noire.

L'aurore aux doigts de roſe auec toute ſa gloire,
Ne pourroit deuant vous receuoir que mépris,
Si lors qu'aux plus beaux doigts on donneroit les pris,
Sa vanité vouloit vous rauir la victoire.

Que mon bon-heur eſt grand d'eſtre touché de vous,
Belles mains, dont i'adore & les traits & les coups,
Guerrieres, pardonnez au captif d'Amaranthe.

Muſe, à ces mains mes vers ie preſente pour don,
Allez baiſant ces mains, & demandant pardon,
Dites qu'ils ſont écrits des doigts de leur ſeruante.

Le ſein d'Amaranthe.

MOn eſprit qui touſiours d'vn vain eſpoir s'apaiſe,
Compare voſtre ſein, dont ie ſuis enuieux,
A des ieunes boutons, puis il dit à mes yeux,
Si vous les pouuiez voir ne mourriez-vous point d'aiſe?

Ainſi dans mon eſprit s'allume vne fournaiſe,
Et ſon feu ſe nourrit d'vn obiet gracieux,
Qui me fait conceuoir en tout & en tous lieux,
L'enfleure de ce marbre où fleurit vne fraiſe.

Enfin ſi voſtre amour demeure le vainqueur,
Et ſi iuſqu'à la mort vous pourſuiuez mon cœur,
Mon Amaranthe, au moins donnez-luy ſepulture.

Que ſi vous voulez ſuiure en cela mon deſſein,
Son tombeau n'aura pas vne autre couuerture
Que du marbre qu'on voit qui blanchit voſtre ſein.

Conclusion des beautez d'Amaranthe.

ALors que i'ay chanté par vn vers precieux
Cette diuine bouche où Piton se repose,
Que i'ay doré les fers où mon ame est enclose,
Et qu'apres i'ay fait luire vn soleil dans ses yeux.

I'ay fait flotter Pactole auecque ses cheueux,
I'ay fait rire la perle, & soûpirer la rose:
Mon pinceau poursuiuoit, mais ma Muse s'oppose
Aux traits les plus hardis des attraits amoureux.

Ie vouloy peindre à nud les beautez que dérobe
A mes yeux enuieux le voile de sa robe;
Mais là des deïtez est le saint Pantheon.

Aux temeraires yeux là l'amour met des bornes,
Et menace, cruel, du supplice des cornes,
Tous ceux qui commettront le peché d'Acteon.

La memoire des faueurs d'Amaranthe en fait regretter l'abſence à Siluandre.

EN fin éloigné de la Cour,
Où mon eſprit fait ſon ſeiour
Auecque ma chere Amaranthe:
Icy ie traîne vn pauure corps,
Que par vne ame ſoûpirante
L'on diſtingue d'entre les morts.

De mon teint morte eſt la couleur,
Comme vn mort ie ſuis ſans chaleur:
Voyant ma face baſanée,
L'on croit qu'amour ait, à la fin,
Arraché des mains du deſtin,
Le fil de ma derniere année.

Quelquesfois mon dueil adoucy,
Oſtant de mon cœur le ſoucy,
Rend les paroles à ma bouche:
Mais éloigné de ces doux lieux,
Le reſſouuenir qui me touche,
Ne me fait parler que des yeux.

Sa face, ſon teint, ſes regars,
Ses doux attraits, ſes ris mignars,
Mes chers objets en ſa preſence,
Se ſont changez en mon malheur,
En des argumens de douleur,
Cependant cette triſte abſence.

Abſent ie flatte mes penſers
De la memoire des baiſers
Que tant de fois i'ay receus d'elle:
Sans la cauſe ceſſe l'effet,
Eſtant ſeparé de ma belle,
Ie n'en auray plus ce bien-fait.

Ie laiſſe à part la cruauté,
Dont me tourmentoit ſa beauté
En ſa rigueur inſuportable:
Car oubliant tout mon tourment,
Ie la regarde ſeulement
Du coſté dont elle eſt aimable.

Apres ce premier feu d'amour,
La raiſon combat à ſon tour
L'amour dont mon ame eſt ſaiſie:
Cela ne fait que m'animer,
Car il ſemble à ma fantaiſie,
Que la raiſon parle d'aimer.

Les amans ſe plaignant aux Cieux,
Leurs plaintes toucherent les Dieux,
Qui pour vne entiere concorde,
Firent marier l'autre iour
Le petit folâtre d'Amour
Auecque la miſericorde.

O chere Amaranthe aymez-moy,
Puiſque me donnant voſtre foy,
Vous ne pouuez auoir de blâme:
Car c'eſt vn acte glorieux
D'auoir fait reſoudre vne fame
A faire le vouloir des Dieux.

LA LIBERTE'
Des chams fait décrire à Siluandre les contentemens d'vn amour ruſtique.

NE perçez plus mon cœur, ô vanitez ſeruiles,
De vos ſoucis trenchans,
Eloigné de la Cour, ie m'éloigne des villes
Pour aprocher des chams.

Cet amour que i'y boy dedans l'œil de Siluie
M'eſt plus delicieux,
Que ce que Iupiter pour nous donner enuie
Dit qu'il boit dans les cieux.

Non, ces lieux où l'on dit que ce grand Dieu de- (*meure*
N'ont point tant de plaiſirs,
Puiſqu'il a creu qu'aux champs la place eſtoit meil- (*leure*
Pour flater ſes deſirs,

On l'a veu dans les chams pluſieurs fois ſe repaître
De quelque ébat nouueau,
Et chatoüiller ſes ſens ſous la forme champêtre
D'vn cigne ou d'vn taureau.

Pour le plaiſir des chams ſi ce Dieu s'eſt fait beſte,
Doit-on à cette fois
Dire que i'ay banni la raiſon de ma teſte,
Me faiſant vilageois.

Tant de dieux qui iadis portoient vne houlette
Ont voulu m'obliger,
Bien que ie ſois mortel, me donnant leur retraitte,
De me faire berger.

O que i'aime les eaux, laiſſez-moy les riuages,
O beaux riuages vers:
Belle ſeine, beaux prez, petits monts, bois ſauuages,
Ie vous donne mes vers.

O vers qui m'échapez sur le bord de la Seine,
Allez, ſuiuez ſon cours,
Et dites aux Zephirs que ie vous fais ſans peine,
Et non point ſans amours.

I'aime tant vos fraiſcheurs, & i'aime tant vos (ombres
O prez, bois & zephirs,
Que ie feray le frais de vos moleſſes ſombres,
Teſmoins de mes plaiſirs.

Zephirs, allez hâter; allez baiſer Siluie,
Que ſi i'en ſuis jaloux,
C'eſt que ie ne peux pas, lors que i'en ay l'enuie,
La baiſer comme vous.

STANCES.

Les objets d'vne nouuelle beauté réueillent icy les paſſions amoureuſes.

ANne, vous auez fait que l'amour eſt vaincœur
D'vne place que i'ay ſi long-tems deffenduë:
Anne ie ſuis vaincu, i'auoy la glace au cœur;
Mais ie trouue en vos yeux vn feu qui la fonduë.

Inſenſible à l'amour i'auois vn cœur de fer,
Mais ie trouue en vos yeux vn aimant qui l'attire:
Beaux yeux qui me brûlez, gardez de l'échauſer,
Car ie iure par vous qu'il n'eſt plus que de cire.

O bouche dont ie pren pour arreſt les diſcours,
Que i'aime à te baiſer: car ie voy que tu n'oſes
Auecque ta douceur condamner les amours
Que mon ieune prin-tems porte à tes belles roſes.

Si tu les condamnois, ie ne voudrois ſinon
Qu'apeller au ſecours le nom de ma belle Anne:
Anne, dirois-ie alors, penſez à voſtre nom,
Qui me fait eſpérer la douceur de la manne:

L'amour ſurprît violemment Siluandre à meſme temps que la conſeruation des foreſts qu'il a deſſous ſa charge l'obligeoit à demeurer au Pont de l'Arche La ſituation de ce lieu qui s'éleue entre la riuiere de Seine & la foreſt luy donna la matiere de ces vers.

STANCES.

MAintenant que l'amour, acheuant ſon deſſein
De me rendre amoureux, a mis dedans mon (ſein
Et ſa flamme & ſa fléche:
Seine n'aprochez plus ſi prés de mon ſeiour,
Helas ie crain pour vous que le feu d'vn amour
Trop chaut ne vous aſſeche.

Et vous cheres foreſts dont ie ſuis trop prochain,
Pourrez-vous point trouuer quelque fatale main
Qui de moy vous recule:
Auecque mes ſoûpirs i'exale tant de feux,
Que ie n'oſe éuenter ce braſier amoureux
De peur qu'il ne vous brûle.

O Seine bien plutoſt aprochez-vous de moy,
Puiſque cette volage a méprisé ma foy,
Mon amour & mon ame:
Apelez auec vous tous vos petits ruiſſeaux,
Groſſiſſez voſtre cours, verſez ſur moy vos eaux,
Pour éteindre ma flame.

Mais plutoſt, ô foreſts venez donner ſecours,
Ne laiſſez pas noyer de ſi belles amours,
Qu'vne flame feconde
Vous allume plutoſt, monſtrant à cette fois
Que pour vn ſi beau feu vous fournirez de bois
Iuſqu'à la fin du monde.

LE FANTOSME.

A Gabriele.

O Cher objet de ma douleur;
Gabriele, oyez le malheur
Qui m'a ſuiuy la nuit paſſée:
Et puiſqu'il ne plaiſt pas aux cieux
Que vous l'ayez veu de vos yeux,
Voyez-lé de voſtre penſée.

Ce n'eſt vn ſonge que i'ay veu,
Ie n'êtoy de ſens depourueu,
Et de cette hiſtoire palpable
Le diſcours n'eſt point fabuleux:
Car bien qu'il ſoit miraculeux,
Il n'en eſt pas moins veritable.

Mais maintenant que i'ay paſſé
Le mal dont i'eſtoy menacé,
Et que mon deſſein me fait rire:
La crainte qui me vint ſaiſir,
Eſt bien moindre que le plaiſir
Que ie prens à vous la décrire.

Preſſé d'vn feu qui ne s'éteint,
Sur la minuit ie fu contraint
D'aller au ſecours de ma Belle:
Mais pour trouuer vn lieu ſi beau,
L'amour voulut que ſon flambeau
Fiſt l'office de ma chandelle.

On tua ſa flame ſoudain,
Mon bras fut ſaiſi d'vne main,
Et la peur m'ayant clos la bouche,
Demy mort, & tout halletant,
L'on me remit en vn'inſtant
Sur mon lict ainſi qu'vne ſouche.

L'amour, auant qu'il fut matin,
Chaſſant la peur de ce lutin
Dont mon ame eſtoit occupée:
Ayant r'apelé ma vigueur,
Remit l'aſſeurance en mon cœur,
Et dedans la main mon eſpée.

O Gabriele, vos apas
Firent lors reſoudre mes pas
A cette ſeconde ſortie:
Mais me trouuant au meſme lieu,
Ie recognu pour lors qu'vn Dieu
Ou qu'vn diable eſtoit ma partie.

Vn portrait ſe preſente à moy,
Qui me fit voir ie ne ſçay quoy
De ſi rare dans ſa figure:
Qu'alors ie creu que le pinceau
Auoit ſçeu peindre vn corps plus beau
Que n'en peut former la nature.

Mais tandis que tant de beaux traits
Par le pouuoir de leurs attraits
Me perſuadent qu'on l'adore:
Vn peu de lueur me fit voir
Que ce viſage eſtoit plus noir
Que ne ſeroit celuy d'vn more.

O viſage qui m'as ſeduit,
Puiſque tu n'es beau que de nuit,
Et que tu cherches les lieux ſombres,
Doy-ie pas iuger à ton teint
Que ſans doute Apelles t'a peint
Depuis qu'il eſt parmy les ombres.

Tremblant de peur, à demy nu,
I'eſtois à la fin paruenu
Proche de la porte fatale,
Quand vn eſprit contre mon gré
Me fit deſcendre le degré
Et m'entraîna dans voſtre ſale.

Que vîtes-vous dedans ces lieux,
Que me fit-on, dites mes yeux?
Vous ſeuls ayant veu ces merueilles,
Vous ſeruirez à tout le moins,
Par voſtre raport de témoins
A l'étonnement des aureilles.

Vn petit bruit qui dura peu,
Fut ſuiuy de l'éclat d'vn feu,
Qui m'ayant donné de la veuë
Par l'office de ſes clartez,
Me fit paroître les beautez
D'vne deeſſe toute nuë.

Son teint en blancheur ſans pareil,
Vn peu coloré de vermeil,
Me fit iuger entr'autres choſes
Que la neige du lis viendroit
Faire vn meſlange en cet endroit
Auec l'écarlate des roſes.

Elle rougit en me voyant,
Et par apres ſe ſouriant,
Son beau ſein reprochoit pour elle,
Auec des amoureux dédains,
A la pareſſe de mes mains,
Le fruit d'vne fraiſe iumelle.

En regardant cette Cypris,
Le fer tomba que i'avoy pris:
Qu'euſſay-ie fait voyant ces charmes
Qui me decouuroient vn treſor,
Où rien n'éclatoit que de l'or
Qui m'oſtoit le fer de mes armes.

Mon ame, il n'apartient qu'aux dieux,
De reſiſter à ces beaux yeux
Qui vous ont doucement trompée:
Et puiſque vos efforts ſont vains,
Souffrez que lui donnant les mains
Ie laiſſe à ſes pieds mon eſpée,

Surpris d'vn tel étonnement,
La peur m'oſta le iugement,
Et quoy que la force m'inſpire,
Cet accident me reſolut
De trouuer vn port de ſalut
Pour me tirer de ce martire.

Ne recherchez plus le ſujet
Qui m'éloigna de cet objet:
Ma plume doucement contrainte
Eſcrit icy qu'en verité,
Si rien n'égalloit ſa beauté,
Rien auſſi n'égalloit ma crainte.

Mais ie ne ſçay comme il ſe fit,
Que ie me trouuay ſur mon lit,
Où le deffaut de mon courage,
Me fit ſentir vn tel effort,
Que bien que ie fuſſe à Bon port
Ie craignois encor le naufrage.

En mil ſix cens dix-neuf, lors que le grand Conſeil eſtoit à Orleans, vne ieune Damoiſelle de Paris gaigna mes premieres affections, & me fit perdre mes dernieres eſtudes. Mais malgré tous les obſtacles, l'amour me perſuada qu'eſtant le maiſtre des dieux ie ne deuoy craindre la reſiſtance des hommes.

SONNETS.

Pour Helene.

N'Opoſez à l'amour qui maintenant me preſſe,
Le defaut de mon âge ou de ma liberté,
L'amour eſt vn enfant, il aime la ieuneſſe,
L'amour eſt vn dieu libre, il ſuit ſa volonté.

Me croyez-vous faillir aimant vne maiſtreſſe,
L'homme ne peut faillir qui ſuit la deité:
Que ſert-il d'aporter du plomb à ma viteſſe,
Si i'ay les mouuemens d'vne diuinité?

Amour, pour vaincre tout ie ne veux que tes armes:
Mais pour vaincre ma belle il ne faut que mes larmes:
Que ſi les plus grãds biẽs ſuiuẽt les plus grãds maux,

Ne doy-ie pas ſouffrir vn Ilion de peine,
Et ne regretter point le temps de mes trauaux
Si ie veux meriter la conquête d'Helene.

Le retour d'Helene à Paris.

LE iour que m'aportoit le ciel de ta preſence,
Se va donc éclipſer par vn depart ſi promt,
Qu'il dérobe à mes yeux les aſtres de ton front
Par l'enuieuſe nuit d'vne fâcheuſe abſence.

Tu pars & ie demeure, & pour ma recompenſe
Tu me laiſſes vn mal qui n'a point de ſecond,
Qui met la langue aux yeux, qui d'vn torrẽt fecond
Font vn fleuue de pleurs d'vn fleuue d'eloquence.

Ma belle c'en eſt fait, tu changes de ſejour:
Mais changeant de pays, ne change point l'amour
Que tu m'as dit porter au ſeruiteur d'Helene.

Si le Loire a ſouffert nos braſiers amoureux,
Cruelle, voudrois-tu pour éteindre leurs feux,
Aller prendre de l'eau dans le fleuue de Seine?

A la meſme.

HElene, de mon mal vnique allegement,
Helene, bel objet apres lequel i'aſpire,
Helene, doux ſujet pour lequel ie ſoûpire,
Helene mon plaiſir, Helene mon tourment.

Helene, helas! Helene, y penſant ſeulement,
Ie demeure ſans voix quand ie veux vous le dire:
Quand ma main prend ma plume, afin de vous l'é-
crire,
Par trop de promtitude, elle eſt ſans mouuement.

I'écriray toutesfois, indomté de courage,
Que pour voſtre ſujet, adorable viſage,
Tous les obſtacles ſont ſujets de mon mépris.

Vous cacher, me bannir, c'eſt bien perdre ſa peine,
Pourquoy ne peux-ie pas eſtre vn ſecond Paris,
Si le ciel vous fait eſtre vne ſeconde Helene?

Autre ſur le meſme ſujet.

L'Amour de mes penſers, comme de ſon pinceau,
Vous peint à mon eſprit, ſi ie clos ma paupiere
Ie vous vois en dormant, ſi ie ſuis ſans lumiere,
Pour m'éclairer de nuit vous eſtes mon flambeau.

Si ie ſuis ſur la terre, ou ſi ie ſuis ſur l'eau,
Vous me ſuiuez ſur terre, & deſſus la riuiere:
Car ie vous voy touſiours & deuant & derriere,
La croupe du cheual, la poupe du bateau.

Encor que de mon corps le voſtre ſoit abſent,
A mon eſprit touſiours voſtre corps eſt preſent:
Conçeuez-vous cela ma diuine maîtreſſe.

Si penetrer les corps par ſon agilité
Eſt la propre action de la diuinité,
L'amour m'avoit bien dit que vous eſtiez deeſſe.

En faueur de Ieanne, &c.

STANCES.

I'Ay trop long-temps rêué deſſus ce beau viſage,
Pour ne confeſſer pas que i'en aime l'objet:
Et ſi Ieanne me dit que ie ne ſuis pas ſage,
Auſſi-tôt ie diray qu'elle en eſt le ſujet.

L'objet de ſes beautez dont mon eſprit s'enflame,
M'aſſiege tellement qu'il me ſuit en tous lieux,
Et mes yeux l'ont porté tant de fois en mon ame,
Que mon ame touſiours le raporte à mes yeux.

Sçachant la liberté que i'ay d'être auec elle,
D'entendre ſes diſcours & de voir ſes apas,
Le iugement de ceux qui la verroient ſi belle,
Condamneroient le mien ſi ie ne l'aimoy pas.

Ie l'aime, & toutesfois par cet amour i'auouë
Quelles ſont ſes beautez, & quel eſt mon defaut:
Car la nommant parfaite, alors que ie la louë,
Ie dy tout, & pourtant i'en dy moins qu'il ne faut.

Tant

Tant de difficultez que mon amour se forge,
Ne peuuent trauerser l'effet de mon dessein:
Car de peur de gâter la neige de sa gorge,
Ie renferme aussi-tôt le feu dedans mon sein:

Ieanne, puisqu'en tes yeux vne flame innocente,
Pour me brûler la nuit s'allume tous les iours:
Ma plume aux mesmes yeux auiourd'huy represéte
Les traits de ton visage & ceux de mes amours.

SONGE.

CEt Hyuer en dormant ie ſonge que ma flore,
Voulant recõpenſer mes peines & mes pleurs,
Me careſſe, me baiſe, & me promet encore
De me garder le fruit de ſes premieres fleurs.

Ainſi durant la nuit ſe leue mon aurore,
Afin de m'aſſurer que les deſtins meilleurs
Dans cette viſion mettoient vn elebore,
Qui purgeant mon eſprit guariſſoit mes douleurs.

Mais tandis que ma main à l'arreſter s'employe,
Ce corps ſubtil s'écoule, & moy dans cet effort
Ie m'éueille, en criant, ô cauſe de ma ioye,

Sommeil, l'on vous a creu le frere de la mort,
Mais puiſque vos faueurs m'ont fait baiſer Siluie,
Ie vous croy bien plutoſt le pere de ma vie.

La Maîtreſſe de Siluandre l'ayant obligé d'vne bague d'or, dans le chaton de laquelle eſtoit vne turquoiſe, il luy fait ce remerciement ou plutoſt ce reproche.

VOyant les maux que i'ay ſouffers
Deſſous la rigueur de vos fers,
Sçauante en l'art de mignardiſe,
Afin d'en adoucir le poix,
Vous venez flatter ma franchiſe,
En donnant de l'or à mes doigts.

Soyez, ſoyez plutoſt auare,
Ne vous montrez plus ſi barbare;
Ie voy bien qu'à la verité
Voſtre humeur n'eſtant plus françoiſe,
Prend du Croiſſant la qualité,
Pour me donner vne turquoiſe.

LE MELANCOLIQVE.

Siluandre trouue du diuertiſſement à la meditation de la voix de ſa Maîtreſſe.

STANCES.

O Vous dont les attraits ont eſté ſi puiſſans,
Que mon eſprit forcé de deffendre mes (ſens
A receu des attaintes:
Excuſez ſi ie parle icy de mon tourment,
Souffrant ie ne peux pas auoir du ſentiment,
Et n'auoir pas de plaintes.

Ou pleurez ou m'aimez, eſtant ſans amitié,
Rendez-moy pour le moins les marques de pitié
Qu'ont les plus belles ames:
Et ſans me tourmenter d'vn ſupplice nouueau,
Ne me refuſez pas de me donner de l'eau,
Me refuſant vos flames,

Que ſi vous me iugez indigne de vos pleurs,
Dites-lé pour le moins, pour flatter mes douleurs,
Dans le mal qui me touche:
Helas! parlez à moy, ſi vous ne voulez pas
Que i'emprunte vos yeux pour pleurer mon trépas,
Prêtez-moy voſtre bouche.

Cette diuine bouche a des propos ſi doux,
Que ſoit que mon offence apelle ſon courroux,
Ou qu'elle me conſole:
Mon eſprit ſe reſſent tellement allegé,
Qu'il veut encor faillir, qu'il veut eſtre affligé
Pour ouyr ſa parole.

Quoy vous parlez des yeux, & leurs puiſſans regards,
Me iettent dans le cœur & des traits & des dars,
Dont la rigueur me tuë:
Beaux yeux que i'aime tant, auez-vous le pouuoir
Qu'on donne aux baſilics, que l'homme ne peut voir
Sans mourir de leur veuë.

Pardonnez moy, beaux yeux, humble ie me repens,
Alors que ie compare au venin des ſerpens
Voſtre feu qui m'éclaire:
Vous eſtes bien plutoſt des aſtres, mais les dieux
Ont tort de vous loger, pour luire dans les cieux,
Auec le ſagitaire.

Au pouuoir de vos yeux vous adioûtez encor,
De vos cheueux frisez les tresses qui sont d'or,
Dont la puissance est telle:
Que ie ne peux trouuer d'assez forte raison
Qui deffende aux captifs d'entrer à la prison
Où la chaine est si belle.

Non, ie n'estime pas que la captiuité
D'vn ioug si gracieux contre ma liberté
Me donna de la peine:
Car pour m'oster du cœur tout mescontentement,
Ie demande aussi-tost d'entendre seulement
La voix de Madeleine.

O voix qui me charmez par vos enchantemens,
Et qui coulez aux cœurs tant de contentemens,
Ie tairay vos loüanges:
Puis qu'vn mortel ne peut loüer sans vanité
L'incomparable voix d'vne diuinité
Qu'auec la voix des Anges.

Anges mignons du ciel, Anges à cette fois,
Prêtez-moy vostre esprit, prêtez-moy vostre voix,
Pour loüer ma deesse:
Anges excusez-moy, car ie me suis mespris,
Vous n'auez plus de voix, vous n'auez plus d'esprits
Qu'au corps de ma maîtresse.

DISCRETION.

VOus auez menti ma memoire,
Ie n'en fu iamais poſſeſſeur,
Iamais Philis ne m'a fait boire
Ce que l'amour a de douceur.

Ma Philis, vous ay-ie baisée,
Ne m'en faites point ſouuenir:
Car ie commande à ma penſée
De ne m'en pas entretenir.

O ſolitude ma fidelle,
Si ie vous ay parlé iamais
Que ie ſuis le cœur de ma belle,
Dites-lé, ie vous le permets.

Philis, demandez aux campagnes,
Aux humbles valons, aux coſteaux,
A ſes orgueilleuſes montagnes,
A ſes foreſts, à ſes ruiſſeaux.

Ce ſont là tous mes ſecretaires:
Mais ie peux vrayment vous iurer,
Qu'ils ne ſçauent pas les affaires
Que ie veux moy-meſme ignorer.

Et toutesfois ie vien d'aprendre
Que vous m'apellez indiſcret,
Et que vous dites que Siluandre
Ignore les loix du ſecret.

Nous n'auons eu pour témoignage
De nos ſaints & chaſtes amours,
Que les buiſſons de ces bocages
Où les eaux amuſent leurs cours.

Si nos amours ſont décelées,
Ces eaux l'ont dit à leurs poiſſons,
Ou quelque oyſeau de ces vallées
La peut-eſtre apris des buiſſons.

Cette eau ne peut ſouffrir l'iniure
Qu'on luy fait à cauſe de vous;
Oyez-vous pas qu'elle en murmure,
Et qu'elle en parle à ſes cailloux?

Les oyſeaux ſont de la partie,
Car ils défendent les buiſſons,
Diſant à l'eau pour repartie,
Que les maquereaux ſont poiſſons.

Ceſſez de me blâmer, ma belle;
Car le ciel marri de mes maux,
Pour accorder noſtre querelle,
Fait disputer les animaux.

SILVANDRE
SE PROMENANT DANS
les foreſts, s'entretient auec l'Echo, de ſes Amours.

AVeugles paſſions, deſeſpoirs furieux,
Qui peut m'oſter l'objet, qui m'aſſiege (de mon ame:
les yeux,
Et qui fait de mes yeux les bourreaux
Qui peut de mes braſiers faire mourir la flame,
Qui peut contre vn tiran m'exempter de ſa loy?
Et parmy les frayeurs qui peut m'oſter démoy?
Echo. *Moy.*

Toy qui parles en l'air, & qui ne veux paroiſtre,
Si i'ignore mon mal, le pourrois-tu connoiſtre?
Mon mal bleſſe mon cœur, & mõ cœur s'en nourrit;
Vn enfant me tourmente, vne femme s'en rit:
Qui pourroit m'alleger dedans cette torture,
Que me conſeille-tu dans le mal que i'endure?
Echo. *Dure.*

Durer dedans les feux, durer dans le foucy,
Ie ne peux sans mourir, ie ne peux viure ainsi.
Echo. *Si.*

Si, mais comment cela, dy-moy que faut-il faire,
Pour durer dans le mal d'vn tourment volontaire?
Echo. *Taire.*

Quoy se taire & souffrir? comment, ne faut-il pas
Accuser la cruelle, & blasmer ces appas?
Echo. *Pas.*

Mais que me sert cela d'endurer dauantage,
Qui me fera iouyr de cet humeur volage?
Echo. *L'âge.*

L'âge, que veux-tu dire, elle a plus de vingt ans,
Est-il pas la saison d'auoir ce que i'attens?
Echo. *Temps.*

Que faut-il faire encor, afin que ma constance,
Apres vn si long-tems, ne soit sans récompence?
Echo. *Pense.*

Ie penſe à luy vouloir tout le bien que ie peux,
Ie penſe à l'agrandir à l'égal de mes veux:
Ie penſe que mes vers, la rendant ſans exemple,
Contraindront nos neueux à luy bâtir vn temple:
Tant & tant de penſers ſeront-ils ſuperflus,
Peut-elle auoir de moy quelque choſe de plus?
Echo. *Plus.*

De plus, hé qu'ay-ie encor, ta reſponſe m'entame
D'vn piquant aiguillon le plus profond de l'ame?
Echo. *L'ame.*

Mon ame reſte encor, ne faut-il plus ſinon
Que preſenter mon cœur à l'honneur de ſon nom?
Echo. *Non.*

De cet amour naiſſant l'vnion mutuelle,
Doit en dépit du temps demeurer immortelle.
Echo. *Telle.*

Mais qu'aymay-ie premier, ſon bel œil ou ſa main,
Qui me fit amoureux la voyant ſans deſſein?
Echo. *Sein.*

L'amour auec ſes traits, d'vne telle victoire,
Eſt donc le redeuable à ce beau ſein d'yuoire.
Echo. *Voire.*

Elle a ie ne ſçay quoy qui n'a point de pareil,
Et qui peut égaller la clarté du ſoleil.
Echo. *L'œil.*

Comment la faut-il voir, afin d'auoir la veuë
D'une telle beauté qui ne m'eſt pas connuë?
Echo. *Nuë.*

Quel temps faut-il choiſir pour auoir ce deduit,
A qui le iour fait tort & la chandelle nuit?
Echo. *Nuit.*

De qui peux-ie obtenir la faueur que i'apelle,
Ce que peut obtenir vn ſeruiteur fidelle?
Echo. *D'elle.*

A la fin quel ſeray-ie, alors que les bons dieux
Me permettront ce bien dont i'eſtois enuieux?
Echo. *Vieux.*

Mais enfin que feray-ie, afin que la pariure
Ne me face vieillir auecque cette iniure?
Echo. *Iure.*

Ie iure que ie l'aime, & ſi tous mes tourmens
Ne trouuent point de fin apres tant de ſermens.
Echo. *Mens.*

Que ie mente, perfide, & cõmette vn blaſphéme,
En iurant que ie l'aime autant comme moy-même;
Ie l'aime & ie le iure. Hé quoy, nommeras-tu?
Et iurer & mentir, vn acte de vertu;
Trouue plutoſt le nom du deuot ſacrifice,
Qui m'a fait immoler mon cœur à ſon ſeruice.
Echo. *Vice.*

Vn vice, mon amour, c'eſt bien n'eſtimer point
Pour parfaite vertu cette ardeur qui m'époint.
Echo. *Point.*

Répon-moy, que ſeray-ie, ayant quitté l'vſage
D'adorer les beaux traits de ce diuin viſage?
Echo. *Sage.*

Mais que ſeray-ie, ayant vn iour entre mes bras
L'obiet de mes plaiſirs & de tout mon ſoulas?
Echo. *Las.*

Ouy, laſſé de plaiſir; mais que peut-on ſe faire,
En poſſedant le bien que poſſeder i'eſpere?
Echo. *Pere.*

Le ſeray-ie bien-toſt? i'eſtois éuanouy,
Tu m'as reſuſcité, ce nom m'a réiouy.
Echo. *Ouy.*

Que deuiendra ma belle, apres que mon martyre
M'aura fait poſſeſſeur de ce bien ou i'aſpire?
Echo. *Pire.*

O bons dieux, quels ſeront les plaiſirs de mes iours,
Si ma belle me veut dénier ſon ſecours?
Echo. *Cours.*

Ie ne ſçay qui me trouble eſcriuant ce langage,
Qui m'oſte la raiſon, l'eſprit & le courage?
Echo. *Rage.*

Comment, cette fureur, autresfois mon meſpris,
Me poſſede à preſent où ſont tous mes eſprits.
Echo. *Pris.*

Mais pour deuenir ſage, ayant vne maîtreſſe,
Ne dois-ie pas l'aimer, ou bien l'aimer ſans ceſſe?
Echo. *Ceſſe.*

Que donc mon amour ceſſe, ô conſeils de rocher,
Ie m'eſtonne comment l'amour peut te toucher?
Non, tu n'aimas iamais, ce n'eſtoit qu'vne fable,
De dire qu'à l'Echo Narciſſe eſtoit aimable?
Babillarde tay-toy, maudit qui te trouua,
Car qui s'arréte à toy iamais il n'acheua.
Echo. *Va.*

POVR PHILIS.

LE MIRACLE D'AMOVR.

POVR PHILIS.

LE MIRACLE D'AMOVR.

SONNET.

Babilone a vãté ſes murailles de brique,
Rhode a fait renommer ſon coloſſe orgueilleux,
Et l'Egipte a fait cas des ſommets (ſourcilleux,
D'vne maſſe de pierre admirable en fabrique.

Epheſe aimoit ſon temple ainſi qu'vne relique,
Semiramis auoit des iardins merueilleux,
Le tombeau de Mauſole eſtoit miraculeux,
Et ne luy cedoit pas Iupiter olimpique.

Les anciens ont dit merueilles en leurs vers,
Des miracles premiers qu'on vit en l'vniuers:
Mais moy i'ay pour ſujet la merueille ſeconde.

O ma Philis, alors que ie décry vos yeux,
Celebre qui voudra ſept miracles du monde,
Ie reſerue à ma plume vn miracle des cieux.

M

SONNET.

L'On ſe trompe, anciens, d'écrire qu'en voſtre âge (beaux:
L'amour n'auoit point d'yeux, il en auoit deux
Mais vous n'auez pas veu ces celeſtes flambeaux,
Deſquels depuis vint ans il a perdu l'vſage:

Amoureux, aprenez comment ce dieu volage
Voulut perdre le feu de ces aſtres gemeaux:
Ne blámez mes diſcours pour eſtre trop nouueaux,
Philis a de mes vers le viuant témoignage.

Lors que Philis nâquit, pour l'orner de beauté,
Chaque Dieu d'vn rayon de ſa diuinité,
Fauoriſa le point de ſa belle naiſſance.

Mais voulant ſurpaſſer l'effort de leur puiſſance,
Pour luy faire vn preſent, Cupidon aima mieux
En deuenir aueugle, & luy donner ſes yeux.

SONNET.

BEaux yeux où luiſez-vous, mes ſoleils que i'adore,
Sans vous, pour moy le iour n'a rien qu'obſcurité:
Beaux cheueux prenez-vous vne autre liberté,
Cependant que captif vous me tenez encore.

Beau viſage, plus beau que celuy de l'aurore,
Le deſirable obiet de ma felicité:
Bel eſprit, qu'vn rayon de la diuinité,
Fait que l'homme l'admire & que l'Ange l'honore.

cAmoureux entretiens, agreables diſcours,
Beautez, charmes, apas, mignardiſes, amours:
O Philis mon ſouhait, ô Philis mon enuie.

Philis belle d'eſprit, Philis belle de corps,
Preſence de Philis ſi i'ay par vous la vie,
Abſence de Philis i'ay pour vous mille morts.

SONNET.

O Nuit pour mes ennuis tant ſeulement feconde,
Pourquoy n'aportez-vous la fin à mes trauaux?
Serez-vous plus qu'à moy fauorable aux cheuaux?
Repos, ſeray-ie ſeul ſans repos en ce monde?

Sommeil, dans les longueurs de cette nuit profonde,
Pourquoy réueillés-vous mon amour & mes maux?
Quand vous flattez les yeux de tous les animaux,
Aux peines que ie ſouffre aucun ne me ſeconde.

Sommeil, retirez-vous, vous nuiſez à mes veux,
Le froid de vos pauots aſſoupiroit mes feux:
Allez ſommeil, allez, laiſſez venir l'aurore.

Car puiſque les proces m'ocupent tout le iour,
Si cependant la nuit ie repoſois encore,
Ie n'aurois point de temps pour penſer à l'amour.

SONNET.

IE diſoy l'autre iour ma peine & ma triſteſſe
Sur le bord ſablonneux d'vn ruiſſeau, dont le cours
Murmurant, s'accordoit au langoureux diſcours
Que ie faiſois aſſis proche de ma maîtreſſe.

L'occaſion lui fit trouuer vne fineſſe;
Siluandre (me dit-elle) objet de mes amours,
Afin de t'aſſurer que i'aimeray touſiours,
Ma main deſſus cette eau t'en ſigne la promeſſe.

Ie creu tout auſſi-toſt que ces diuins ſermens,
Commençant mon bonheur, finiroient mes tourmens,
Et qu'enfin ie ſerois le plus heureux du monde.

Mais, ô pauure innocent, de quoy faiſoy-ie cas,
Eſtant deſſus le ſable elle eſcriuoit ſur l'onde,
Afin que ſes ſermens ne l'obligeaſſent pas.

SONNET.

L'Inhumaine Philis m'auoit mis en colere,
Voyant que mes douleurs ne la pouuoiẽt toucher,
Quand ie priay l'amour qu'il luy pleût de chercher
Vn remede qui peût adoucir ma miſere.

Montre-moy (me dit-il) cette ame trop auſtere,
Vn trait ſi penetrant ie luy veux décocher,
Que ie la perçeray fut-elle de rocher,
Et luy feray ſentir combien ie ſuis ſeuere.

En fin ie luy fis voir les roſes & les lis,
Qui ſe faiſoient l'amour ſur le teint de Philis:
Mais à peine vit-il vne choſe ſi belle,

Que ſa fleche auſſi-tôt de ſes mains écoula:
C'eſt ma mere (dit-il) que tu me monſtres-là,
Temeraire, veux-tu que ie tire contre elle?

SONNET.

ET la mer & l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer eſt amere, & l'amour eſt amer,
L'on s'abyme en l'amour auſſi bien qu'en la mer,
Car la mer & l'amour ne ſont point ſans orage.

Celuy qui craint les eaux qu'il demeure au riuage,
Celuy qui craint les maux qu'on ſouffre pour aimer,
Qu'il ne ſe laiſſe pas à l'amour enflamer,
Et tous deux ils ſeront ſans hazard de naufrage.

La mere de l'amour eut la mer pour berçeau,
Le feu ſort de l'amour, ſa mere ſort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouuoit éteindre vn braſier amoureux,
Ton amour qui me brûle eſt ſi fort douloureux,
Que i'euſſe éteint ſon feu de la mer de mes larmes.

LA COLERE
DE SILVANDRE
CONTRE LES SOTISES
DV MONDE.

A MONSIEVR
LE PRESIDENT
DE BERNIERES.

SATYRE.

O Soleil par qui nous voyons,
Dont le flambeau pour nous s'allume,
Prête-moy l'vn de tes rayons,
Afin de me seruir de plume:
Donne le iour par le secours
De ta lumiere à ce discours,
Et lors il me sera possible
De peindre icy la verité,
Et de la rendre autant visible
Comme est visible ta clarté.

Le pouuoir du Tyran d'Athenes,
Et la contrainte de ses loix,
Ne peuuent défendre la voix
A la langue de Demosthenes:
Ce cœur inébranlable est tel,

Que l'effet d'vn poiſon mortel
Ne l'étonne alors qu'il le touche,
Quand malgré la captiuité
La mort void ſortir de ſa bouche
Et la vie & la verité.

S'il falloit que de cette ſorte
Le diſcours nous fut défendu,
Nos courages n'ont pas perdu
La clef d'vne pareille porte:
Monſtrons, monſtrons à l'vniuers,
Par la liberté de nos vers,
Que nos plumes ont vn office
Que le temps n'a point abatu,
C'eſt de donner le blame au vice,
Et la loüange à la vertu.

Tu m'échapes, ô patience,
Quand ie voy le front d'vn réueur,
Qui dit qu'au prix de ſon labeur
Le ciel a vandu la ſcience:
O foibles eſprits dépendans
De la noire humeur des pedans,
Aprenez de cette lecture
Que vous vous trauaillez en vain,
Lors qu'en dépit de la nature,
Le ſeul art vous prête ſa main.

Vne ſeuere ſolitude
Ne lime point ce que i'eſcris,
Ie ne peux battre mes eſprits
Deſſus l'enclume de l'étude:
Tant de liures & d'inſtrumens
Qui rabotent nos iugemens,
Dans la boutique des écholes,
Nous ſont cognoiſtre à nos deſpens,
En voulant former nos paroles,
Que l'on y difforme nos ſens.

Pedans, ie fais vn ſacrifice
De vos verges & de vos noms,
Et de vos bonnets aux aſnons,
Pour immoler voſtre artifice
A la puiſſante deité
De mon naturel irrité:
Ie veux, ie veux à voſtre honte,
Deuant les yeux de l'vniuers,
Que quelque bon eſprit confronte
Vos eſcrits auecque nos vers.

Ignorans que la bile enfume,
D'vn gros ſang tellement noirci,
Qu'on void auſſi-tôt obſcurci,
Tout ce que touche voſtre plume:
Pedans, ie vous coniure tous,

Puiſqu'on doit châtier les fous
Qui gâtent le papier de France,
A renoncer preſentement
De mettre au iour voſtre ignorance
Pour éuiter le châtiment.

Mais ne craignez point de me lire,
Vos deffauts ſeroient trop heureux,
Si quand ie me faſche contre eux,
Pour vous ie deuenoy ſatyre:
Dites que l'art donne les mains
A des naturels plus qu'humains,
Et qu'il ne peut auec ſes veilles,
Par la plume, faire monter
Si haut les aîles des corneilles
Que des oyſeaux de Iupiter.

Puis qu'vne douce humeur m'apointe
Auecque mes plus grands riuaux,
Mon éperon pour les cheuaux
Seulement aura de la pointe:
Quand les fauoris d'Apollon
Ont dans leur plume vn aiguillon
Qui picque & bleſſe les aureilles,
Qu'on flatte ſes mignons du ciel,
Alors ils ſeront des abeilles
Qui ne donneront que du miel.

C'eſt contre vous, ame tortuë,
Qui voulez détourner le ſens
De mes vers les plus innocens,
Que ma colere s'euertuë:
Contre vous ma plume de fer
Empruntera dedans l'enfer
Des traits tellement effroyables,
Qu'ils feront auoüer à tous,
Qu'on pourra trouuer de beaux diables,
S'ils ſont comparez auec vous.

Vous qui, commettant des offences,
Recherchez les lieux plus cachez,
Eſtimez-vous qu'à vos pechez
Ces voiles ſeruent de défences:
Que ſi l'effort de nos eſprits,
Par les ſciences a compris
Ce qui fait rouler le tonnerre,
Et les autres ſecrets des cieux,
Penſez vous pouuoir ſur la terre
Cacher quelque choſe à nos yeux.

Non non, n'irritez point nos veines
Flattez les plutoſt, ignorans,
Et craignez au moins nos torrens,
Si vous n'aimez pas nos fontaines:
Mais vous qui cheriſſez l'honneur,

Beaux esprits, cherchez le bon-heur
D'auoir ces pinceaux fauorables,
Qui par nostre dexterité
Peuuent mesme vêtir les fables
Des couleurs de la verité.

O CHARLES, de qui le genie
S'est rendu le maistre du mien,
Si quelque meilleur entretien
Vostre loisir ne me dénie,
Voyez dans ces derniers portraits
La gentillesse de mes traits,
Ou des choses que i'ay dépeintes,
La delicate obscurité,
Auec les ombres de mes feintes,
Met au iour cette verité.

Nains d'esprit, petites ceruelles,
Ne soyez point si curieux
Que de vouloir ietter les yeux
Dessus des images si belles:
CHARLES, seul objet de mes veux,
C'est à vous, esprit vigoureux,
A qui s'adressent ces figures:
Car ie quitteroy les pinceaux,
Si pour regarder mes peintures
Vn autre en tiroit les rideaux.

L'INNO-

L'INNOCENCE D'AMOVR.

SONNET.

TV me dis que l'amour eſt touſiours en enfance,
Qu'il ſe plaiſt, comme enfant, à mille petits jeux,
Et s'il bleſſe quelqu'vn ſe ioüant de ſes feux,
Que le mal qu'il luy fait vient de ſon ignorance.

Qu'aueugle eſt cet archer qui n'a pas connoiſſãce
Où fraperont ſes traits qui ſont ſi dangereux:
Et ſi pour ſon ſujet quelqu'vn eſt malheureux,
Tu m'aſſures que c'eſt vne pure innocence.

S'il eſt vray que l'amour ne t'eſt pas inconnu,
Qu'il eſt vn imbecile, & qu'il va touſiours nu,
Innocent, dépoüillé de malice & de ruſe:

N'ay-ie point de raiſon, quand le mal que ie ſens
Me fait dire, qu'Herode auroit eu quelque excuſe,
S'il eut tué l'amour auec les Innocens.

LE MISOGINE.

L'Amour durant mon premier âge,
Auec les fers du mariage,
Lioit mon corps & ma raiſon:
Mais à preſent ma femme eſt morte,
Et i'ay la clef de cette porte
Qui me retenoit en priſon.

Tous mes ſoins s'en vont en fumées,
Auec ces torches allumées,
Quand au tombeau ie la conduy:
I'ay donc raiſon ſi ie celebre,
Au lieu d'vne oraiſon funebre,
Vn chant de triomphe auiourd'huy.

La bien-ſeance, en ſa memoire,
Me fait porter la couleur noire:
Mais ie vous diray nettement,
Que c'eſt pour ne rompre la mode,
Et que ce dueil ne m'incommode,
Ne paſſant point le vêtement.

Bien vîte auec cet equipage
Ie dreſſe aux enfers vn voyage,
Pour dire à ce vieux nautonnier
Qu'il paſſe toſt ſa vaine idole,
Et que ie donne vne piſtole
Pour ma femme, au lieu d'vn denier.

I'ay le deſſein dans ma penſée,
Alors qu'elle ſera paſſée,
De faire ma plainte à Pluton,
Qu'vn diable pour me rendre infame,
Deſſous la forme d'vne fame,
Me fit épouſer Alecton.

Ie diray qu'au lieu de Cerbere
Il peut enchainer ma Megere,
Eſtant aſſuré que ſa voix,
Encor qu'elle n'ait qu'une teſte,
Fait plus de bruit que cette beſte
Laquelle en a iuſques à trois.

Ainſi ie veux faire trophée
D'aller aux enfers comme Orphée:
Mais ſi ce ſot veut ſejourner,
Afin que ſa femme reuienne,
I'y deſcens afin que la mienne
N'en puiſſe iamais retourner.

LA DIGNITE'
Des vendeurs de lanternes & de cornets d'écritoire.

VEndeurs de cornets d'écritoire,
Et tous vous autres lanterniers,
Sçachez à quel degré de gloire
Monte l'honneur de vos mêtiers.

Par la ville ie vien d'aprendre
De l'vn de mes plus confidens,
Qu'on trouue des cornes à vendre
A la maiſon des Preſidens.

Voſtre honneur n'aura plus de bornes
Qu'on plaide contre vous ailleurs,
Car ceux qui trauaillent aux cornes
Ont par trop d'accez chez Meſſieurs.

Consolation sur la mort du Perroquet de Mademoiselle D.&c.

NE pleurez plus pour vostre perroquet,
Puis qu'il est mort vos pleurs sont inutilles,
La pauure beste a laissé son caquet
Par testament à l'vne de vos filles.

EPIGRAMME.

MOn honneur qu'ay-ie fait, au lieu d'estre loüé,
Tu ne sers maintenant que de fable à la ville,
Comment se feroit-il que n'ayant point joüé,
Ie peusse auoir perdu la qualité de fille.

Que si dans mon malheur aucun ne me défend,
Ie diray toutefois que ma faute est legere,
Ie pers le nom de fille en croyant vn enfant,
Lequel par ses conseils m'a fait deuenir mere.

LA ROBE ROVGE.

A la Nobleſſe.

PEtite Nobleſſe on vous flate,
Quand pour vous vêtir leſtement,
L'on dit que la ſeule écarlate
Vous doit ſeruir de vêtement.

Que ſi vos genereux courages,
Dans l'éclat de cette couleur,
Ont mis quelqu'vn des auantages
Que l'on doit à voſtre valeur.

Il ne faut pas qu'on degenere
Changeant vn vêtement ſi beau,
Mais ſi la robe en eſt trop chere,
N'en achetez que le manteau.

L'ESPERANCE.

A Clarice.

SI l'eſpoir d'vn iour fauorable,
Peut nourrir vn plus miſerable
Que ne pourroient peindre mes vers,
Me doit-on blâmer d'ignorance,
Lors que i'ay dit que l'vniuers
A pour nourrice l'eſperance.

Afin de rendre indubité
L'eſſay de cette verité,
Puiſque d'eſtre femme, Clarice
Eſpere depuis ſi long tems,
Pierre, mettez hors de nourrice
Cette fille de cinquante ans.

EPIGRAMME.

LE croirez-vous races futures,
Qu'vn maçon, vn ſimple artiſan,
A plus mangé de confitures
Que le plus friant Courtiſan.

Ie ne ſçay ſi le ſucre & l'ambre
Ne l'ont point trompé quelquefois:
Mais ie ſçay bien qu'vn pot de chambre
Auoit pour luy confit des nois.

EPIGRAMME.

DE noſtre forgeron qui cloche
La femme eſt vn autre Cypris,
Et ſans doute il y ſera pris,
S'il faut que ce ſoldat l'aproche,
Car l'almanach dit pour certain
Que ce Mars le ſera vulcain.

Sur la diſpute qu'eut Siluandre contre vn ieune Secretaire grandement gourmand, pour vne pomme.

VN ieune ſot de Secretaire,
L'excrement de quelque Notaire,
Ou le batard d'vn écriuain;
Ne merite pas cette gloire
Que pour punir ſon écritoire
Ie mette la plume à la main.

Son gentil habit du Dimanche,
Sa chemiſe & ſa fraiſe blanche,
Son beau caſtor & ſon cordon,
Craignant que l'ancre ne les touche,
Recherchent par tout vne bouche,
Afin d'implorer leur pardon.

C'eſt par raiſon & par contrainte,
Que pour combattre pour leur plainte
Ils cherchent vn autre ſoldat:
Vrayment ils auroient bel attendre
Qu'il euſt des mains pour les défendre,
Puis qu'il les a touſiours au plat.

Sans attente de repartie,
Vn homme ſe rend ſa partie,
Puiſqu'il ne peut ſe reuanger:
Cette bouche de ſecretaire
Ne diſcourut iamais d'affaire,
S'employant touſiours à manger.

Quoy que promette ſa caſaque,
Ie ne redoute point l'attaque
Où ſe prepare ce gourmand:
Que s'il eſtoit vn habile homme,
Iugeroit-il pas que la pomme
Sera du coſté du Normand.

EPIGRAMME.

QVand l'yurongne Martin fut vieux,
Le Medecin qui le conſeille,
Luy dit vn remede à l'aureille
Pour guerir le mal de ſes yeux.

Mon pauure compere Martin,
Ta maladie m'eſt connuë,
Tu n'auras plus tantoſt de veuë
Si tu bois encore du vin.

Lors Martin fermant ſes paupieres,
Adieu, dit-il, adieu lumieres,
Le bon Martin n'a que trop veu,
Et n'a pas encore aſſez beu.

Aueugle, ie feray connoiſtre
Cette veritable leçon,
Qu'il n'importe pour la feneſtre,
Pourueu qu'on ſauue la maiſon.

EPITAPHE.

CY giſt l'adonis d'Ethiope,
Vn ange beau comme vn Eſope,
Le ganimede de Pluton,
Et le maquereau d'Alecton,
Qui n'eut iamais autre poupine
A ſes coſtez que Proſerpine.

Cy giſt, mais non icy gira,
Il eſt viuant, mais il mourra,
Et de ſa mort i'ay tant d'enuie,
Que i'ay préuenu ſon tombeau,
Qui doit ſeruir durant ſa vie
A l'epitaphe d'vn corbeau.

EPIGRAMME.

SI tu veux opoſer, quand ta bouche eſt ouuerte,
Ton nez auantageux aux rayons du Soleil,
Ton nez de qui Bachus regretteroit la perte,
S'il en vouloit donner à Silene vn pareil.

Ton nez, alors ton nez ſi ferme tu demeures,
Et ſi tu veux ſerrer tes lipes en dedans,
Ton nez, patron des nez, me fera voir les heures
Que ſon ombre au Soleil marquera ſur tes dents.

EPIGRAMME.

IE veux que vous ſoyez ſages comme Neſtor,
Pour eſtre Magiſtrats vous n'êtes que profanes,
Et ne pouuez monter ſans vne échelle d'or
A la chaire où le pris éleue les ſotanes.

EPIGRAMME.

VN Iuge ſourd donnoit ſentence
Sur les differens de deux ſourds,
L'vn ſe plaint qu'vn autre l'offence
Et par effets & par diſcours.

Et l'autre, d'vn autre perſonne
Qui l'auoit payé d'argent faux:
Sur leurs décords le Iuge ordonne
Que l'on deliuraſt leurs cheuaux.

Ce Iuge auroit fait des merueilles,
Auec vn acte glorieux,
Si pour acheter des aureilles
Il eut voulu vendre ſes yeux.

EPIGRAMME.

QVuand ie te voy, viſage de poupée,
Ie dy qu'en ta façon
Nature fut trompée,
Penſant faire vne fille elle fit vn garçon.

L'épitaphe d'vn ieune Poëte, dont les vers preſentez au Louure furent iugez dignes des priuez de la Cour.

Lieux priuez & publics, ſrians depoſitaires
Odorables tombeaux où repoſent ces vers,
A ma bouche de bas ſeruez de ſecretaires,
Ie pette vn epitaphe au nez de l'vniuers.

Cy giſt vn Poëte nouueau,
Qui remplit de vers ce tombeau,
Bouche ton nez & ne t'amuſes,
Icy giſt l'excrement des muſes.

RESPONCE.

Pourceau, dont la ſale nature
Se plaiſt à parler de l'ordure,
De peur d'infecter l'vniuers,
Auec la fin de tes loüanges,
Il faut, gros vilain, que tu manges
L'eſſence de ton dernier vers.

REPLIQVE.

MOn petit frere excuſe-moy,
Ie ne ſuis de ſale nature,
Ie n'ay parlé iamais d'ordure
Qu'alors que i'ay parlé de toy.

Mais tu comprens mal ta loüange,
Et tu l'expliques de trauers:
Mon frere, il faut que ie te mange,
Si ie mange mon dernier vers.

EPIGRAMME.

TRois Parques chez Pluton deuidẽt nos années,
Les mains de Lacheſis en tournẽt les fuſeaux,
Et celles de Cloton en filent les iournées,
Mais Atropos les coupe auecque ſes cizeaux.

Ce larron qu'on pendit a bien connu l'vſage
Du fil de Lacheſis & de Cloton auſſi:
Mais pour couper la corde, à ſon plus grand domage,
Atropos ne vint point à ce gibet icy.

Le

Le chef-d'œuure d'vn Peintre.

DEux bons peintres vn iour diſputerẽt la gloire
De faire à qui mieux mieux deux excellens portraits,
Auoüant celuy-là digne de la victoire,
Qui ſuiuroit de plus prez la nature en ſes traits.

L'vn peingnit vn prêcheur, lequel de ſa poſture
Sembloit entretenir grand nombre d'aſſiſtens:
Et l'autre ingenieux fit voir par ſa peinture
Vn drôle qui beuuoit & qui hauſſoit le tems.

Le iuge du décord en ſon eſprit chancelle,
Pour dire ſon aduis des deux portraits qu'il voit:
Ne ſçachant au certain lequel des deux excelle,
Ou de celuy qui prêche, ou de celuy qui boit.

Rien ne manque au prêcheur, dit-il, que la parole,
Tant ſa teſte s'accorde aux geſtes de ſon bras:
I'ay donc gagné, dit l'autre, & voy-tu pas mon drôle
Qui boit? & qu'en beuuant l'homme ne parle pas.

LE GLORIEVX.

VOy cet excrement de boutique
Qui veut ſe loger au Palais,
Il fait l'amour à la pratique,
Et ſe fait ſuiure à deux valets.

Il n'entend rien à la chicane:
Mais par vn principe bourgeois
Il croit que ſon manteau de pane
Suplêra le defaut des lois.

Sa rotonde & ſes bouts de manches
Sont ajuſtez par le compas,
Sa teſte ainſi comme ſes hanches
Suit le mouuement de ſes pas.

Mais, auec raiſon, l'on reproche
A ce glorieux mal-adroit,
Que dedans ſa teſte qui cloche
L'on ne trouua iamais le droit.

Plainte du Lieure.

VIctime aux dents des chiens, & ſujet de leurs quêtes,
Et la terre & la mer ont contre-moy des chiens;
Et ſi pour me chaſſer, des chams eliſiens, (teſtes.
L'on m'a dit qu'en ces lieux eſt vn chien à trois

Toutes ſortes de gens ont des chiens auiourd'huy,
Le vilain me trahit & le noble me chaſſe,
Et pour mõſtrer qu'au ciel ie n'auray point de place,
Le ciel fait voir le chien qu'Apollon a chez luy.

EPIGRAMME.

ANne, quand ie veux vous écrire
Combien vos yeux me ſemblent beaux,
Ie les appelle mes flambeaux,
Car i'y voy touſiours de la cire.

LA BEAUTE' DV PETIT chien Morillon.

Pour tuer le temps, quelle étude
Doit employer ma ſolitude,
Car le retour des longues nuits
Semble r'amener mes ennuits:
Ie ne veux peindre ou contrefaire
Vne groteſque, vne chimere,
Vne grenoüille, vn papillon,
Mais ie veux peindre Morillon:
Morillon, digne qu'on l'apelle
Le plus beau chien de damoiſelle
Que la France ait iamais porté,
Tant il eſt rempli de beauté.
Ce petit chien a cent merueilles,
Le nez camus, longues aureilles,
Noirs ſont ſes yeux, blanche eſt ſa peau,
Qui n'aimeroit vn chien ſi beau?
Graſſet de corps, groſſet de teſte,
Telle eſt cette gentille beſte,
Que ſon maître en fait plus de cas
Qu'il ne feroit de cent ducas.
Pour ſa maîtreſſe, elle luy porte

Vne amitié tellement forte,
Que par trois iours elle a pleuré
Morillon qui fut égaré:
Pour consoler la pauvre fille
On le clocheta par la ville,
Et le clocheteur fit si bien
Que l'argent retrouua le chien.
Vn poulain, le iour du Dimanche,
Luy donna du pied sur la hanche,
Dont il cloche si gentiment
Que ce mal luy sert d'ornement.
Ce petit chien, quand on le flate,
Vous tend si joliment la pate,
Qu'il semble auoir du iugement
Pour vous rendre ce compliment:
Si ie ne l'aime & le caresse
Ie n'aimeroy point ma maîtresse,
Puisque l'objet d'vn chien si beau
Me fait souuenir d'Ysabeau,
Car nature, pour l'amour d'elle,
Luy fit vne aureille isabelle.
Vn satin blanc est moins poli
Que cet animal si joli:
Mais en vn mot, pour vous décrire
Combien ces beautez on admire,
Ie vous diray ce qu'en a dit
Vne personne de credit;

Perſonne qui fait mille feſtes
A toutes ces petites beſtes,
Et merite parmy les ſiens
D'eſtre apellé pere des chiens:
Car admirant que la nature,
En cette ſeule creature
Eût ramaſſé tous ſes threſors
Pour parfaire ce petit corps,
Dit lors à ſa proche parente,
Morillon reſſemble à ma tante:
Car comme ie ne trouue rien
De plus beau que ce petit chien,
L'on ne trouue dans cette ville
Rien de ſi beau que cette fille,
Et ie confeſſe d'auiourd'huy
Que Bellaut eſt moins beau que luy:
Mon Bellaut, mon chien, mon fidelle,
Qui vient à moy quand ie l'appelle,
Qui cependant le iour me ſuit,
Et ne me quitte point la nuit,
Après ce témoin ſans reproche,
Ie dy voyant ce chien qui cloche,
Que le poulain puiſſe mourir,
Et le chatreur puiſſe perir
Qui nous a coupé l'eſperance
D'auoir des MORILLONS en France.

LA CHEVTE
d'Icare.

QVand Dedale en volant vit le ſecours des aîles
Inutile à ſon fils,
Vole, vole au milieu, ne te pers point par elles,
Pour te ſauuer, dit-il, Icare ie les fis.

Icare, Icare, tombe; & que ſert ma parole?
L'eau le va ſubmerger.
Helas, ie l'auerty comment il faut qu'il vole,
Au lieu de l'auertir comment il faut nager.

L'vtilité des Greffes de Greue.

ON fit voir vn matin au dédaigneux Siluandre
Qu'vne potence auoit une femme à ſon bout,
Mais il void à l'inſtant que l'on vient la dépendre,
Il ſe tait toutesfois & remarque le tout.

Toſt aprés il demande à quel endroit demeure
Celuy-là qui tiroit le corps de ce poteau;
Apres qu'il eut apris, il part ſur la meſme heure,
Et fait ſon compliment au retour du bourreau.

A celle fin dit-il, que celle qui ſe cabre
Contre mes volontez ne face plus de bruit,
Compere, donne-moy des greffes de cet arbre
Où i'ay veu ce matin que tu cueillois du fruit.

Le bon Laboureur.

LOrs que Perrot ſemant ſon grain,
Deſſus la terre l'abandonne,
Iacquet qui ne ſçait ſon deſſein,
Quand il le voit il s'en étonne.

Lors Perrot reſpond à ce veau,
Qui luy faiſoit ſi laide mine,
Ie ſeme, dit-il, vn boiſſeau
Afin de cueillir vne mine.

Iacquet oyant cette reſponce,
Amaſſe tous ſes vieux haillons,
Il vous les prend et les enfonce
Dedans le plus creux des sillons.

L'on demande apres ſes ſotiſes,
Que fay-tu-là de ces lambeaux,
Ie ſeme, dit-il, des drapeaux
Pour en recueillir des chemiſes.

EPIGRAMME.

LE grand Intendant des pâtures,
Tout orgueilleux de ſes poſtures,
Ayant le baſton à la main,
T'apelle batard & vilain:
Repartant pour toy, ie le nomme,
Et legitime & Gentil-homme,
Mais l'on m'a bien toſt auerti
Que nous auions tous deux menti.

AVTRE.

IE ſçay bien que ta femme eſt belle & bien honneſte,
Compere, pour cela n'en ſois point glorieux,
Car puiſque le Soleil loge dedans ſes yeux,
La Lune pourroit bien loger dedans ſa teſte.

SONNET.

VOy ce nez precieux & ce rouge muſeau,
Voy cõme le bon vin a peint ces groſſes lippes,
Iamais il n'a beu coup qu'il n'ait beu plus d'vn ſeau,
Et le flus & reflus eſt touſiours dans ſes tripes.

Réglément la ſemaine il aſſeche vn tonneau,
Il tire de petum plus de quatre vingt pipes,
Et lors que cet excez enfume ſon cerueau,
Ce beau diſcours qu'il fait nous découure ſes gripes.

Pour te ſacrifier les plaiſirs que ie ſens,
O bon pere Bachus, ie t'offre au lieu d'encens
L'agreable vapeur d'vne pipe allumée.

Mais vous eſtes ialoux de mon bien, immortels,
Voyant que ie n'ay point comme vous des autels,
Et que i'ay le moyen de viure de fumée.

Remerciment pour vne bouteille d'excellent cidre.

TV m'as fait vn preſent de la liqueur choiſie,
D'vn fruit que la douceur rend ſi delicieux,
Que ie ne fay plus cas ny de la maluoiſie
Ny du ius immortel que l'on boit dans les cieux.

N'eſtoit que ma Prouince vnique dans la terre,
Nous peut faire germer vn ſi riche threſor,
I'auroy creu que le tage auroit iauny mon verre,
En voyant la couleur de ce breuuage d'or.

Pere des bons beuuers, exauçe-moy, Septembre,
Puiſqu'il te plaiſt donner ce breuuage diuin,
Fay-moy voir tous les ans la couleur de cet ambre,
Et ie renonce à voir l'écarlate du vin.

Nature, i'ay dépit, tu n'eſtois qu'vne beſte
Lors que tu compoſas le corps des biberons;
Dy-moy, devois-tu pas pour bien placer leur teſte,
Faire pour eux le col que tu fis aux herons.

Ah bouteille, faut-il que ta ſource tariſſe,
Et qu'on borne ton cours en ſi petit vaiſſeau
Que n'es-tu ma fontaine? & ie ſeroy Narciſſe,
Mais au lieu qu'il mourut, ie viuroy de ton eau.

O Nectar des Normans, quand ma langue te touche,
Ie croy qu'auec raiſon icy nous te nommons
La volupté du gouſt, qui verſe par la bouche,
Et le miel à la gorge, & le ſucre aux poumons.

S'il eſt vray que ton ius ſoit ſorty d'vne pomme,
Ie ſuis par ta bonté ſuffiſamment inſtruit
Comme le diable a fait pecher le premier homme,
Puiſqu'il le fit pecher pour goûter de ce fruit.

Ie me ry des iardins qu'vne plume hardie
A peint dans les Romans du temps des Amadis:
Mais ie iuge aux pommiers qui ſont en Normãdie,
Que la terre autre-part n'a point de paradis.

Alors qu'à petits traits ta bouteille eſt vuidée,
Ma caue ne pouuant m'aporter de ſecours,
Des plaiſirs que i'ay beus la ſavoureuſe idée,
Flatte encore ma langue auecque ce diſcours.

L'adieu d'vn ſeruiteur à ſa Maîtreſſe.

IE ſuis hors de captiuité,
Philis ne tient plus ma franchiſe,
Et ie peux bien iurer auecques verité,
Que ie n'ay plus de fers que ceux dont ie me friſe.

Ces quatre vers ayans eſté enuoyez à vne Damoiſelle, elle m'obligea de faire cette reſponce.

FRiſe-toy de tes fers, malgré tous tes trauaux
Philis triomphera touſiours de tes franchiſes,
Si tes fers vont tournant tes cheueux en anneaux,
Fay-tu pas vne chaine alors que tu te friſes?

SONNET.

AV ROY.

QViconque vient icy, qu'il regarde la ſeine
S'enfler imperieuſe en ſon débordement,
Et qu'il s'étonne, alors qu'il connoîtra comment
Vn ruiſſeau de Bourgongne vn ſi grand fleuue at- (traine.

Pour moy, ie ſuis rauy de voir vne fonteine
Qui coule ſur Parnaſſe, accroître tellement,
Que ce que l'on en boit fait ſourdre en vn moment
Vne mer de diſcours d'vne petite veine.

Ces vers que ie répans, ſont les goutes fecondes
Que mon liure a receu de ſes diuines ondes,
Peut-eſtre qu'vn ruiſſeau ſi petit vous déplaît.

Mais puiſque vos grandeurs m'en prêtent la matiere,
Si vous voulez bien-toſt qu'il groſſiſſe en riuiere,
O grand Roy, dites-luy que ſa ſource vous plaît.

EPIGRAMMATA.

AD LECTOREM.

HOc quæſita breui non eſt mihi gloria libro,
Non paruo magnum quæro labore decus.
Pauca quidem ſcripſi, quia paucis carmina ſcribo,
Et breue ſic fit opus, quo leue fiat onus.

AD LIBRVM.

I Liber, hãc veniã iunenilibus annuo cœptis,
Quæ non maturo ſit tribuenda ſeni.
Qui numquam rediturus abis, me, nate, ſalutas,
Credis & hinc laudem poſſe redire patri.
Quærat laudem alius, qui philtris ebrius iſtis,
Ex ore alterius, quod bibit aure, capit.
O vacui ingenio! qui laudum implentur honore,
Vnde ſubeſt animis tantus honoris amor?
Pondus inane grauat, ſit enim ſi gloria ventus,
Quàm leuis eſt animus, cui nihil addit onus.

AD MVSAM.

IMpexas euolue comas, & veſte decora
Cultior, ornatus accipe Muſa tuos. (ta,
Vade humilis Phœbũq; meũ tu prona ſalu-
Amplectere pedes, dum dabit ille manus.
Pendula tu quid adhuc magnorũ ex nutibus hæres?
Non eſt Parnaſſo gratior aula tuo.
Huic ne etiam credes ſurgentis ſemina famæ?
Dextera principibus non ſolet eſſe ferax.
Mecum ergo reflecte gradus, ſint maxima quamuis
Auſpicia, hoſpitio tutior eſſe potes

IN STATVAM LVDOVICI XIII.
Equo insidentis.

MArtem spirat equus, pacis sacra fœdera dextra
Porrigit, hic regem, te facit illa Deum.
Borbonidē te sceptra probant, atq; arma loquuntur,
Inque tuo fulgens plurimus ore pater.
Henrici quarti *&* Lodoici *nomine noni*
Fœlix à decimo tertius omen habes.
Viue diu proauo similis, similisque parenti,
Sanctior hoc, illo fortior esse potes.
Hoc pia vota petunt imiteris vt vnus vtrumque,
Sorte tamen proauum, funere vince patrem.

ANNA DE AVSTRIA
Galliarum Regina.

TE naturæ audacis opus regina fatendū est,
Anna *poli manna est,* Anna *Diana soli.*
Nā Sole aduerso deinceps si luna laboret,
Hoc fit vt in terris Anna *Diana fores.*

AD FAVSTVM
vtriusque coniugium.

DVm vos vnanimes fœlix concordia iunxit,
Fœderibus tantis pignora digna date.
Fac matrem, vxorem, tu patrem redde maritum,
Hunc fructum à vobis omnia vota petunt.
Coniugij quàm dulce iugum est, dum mutua collo
Brachia subijciens serpit amica manus.
Eia agite, vndantes aperite in gaudia venas,
Est multùm Gallis vtilis ille iocus,
Dulci conflictu socias sic ducite noctes,
Vt tandem victrix facta sit Anna *parens.*
Præmia victrici, sunt & sua præmia victo,
Hac myrtho lauros multiplicante tuas.

GRANVM TRITICI.

AD ILLVSTRISSIMVM
Principem Henricum Borbonium Episcopum Metensem.

COr micat, & trepido subsultant vota colono,
Cùm fœcunda Ceres gramine pingit humum.
Soluuntur labefacta morâ, quæ semina sulcis
Obruta, fertilibus mandat arator agris.

Primùm germen agit corrupto ſemine radix,
Quam fœta in nato terra calore fouet.
Fœcũdum teneram tum germen creſcit in herbam,
Fitque teres calamus quod prius herba fuit.
Poſt denſo haſtili ſurgens ſpicatur ariſta,
Et gaudet fœtu luxuriare nouo.
Mox fragilis calamus nodis ſublimibus hærèt,
Vt grauidæ Cereris pondera prona ferat.
Ne granum populentur aues ſub fine laborum,
Condita ſunt thecis ſemina quæque ſuis.
Vltimus hic ſolis labor eſt, ne putrida perdat,
Æſtas maturo grana calore coquit.
O rerum fœcunda parens! ſic germine in vno,
Diuitias aperis luxurioſa tuas.

* *
*

Hoc granum appendo, Princeps, Metenſibus aris,
Sæpè placent magnis munera parua Diis.
Nempe ſecunda tui ſi flauerit aura fauoris,
Ex grano fiet germen, & inde ſeges.

NOVEM MVSÆ PARNASSI Claromontani contendunt inter ſe, quæ prior, illuſtriſſimum Præſulem Metenſem ſalutabit.

DICE IVDICAT.

THEOLOGIA.

Iuinam verbis ſobolem decorare prophanis
Non licet, ore ſacro ſola, ſilete, loquar.

PHYSICA.

Doctos docta decent, iuuenes natura docebit,
Per me docta, loqui me decet ergo prius.

LOGICA.

SIc probo, quod fas eſt vni, par altera præſtat,
Huic ego iuncta ſoror ſum ſimul, ergo licet.

RHETORICA.

MAgna quidem tamẽ ore rudi profertis, abite,
Quod noſtro poterit dulcius eſſe melos?

SECVNDA.

DVlcius eſſe meum poterit dũ carmina fundam.
Carmina ſunt verè Principe digna meo.

TERTIA.

CArmina quid iactas? radices arboris huius
Excolui, fructus quis neget esse meos?

QVARTA.

DIcere quum doceat Cicero me sæpe salutem,
Quod didici, iustum est hoc licuisse mihi.

QVINTA.

ESt meus iste labor, canitis præsentia tantùm,
Præteritum teneo, nota futura mihi.

SEXTA.

BAlbutire mihi proprium est, sed Apolline viso,
Fit commune aliis, quod fuit ante meum.

DICE.

OVirtute pares, hoc vestris viribus impar,
Laus nempe atq; decus Principis huius erit.

POETA.

AVdierat mea Musa Dicen, iámque hæc mihi
Materiã qua sis ingenîosus habes. (dixit,
Sed depressi animos, quid opus temeraria (dixi)
Hac animi affectas ambitione nouum?
Vnius quid carmen erit? si casta Dicea,
Non satis ad laudes credidit esse nouem.

SOLIS REPERCVSSIO
LVDENTIS IN SPECVLO,
ad illuſtriſſimum Principem Comitem de Moret.

SI ſpeculum aduerſi ſtatuas ad lumina ſolis,
Qua lux ſe tectis inſinuare ſolet.
Lætatur vitreis Phœbus dare baſia labris,
In ſpeculo Daphnem dum latuiſſe putat.
Scilicet aſpicies ridere per atria lucem,
Quam ſol huic ſpeculo reddere poſſe dedit.
Nempe repercuſſum ſpeculorum ex æquore lumen
Exilit, & forma lucidiore micat.
Percutitur ſpeculum radiis, radioſque retorquet,
Et lucem paries proximus inde trahit.
Incuſſis nubes radiis, ſic candet in arcum,
Soli auſa humores oppoſuiſſe ſuos.
Volue vitrum, varios lux implicat orbibus orbes,
Et ludens tremulo verbere lambit humum.
In latus, obliquum, ſi flectat dextera, vitrum,
Tortilis vt ſerpens lux ſinuoſa fugit.
Merge vndis, natitat: flammis, non vritur igne.
Eſt ratis in fluuiis, eſt Salamandra focis.
Hanc pueris ſpectare datur, retinere negatur,
Fallit inane manum, dum cohibere putant.

Dumque fugit, fruſtra fugientem ſiſtere tentant,
Tarda manus nimium, lux celer illa nimis.
His gaudet Phœbus, ſed nubis tectus amictu
Si pereat, pereunt gaudia, luxque perit.
Quemq; ſequi imparibus nequeunt veſtigia plātis,
Tentant veloci lumina luce ſequi.
Quid puer intento fugientem lumine ducis?
Stringitur aſtrifero lux hebetata Deo.
Deſine ludentes radios comprehendere dextra,
Hos retinere cupis, quos retinere nequis.

* *
*

Et tu Muſa meum quid ſolem cernere pergis?
Stringetur laudum lux tua luce minor.
Deſine, Muſa, meus fruſtra laudatur Apollo,
Hunc celebrare cupis, quem celebrare nequis.

IVSTITIA BRVTI IN FILIOS.

VT coniuratis patriæ pepigiſſe ruinam
Fœderibus, natos audiit vrbe ſuos:
Brutus pro patria, in natos, fuit in patre iudex,
Viuere quos fecit, iuſſit utrvmque mori.
Quod tu Brute facis, feciſſe hoc bruta timerent:
Non ius, naturæ ſoluere iura poteſt.
Patria te pietas iubet illis parcere crimen,
Impietas patriæ quos facit eſſe reos.
Te natura patrem, fecit te patria ciuem:
Illud ab vrbe tenes, iſtud ab orbe capis.
Parcere te natura iubet, ſæuire quid optas?
In patriam eſt feruor, patrius iſte furor.
Patria te punire iubet, quid lente moraris?
Hic patrius zelus, dicitur eſſe ſcelus.
Neutrum age, ſemper enim pacto peccabis vtroque,
Si pater eſſe velis, non pius eſſe potes.
Vicit amor patriæ, & manus obſequioſa peregit
Impietatis opus, pro pietatis ope.
Natorum, iubet ipſe parens, mucrone recluſo
Auulſum membris diſſociare caput.
Magna eſt naturæ, maiorque potentia legum,
Vt fiat iudex deſinit eſſe pater.

DEMOSTHENES, impediente Antipatro libertatem eloquentiæ, in ipſa penna qua melleas orationes ſcripſerat hauſto veneno violenter interiit.

ANtipater Graio dum pœnis imperat orbi,
Nec fruitur linguà liberiore forum,
Atticus orator non hoc tulit, & ſua ſæuis
Oppoſuit iuſſis neſcia fata iugi.
Eſt via clauſa fugæ, at certè patet illa cruori,
Iſtâ libertas egrediere viâ.
Si ſeruit viuens, moriatur libera lingua,
Quæ mihi mella dedit penna, venena dabit.
Mox calamum accipiens facundo melle fluentem,
Ergo ne te, dixit, ſoſpite ſeruus ero?
Funereum, hæc fatus, dextra inſtigante venenum,
Admouit labris triſtis arundo ſacris.
Triſte miniſterium domino penna abnue, penna
In domini pœnas officioſa tui.
Hauſit : & exhauſit vitam vis prompta veneni,
Hæcque dedit noctem, quæ dedit ante diem.
Sic moritur, dubiuſque labris dum ſpiritus errat,
Tandem, ait, inuito principe, liber ero.

DE RAMO POPVLEO VIRGI-

lij qui ſatus ipſius natiuitatis tempore ſubitò coaluit.

Aspicite vt dubiam faciat iam Mantua palmam,
Et timeat vati Græcia tota ſuo.
Nomen enim magni portendat quanta Maronis
Omina, fecerunt nomina iuncta fidem:
Nam quod, amor, ramo, mora, Roma, armoq;
Nomine cõcordi diſſona verba ſonẽt: (*Maronẽ*,
Hoc erat in fatis, magna vt diſcordia vatum,
Concors ſub magno facta Marone foret.
Cedite Romani, nata eſt ſpes altera Romæ,
Et Maro prima foret, ſi Cicerone prior.
Nempe vbi natus erat, Ramum (*de more*) *parentes*
Populeum ſolitis inſeruere locis.
Creuit & ante fatas ſata vix ſupereminet omnes,
Facta repente arbor quæ modo virga fuit.
Creſcendi vnde ſubeſt tam magna licentia ramo?
An quia quod magnus creuerit ipſe Maro?
An quia terra ſuo hoc vult indulgere Poetæ,
Qui lætas ſegetes, qui fata læta canet?
Quidquid id eſt, cedat nunc arbos Hespera, quãuis
Aureſcant ramis pendula poma ſuis.
Nam quos & quales fructus hæc proferet arbor?
Quæ tantas tulerit vix ſata virga comas.

AD SERENISSIMVM PRINcipem & illuſtriſſimum Cardinalem à Sabaudia.

Vicerat Henricus, partamque labore coronam
Debebat tanto Martia Roma Duci.
Sed cupiens merito victorem, vincere (dono,
Inſeruit palmis aurea mala ſuis.
His opibus certabat opus, namque æmula cœli
Virtutum effigiem plurima gemma dabat.
Non tulit oblatũ Henricus, nempe inclyte princeps,
Hoc dignum meritis credidit eſſe tuis.
Tot tibi virtutes quot ſunt in munere gemmæ,
Et bene, παναρεθω *debita* παναρεθε.

IDEM AD EVMDEM.

Malum igitur mihi redde tuum, quid Roma moraris?
Iam fouet optatũ Gallia noſtra Ducem.
Obſtat hiẽs votis, fruitur ſed Gallia vere,
Adueniente nouo Sole receſſit hiems.
Sed volo, tempeſtas obſtet, nam obſtantia grata eſt,
Aduerſum impediet tempus abire ducem.
Siſte igitur Princeps, hic Gallica, & Heſpera tellus,
Vere dabunt votis aurea mala tuis.

DE AMEDEO NONO
SABAVDIÆ DVCE.

Dicat Amedeum populus quod amabilis esset,
Et quod Amedeus nosset amare Deum.
At nobis venator erit, qui dictus amator,
O princeps æquo iure vocandus eras.
Esse canes dicis, quos tecum pascis egenos,
Anne istis canibus, par tua præda fuit?
Non lepores, non hoc sectantur amore lepores,
Incassum casses non ita tendit amor.
Fit cœlum præda, ô amor, ô venatio fœlix,
His canibus cœlum cepit, amore Deum.

IN IMMACULATAM BEATÆ VIRGINIS Conceptionem.

ARGVMENTVM.

APVD R. P. Richeomum in peregrino Lauretano legitur. Vicinam Garumnæ rupem ſtetiſſe, quæ continuo fluminis reciprocantis & ventorum æſtu deiecta eſt, anno 1592. cuius ſub mole omnes artifices qui loci opportunitate hîc tabernas conſtruxerant, fuerunt oppreſſi, vnica excepta puella; quæ mortuum patrem amplectens à matre reperta eſt.

PEnſile fornicibus rupes vicina Garumnæ
Tollebat prærupta iugum, pars altera cuius
Artifici multo præbebat caute cauatâ
Opportuna domos, vndis pars altera durum
Dans latus, aduerſo ſpumantes obice fluctus,
Eliſis frangebat aquis, circumque ſonantem
Vnda fremens ſcopulũ, & tantũ indignata morari,
Fracta fuit quoties, toties violentior ibat.

Sed

Sed tandèm fluuius ventis adiutus & annis,
In præceps ſaxa acta dedit, teſtiſque ruinæ
Fit ſonitus titubante iugo, & ſub mole ſepultis
Hæc eadem quæ ſaxa domos, fecere ſepulchrum.
Hoc caſu concuſſa ruit vicinia montis.
Turba fremit circum ſcopulos, ſaxiſque remotis,
Heu quæ cæſorum facies! hic membra parentum
Non noſcendorum confuſa ob vulnera tractant,
Et lachrymis ineunt certamen triſte parentes.
Interea quærens coniux per ſaxa maritum
Viderat oppreſſum, cæſo ſed coniuge, mortis
Relliquias natam videt eſſe, aſpexit, & hæſit,
Tantam imbelle caput mirata tuliſſe ruinam.
Inter tot cædes, ſedes eſt tuta puellæ:
Et quæ debuerat ſolo terrore necari,
Cum Deus oppoſuit tantæ ſua numina moli,
Illæſa eſt, fatis contraria fata rependit
Fœlix prole parens, infœlix coniuge coniux.
Dumque animi pugna eſt geminis affectibus an-
Hæc illas tandem voces ſingultibus addit. *(ceps,*
Pars vtra, ô ſuperi! an coniux, an filia vincet?
Nam dubium eſt, cui vota ferã, imperfecta reliquit
Verba dolor, ſuppletque oculis quæ lingua negauit.

ALLVSIO.

ILlæſæ par eſt illæſa Maria puellæ,
Non illam moles, non lædit culpa Mariam.

GRATIARVM ACTIO

AD SANCTAM GENOVEFAM

OB SANITATEM AVTHORI

Febricitanti ipſius dono reſtitutam.

Corpus iners nimio febris conſumpſerat æſtu,
Inter aquas ipſam me ſitiente necem.
Humor crudus aquæ anguſtat ſpiramina vitæ,
Hepatis hoc refluas impediente vias.
Hinc venæ crebro pulſu vibrante reſultant,
Vanaque ſe cerebro pingit imago meo.
Me ſenſim ardor edit, frontique inamœna ſerenæ,
Nubila triſtitiam ſæpe metumque vehunt.
Parua quies, nam terræ elemẽtum triſte recurrens,
Durior eſt morbo multiplicante mora.
In thalamo, tumulum, morbique, in funere, finem,
Mors fuerat precibus pollicitata meis.
Triſte fuit miſero mihi dulces linquere terras,
Atque inguſtatos deſeruiſſe ſales.
Non Medicis fateor, tibi debeo, Virgo, ſalutem,
Deponens manibus vota, animamque tuis.
Viuo tibi Virgo, quia per te viuo ſuperſtes,
Et mea fit dono mors rediuiua tuo.

DE SVSPENDIO LATRONIS.

IN collo eſt funis, vitæ eſt in funere finis,
Fidem ideo funis, funera, latro, times.
Quid breue anhelus iter tremebundo poplite ſcandis?
Icaria hic non ſunt fata timenda tibi.
Inter vtrumque cades, medio, tutiſſimus ibis,
Nec pes tanget humum, nec premet aſtra caput.
I citiùs, ſed ſolus abi, ſic itur ad aſtra,
Serius, aut numquam hoc aſtra petenda modo.

IN EQVVM CALIGVLÆ FACTVM CONSVLEM.

DVm, per te, fit Conſul equus, male conſulis æquo,
Non hic faſce quidem, ſed face dignus erat.

OBLIGATIO SPECVLI DONATI A PRINCIPE VICTORE Amedeo authori, ad amicam.

Redduntur ſpeculis oblata fideliter ora,
Ora quibus tantùm lingua ſonora deeſt. (Echo,
Verba rogata refert repetita fideliter
Mirum vt verba adſint hic ubi lingua deeſt.
Muto, vocalis, ſpeculo, ſi iungitur Echo,
Quod te pingat habes, quaque loquaris habes.
Noſtrum tu ſpeculum, paruum licet, accipe, munus,
Non paruum vt magni principis eſſe poteſt.
Echo erit, hinc laudum deinceps mea muſa tuarum,
Non parua ut magni principis eſſe poteſt.
Et natura licet tabulas miretur Apellis,
Expectato animos fallit imago ſono.
Veſter Apellæo non pictor cedet honori,
Cui debet vocem muta tabella ſuam.

INCONSTANTIA.

Mobilitas cœlo, laus eſt conſtantia terræ,
Terreus eſt totus qui leuitate caret.
Eſto aliis placeat ſemper cõſtantia terræ
Cum cœlo ſemper mobilis eſſe volo.

IN AVLICVM EFFŒMINATVM ET IGNAVVM militem.

BElla fugis, ſequeris bellas, pugnæq; repu-
Et bellatori, ſunt tibi bella tori. (gnas,
Imberbes, imbellis amas, mileſq; redibis,
Mars ad opus Veneris, Martis ad arma Venus.

DE BACCHO ET AMORE

VT mentem dum cepit amor, fallente veneno,
Rex fit, & imperium mox rationis habet.
Senſibus inſinuat ſic dulcia vincula captis
Bacchus, dum menti vina venena dedit.
Bacchus amat cœdes, & amor ſe ſanguine paſcit.
Dat Bacchus lachrymas, flere cupido cupit.
Vt Bacchum comitatur amor, ſic Bacchus amorem,
Vt Bacchatur amor, Bacchus amare ſolet.
Vnus quis poterit diuis pugnare duobus?
Cuncta domat Bacchus, cunctaque vincit Amor.
Eſt crudelis vterque Deus, ſed blandus vterque,
Blandus vterque quidem, ſed ſine mente Deus.

DE VENERE ET BACCHO.

Vim dant vina viris, Bacchoque accenditur ira,
Nec mirùm eſt natum fulmine ferre faces.
Flammea tota venit Venus, at mox frigida lãguet,
Sed mirùm eſt natam flumine ferre faces.
Miſcetur Bacchus Veneri: quid ſeparo iunctos?
Ex ipſo Baccho naſcitur ipſa Venus.

AD AMICAM.

Cur votis aduerſa meis ſic fata repugnant?
Sæuus ut ignoto te ſociarit amor.
Molliui duram, ſed poſſidet alter, & à te
Dulces exuuias virginitatis habet.
Non tu virgo mea es! ſed ego tuus! & tibi viuo!
At tuus in thalamo ne tumuletur amor.
Prodit ſeſe ignis, quid tùm? nil flamma nocebit,
Nomen amicitiæ ſit, quod amoris erat.

ILLUSTRISSIMO ATQVE EXCELLENTISSIMO D. DOMINO ANGELO Contareno Sereniſſ. Venet. Reip. apud Chriſtianiſſimam Maieſtatem Oratori clariſſimo.

FLOS NARCISSI.

NVmquid amor, Narciſſe, tibi dicendus amaror?
Si te forma tui fecit amore mori.
Quæ potuit geminum tam blandæ cernere frontis
Lumen? inoffenſo lumine nulla fuit.
Formoſo diffuſa Charis ludebat in ore,
Et ſua cuiuſuis gratia partis erat.
Vndique ſidereis radiabant lumina flammis,
Hincque nouæ ardebant corda calore facis.
Bina ſupercilij armabat flexura ſagittas,
Quas pueri ex oculis mittere ouabat amor.
Errabundam humeris ſpargebat eburnea ceruix
Cæſariem, vt Zephiri grata catena foret.
Arcum læua manus, quatiebat dextera telum,
Et pharetra ex humeris dulce pependit onus.
Caſta ſequebatur venantis caſtra Dianæ,

Idalij nec adhuc ſenſerat arma Dei.
Cùm puero incautis tendenti retia ceruis,
Retia crudelis ſæua tetendit amor.
Eminus hunc vidit vocalis nympha vagantem
Et viſi incaluit pectus amore viri.
Accedit propius, flammà propiore caleſcit,
Et geminat greſſus, & geminatur amor.
Brachia in amplexus tandem pudibunda reſoluit,
Sed fugiens plenas non ſinit eſſe manus.
Hic fugit, hæc ſequitur, currunt, ſed diſpare motu,
Hæc volucris pedibus, ſpe volat, ille metu.
Vocis anhelanti interceptus ſpiritus æſtu
Verba ad propoſitas non ſinit ire preces.
Credit enim puerum precibus ſe poſſe mouere,
Quem durum primo vis in amore facit.
Sermo prior prohibitur ei, natura repugnat,
Hac vice naturam non ſuperauit amor.
At via præcipitem ne caſu lædat amatum
Queis potuit cœpit geſtibus iſta loqui.
O mea lux moderare fugam, moderantius ibo,
Hic multum feſſis grata futura quies.
Si tantum currendi animo ſtet fixa voluntas:
Iam noue in amplexus curre marite meos.
Ad dulcem feſſus ſi vis properare quietem:
Inter blanditias hic requieſce meas.
Hanc puer irridens dum poſt ſe lumina flectit,
Arridere ſibi credula nympha putat.

Vtque decora animos moueant objecta rebelles.
Oſtendit niueos fibula laxa ſinus.
Lacteus hic duplices ſe mons attollit in orbes,
Hique globum facerent, ſi ſine valle forent.
Ad mammas oculos dulcis violentia cogit,
Et lentam inuitant fraga gemella manum,
Vt tacitam ſenſit nympha indignata repulſam,
Triſtia virgineus veſtiit ora rubor.
Et frontem & culpam ſiluis abſcondit opacis,
Auſa puellares præteriiſſe modos.
Victor abit iuuenis, curſu qui feſſus & æſtu
Concepit ſiccis faucibus ore ſitim.
Forte fatigato vicinus fonte fluebat
Riuulus, hic gratas haurit anhelus aquas.
Quo ruis in fontem? referes incendia tecum,
Si tecum poſſis inde referre gradus.
Hic flammã inuenies, quam non tecum ante tuliſti.
Nec per quas nata eſt flamma peribit aquas.
Cernuus ad fontem ſua dum reſupina tuetur
Ora, nouam inſinuant ora per oſſa ſitim.
Tolle tuos periture oculos, ſurſum erige vultus,
Si tibi lympha nocet, nympha ſonora fauet.
Anne iſto flammam ſperas restinguere fonte?
Si tuus ex iſtà naſcitur ignis aquà.
Narciſſum Narciſſus amat, petit ipſe petitus,
Hic quærit quod habet, quod cupit ille capit.
O amens! quid amas? quo te tuus abripit ardor?

Cernis vt aſpectum fallat imago tuum?
Tu tecum quod poſcis habes, te te exue, amato
Viſne frui? abſit amans, copia egere facit.
Quam legi ſolitæ contraria fœdera quæris,
Vt diſtinguat amor qui ſociare ſolet?
Vnio legitimi fuit vnica finis amoris,
Eſt vnum quod amas, multiplicare cupis?
Corpus, amas vmbram, ô amens! tua quam aſpicis
vmbra eſt
Sicne tua excœcat lumina cœcus amor?
Ah quoties grato immiſit ſua brachia fonti!
Brachia nec retinent, quem retinere putant.
Ah quoties grato dedit humida baſia fonti!
Baſia ſed mediis impediuntur aquis.
Deuorat vmbram animo, & formâ ſe paſcit inani,
Nulla eſt cura ſui, nullaque cura cibi.
Dum ſitibundus amans, proprij ſitit oris amore,
Quas oculus lachrymas fundit in ora, bibit.
Et ſumpto ardorem poterat compeſcere fonte,
Sed metuit ne fons, ignis in igne foret.
Quam nunc quæret opem, nocuit medicina dolenti,
Creſcit & in pœnas fertilis vnda fuit.
Quid faciat dubitat, dilectum vellet abeſſe,
Sed cum dilecto natus abeſſet amor.
Addit amor furias, furiæ fecere furentem,
Sic furit eius amor, ſic furor eius amat.
Motu agitur vario, pudor hunc, amor excitat illum.

Quando pudore ſilet, vellet amore loqui.
Cùmque ſuam opprimerent vocem ſuſpiria, tandem
Addidit incœptis verba miniſtra dolor.
Ob fontem pereo, & me flamma medullitus vrit,
Cauſaque vera latet, dùm mala noſtra patent.
Penè manu tango, tam ſum vicinus, amatum,
Spes mihi ſemper adeſt, res mihi ſemper abeſt.
Impedit vnda breuis, non ſeparor æquore lato,
Ah doleo in placido naufragus ire freto.
Huc exi dilecte puer, quid lente moraris?
Neſcis quam duræ ſint in amore moræ?
Te meus angit amor, ſic te mea gaudia tangunt,
Ad motus, referens ſingula membra, meos.
Flecteris affectu noſtro, dùm rideo rides,
Et vidi lachrymas me lachrymante tuas.
Si me non fugias, refugo cur fonte moraris?
Vſque tuas penetret ſi meus ignis aquas.
Vror amore tui puer, & puer impulit alter,
Tu geminis pueris vnice cede puer.
Hei mihi cur animo iunctos ſecernitis vndæ,
Igni quid mirùm eſt ſi noceatis aquæ?
Fleuit, & hæc gratum deleuit lachryma vultum,
Turbatuſque fuit viſus abire puer.
Narciſſum Florem fecit, Narciſſus amator,
Hinc flagrabat amor qui modo flagrat odor.

*

*

Dat puerile tibi munus Muſa, ô decus vrbis,
Quæ male fulta ſolo, ſtat ſolidata ſalo.
Offerimus Florem Narciſſi qui perit vndis,
Nempe quod ex mediis vrbs tua floret aquis.

F I N I S.

ERRATA

P.	L.	Au lieu de :	Lire :
10	17	*veuêtu*	*reuêtu*
10	19	*heureufe*	*heureufe*
12	15	*El*	*Et*
28	6	*les*	*mes*
31	16	*feroit*	*feroit*
37	7	defendit	defendit
47	20	*feulement*	*feulement*
55	20	*fon*	*fon*
61	4	*fit*	*fit*
75	7	*fa*	*fa*
91	20	efprit	efprit
110	20	*faifant*	*faifant*
181	15	*Afin*	*Afin*
209	4	*Auoüaut*	*Auoüant*

89

8018 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

JUL 28 '80

SEP 2 5 2000

SEP 05

a39003 000548197b

PQ CE
1820
.M23A6 1897

MARBEUF, PIERRE DE
RECUEIL DES VERS DE PIERRE

1514364